This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

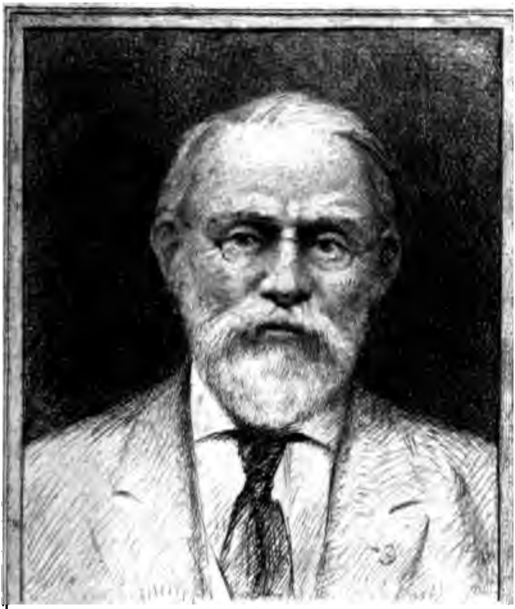
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

161
.T8
1752
v.4

[redacted]

MOIRES

POUR

ISTOIRE

SCIENCES

ET

EAUX ARTS.

Août 1752.

MOIRES
POUR
ISTOIRE

nces & des beaux Arts,

ls d'être imprimés l'an
à Trévoux, & dédiés à
esse Sérénissime Monsei-
PRINCE SOUVE-
DE DOMBES.

Août 1752.

PARIS,

ASSON, rue S. Jacques,
à la Science.

AUBERT, Quai des Au-
ftins, à la Renommée.

DCC. LII.

ation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f. Dumming Nijhoff

Années 1-31-31

31472

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	14.	v.
1726.	13.	v.	1752.	10.	v.

Printed in France.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Août 1752.

ARTICLE LXXXIX.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE Royale des Sciences & Belles-Lettres, Année M.DCC. XLIX. 4°. p. 520. A Berlin chez Haude & Spener, &c. M. DCC. LI.

LA Classe de Mathématiques, comprise dans ce Volume, s'annonce par un Mémoire fort curieux en son genre, mais qui ne piquera peut-être pas beaucoup de Lec-

teurs. Il roule *sur la Controverse entre MM. Leibnitz & Jean Bernoulli sur les Logarithmes des Nombres Négatifs & Imaginaires*; & c'est M. Euler qui rend compte de ce démêlé, qui balance les raisons de l'un & de l'autre, qui prononce ensuite, & décide la question. On sçait ce que c'est que les Logarithmes : ce sont les termes d'une progression Arithmétique, qui répondent à ceux d'une progression Géométrique. Soit cette progression Géométrique

1 2 4 8 16 32 64

Les Logarithmes qui lui répondent, sont

0 1 2 3 4 5 6

Et l'avantage de cette invention est de substituer l'addition & la soustraction, deux opérations très-faciles, à la multiplication & à la division qui sont plus compliquées. Par exemple encore, si l'on

iplier 16 par 4, prenez
mes 4 & 2 qui répon-
nombres, additionnez-
urez 6 qui est le Loga-
64, & en effet ce dern
n est le produit de 16
Nous ne supposons ici
mbres & des opérations
endue; pour les diffici-
s Tables toutes faites,
nné grande idée de la
s Calculateurs.

t, ce semble, mettre
ons élémentaires pour
ndît le sujet de la Con-
tre Leibnitz & Bernoul-
ier disoit que les Lo-
des nombres négatifs
mêmes que ceux des
ffirmatifs, ou que le
du nombre négatif
l'on veut des chiffres
t égal au Logarithme
affirmatif + a ou en
10,

Et l'on ne peut nier que cette assertion ne soit très-raisonnable, car nous concevons fort bien que les Signes + & — ne changeant rien à la façon d'opérer soit par Algèbre, soit par Arithmétique, ils ne font qu'indiquer, pour les résultats, si les quantités sont positives ou négatives ; si par exemple un homme est riche de la quantité que dénote *a*, ou s'il s'en faut cette quantité *a* qu'il ne soit quitte de toutes dettes, ou, ce qui est la même chose, qu'il ne posséde rien, sans devoir aussi rien à personne. Nous exprimons tout ceci bien simplement, & peut-être bien méchaniquement, parce que nous voulons être entendus de tout le monde: & en général nous croyons que dans des détails plus scientifiques, bien remplis de formules, bien hérissés d'Algèbre, il y a beaucoup d'inutilités, sans compter la charlatanerie.

penſoit que les Loga-
tous les nombres né-
plus forte raiſon ceux
imaginaires, étoient
il étoit bien éloigné
nt de reconnoître pour
du nombre — *a* ou
— 10 celui du nombre
10. Il diſoit ſur cela
ons qui ne prouvoient
hoſe, & dont il paroît
er n'a pas été perſua-
iètre s'accorde mieux
lli ; mais il détaille
ıp de doctrine qui lui
: qu'il faut voir dans

s Mémoires de cette
ıthématiques ſe trou-
rdre ſuivant :
ur la véritable raiſon
la règle deCardan dans
ıctible des Equations
degré & de ſa bonté
es. Par M. Koenig.

IOIRES

OUR

STOIRE

CIENCES

ET

AUX ARTS.

ût 1752.

MOIRES
POUR
STOIRE

ces & des beaux Arts,

d'être imprimés l'an
Trévoux, & dédiés à
sse Sérénissime Monsei-
PRINCE SOUVE-
DE DOMBES.

Août 1752.

PARIS,

..SSON, rue S. Jacques,
à la Science.
..BERT, Quai des Au-
ins, à la Renommée.

DCC. LII.

tion & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années 1-31-31

31472

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	14.	v.
1726.	13.	v.	1752.	10.	v.

Printed in France.

ment des perfections
; c'eſt-à-dire de celles
ns les objets placés
s, ne peut être dans
; la ſource & l'origine
e nous éprouvons ; au
ſentiment de notre
eut & doit ſe trouver
ſir même auquel les
étrangères donnent
oici comment l'Au-
e le plaiſir qu'on ſent
x difficiles. » Ce qui
plus efficacement le
; à l'examen des queſ-
uſes, le Géomètre à
hes profondes, le Poë-
cherches ſublimes, le
; même à des chef-
e ſon Art, ce n'eſt aſ-
ue le plaiſir qu'ils ſen-
voir produire quel-
qui marque l'excellen-
genie & de leur in-
gloire elle-même, ce

» reſſort l'un des plus puiſſants des
» grandes actions, eſt-ce autre
» choſe que la conviction qu'on
» connoîtra nos perfections? »

La Claſſe des Belles-Lettres ne contient que deux Articles. Le premier eſt une *Diſſertation de M. Pelloutier ſur un Paſſage des Commentaires de Jules Céſar*, de Bello Gallico l. 6. chap. 21. Ce Paſſage n'eſt pourtant qu'une eſpèce d'acceſſoire dans la Diſſertation. L'objet capital eſt de réfuter le Baron de la Hontan qui prétend que les habitans naturels de l'Amérique ſont tous impubères, c'eſt-à-dire qu'à l'exception de la tête & des ſourcils, ils n'ont jamais *ni poil ni barbe*. M. Pelloutier obſerve que *pour parler exactement, il falloit dire que ces Peuples veulent être impubères*; *qu'ils s'en font un honneur*; & qu'ils s'arrachent de bonne heure le poil & la barbe juſqu'à la racine;

étoit autrefois égale-
hez les Celtes & chez
C'eſt à l'occaſion de
ıe l'Auteur explique
ı Commentaires de
qu'*aucun des Com-*
ı'*il a eu occaſion de*
touché cet endroit :
:: pour nous, à l'ou-
du Céſar à la Dau-
avons trouvé, dans
xplication de M. Pel-
.- à-dire l'avis qu'il
ɔorter la fin du paſſa-
e qui précède immé-
ıais à une phraſe pla-
ıt.. * En conſultant

on de ces mots, *cujus*
ltatio que le Commen-
uphine rapporte, ainſi
er, à ceux-ci : *Qui diu-*
ı *manſerunt*, *maximam*
tandem. Il faudroit pour
tout ceci tranſcrire le
nous arrêteroit trop, &

l'ancien Commentateur Grec de César, tiré de là Bibliothèque de M. Petau, nous avons aussi trouvé une leçon qui donneroit bien du jour à ce Passage si l'on vouloit en faire usage. Nous renvoyons le Lecteur à toutes ces sources, & nous finissons par un dernier Mémoire intitulé : *Dissertation sur l'origine du Peuple Prussien ;* par M. de Francheville. Cet Auteur propose trois parties ; dans la première, il doit indiquer *les caractères propres & invariables par le moyen desquels on peut parvenir à démêler la Prusse dans les Ecrits des Anciens, sous quelque nom qu'elle y ait été désignée.*

Dans la seconde, *il expliquera les successions de ces anciens Peuples, & il donnera un abrégé de leur histoire.*

---

nous jetteroit d'ailleurs dans une discussion de choses qui se traiteroient mieux en Latin qu'en François.

Dans la troisième *il examinera d'où la Prusse a tiré son nom.*

De ces trois parties M. de Francheville n'embrasse ici que la première; & le caractère qu'il fait servir à démêler la Prusse, dans les Ecrits des Anciens, est l'ambre jaune qu'on pêche sur ses côtes. Pour la preuve, plusieurs Auteurs sont mis en œuvre, surtout Herodote, Pline, Corneille-Tacite, Cassiodore &c. mais Pline fournit le fond principal, parce qu'il balance les divers avis sur l'origine de l'Ambre.

On voit, par les Textes de cet Historien & par ceux des autres Ecrivains, que la production de l'Ambre se faisoit sur les bords de l'*Eridan* ou du *Rhône*, deux Fleuves qu'on a confondus dans cette discussion Geographique. Or l'Académicien, Auteur du Mémoire, croit que ces Fleuves ou plutôt leurs noms ne peuvent con-

venir qu'à la Riviere de *Rodaune* ou *Raddaune* qui prend sa source en Prusse & se décharge dans la Vistule sous les murs mêmes de Dantzic : ce qui étant trouvé ou imaginé, il n'y a plus qu'à conclure que, selon les Anciens , la Prusse étoit l'endroit d'où l'Ambre se répandoit dans les contrées de l'Europe & de l'Asie ; on n'a plus qu'à voir la Prusse dans tous les passages , d'ailleurs très-difficiles , où il est parlé de l'Ambre & de son origine.

Il y a sur tout ceci des détails, des explications , des convenances , & une assez bonne manière d'analyser , de rapprocher , de décider ; mais il reste pourtant toujours un nuage sur cette petite rivière de *Rodaune* qui n'a peut-être pas plus de huit ou dix lieues de cours , & qui ne paroît pas avoir fait assez de figure dans le monde pour que les Historiens

ins s'en ſoient occu-
Hardouin, dans une
line, ſe mocque-t-il
qui prennent la *Ro-*
atzic pour le *Rhoda-*
iens. * Mais c'eſt une
der entre les Savans,
e n'eſt point d'infir-
uyer le Mémoire de
eville. Nous verrons
s parties de ſon ou-
in autre Volume de
e Berlin; & ici nous
trait de celui-ci. En
us a paru moins in-
moins fourni que les
On y trouve néan-
cheſſes littéraires, &
s qu'il ſoutient en-
tation de cette Com-

---

inum amnem (is Dantiſ-
) pro Rhodano acceptum
unt, λῆρος λήρουσιν.

ARTICLE XC.

LETTRE SUR LE PROgrès des Sciences, in-12. pag. 124. M. DCC. LI. Par M. de Maupertuis.

CEtte Lettre eſt pleine de vües ſingulières : pour les imaginer, il a fallu être plus que ſavant ; pour les exécuter peut-être faudroit-il être plus que Roi. Auſſi eſt-ce un très-célèbre Académicien, qui écrit à un Monarque puiſſant ; l'un & l'autre zélés pour les Sciences, & très-éclairés ſur ce qui peut en procurer la gloire.

L'Auteur n'oſe, *dit-il*, ſe comparer à Bacon dont le génie fut aſſez étendu pour embraſſer toutes les connoiſſances, *pour ranger chacune dans ſon ordre, & faire voir ſa dépendance avec les autres & avec le tout.* M. de Maupertuis ſe borne à quelques *recherches uti-*

main, curieuses pour
dans lesquelles l'état
ciences semble nous
de réussir. Ces re-
pour objet certains
ont comme autant de
nous indiquons rapi-
tails.

vrir les Terres Aus-
pitaine Lozier en a
é pour les voir vers
de latitude. Les gla-
rent d'aborder ; un
rd elles eussent été
t ce qu'on conjecture
vraisemblance, pour
navigateurs à de nou-
ves. On pourroit mê-
er cet obstacle avec
oyens qu'on le fait au
s on seroit à portée

---

es I. II. III. &c. ne sont
Livre : nous les ajoutons
r davantage les matières.

de ſatisfaire la curioſité de l'Auteur ſur les Patagons qu'on dit être des Géans établis à l'extrémité Auſtrale de l'Amérique. On n'en connoît encore qu'un crâne, que la Société Royale de Londres croit avoir été le crâne d'un homme de 10. ou 12. pieds. M. de M. voudroit ſçavoir quelles penſées, & quelles Sciences ſont logées dans ces groſſes têtes ; & l'hiſtoire de ces hommes l'intéreſſe encore plus que leur taille.

II. *Paſſer aux Indes par les Mers du Nord.* On l'a tenté vainement par le Nord-Eſt & le Nord-Oueſt. M. de Maupertuis conſeille d'aller droit au Pôle, il y promet *moins de glaces & un climat plus doux*, & il prouve cette eſpèce de paradoxe en Phyſicien habile. Là on verroit ſi ſous ce Pôle il y a des mers ou des terres, on obſerveroit les Phénomènes de l'aiman *dans la ſource d'où ils ſem-*

; on sçauroit à quoi
les Aurores Boréa-
trouveroit-on, en
la Loi à laquelle sont
rts que fait l'aiman
tion. Personne n'igno-
e pareilles découver-
t servir à perfection-
tion, le commerce &
l'exacte direction de
rée par M. Halley, en
eût alors besoin. M.
ropose tous ces mo-
rque judicieusement
: d'abord observer sur
ar-là s'assurer d'une
e, dont on se servi-
server sur mer.

er dans le continent
Les Arts & les Scien-
tems habité, on en
: des traces sur les ri-
gypte. En rentrant
s jadis si connuës, on
s mines également

précieuſes au commerce & à la curioſité des hommes.

M. de M. dit un mot des Pyramides d'Egypte. Il ne croit pas qu'on ne les ait élevées que pour honorer un cadavre. Il ſoupçonne que, ſous leurs fondements, on a creuſé de profondes cavités, qui pourroient bien renfermer des monumens ineſtimables. Il voudroit qu'on y deſcendît au moins pour examiner les Phénomènes de l'attraction, qui n'eſt encore connuë que par des expériences faites à la ſuperficie de la Terre.

IV. *Fonder un Collège de Sciences Etrangères*, où chaque Nation de l'Univers entretînt quelques-uns de ſes Savants, comme en Europe les Puiſſances s'envoyent les unes aux autres des Ambaſſadeurs. Ce Collège auroit en Littérature un avantage qu'aucune Cour n'a en Politique ; il ſeroit le centre de la Littérature du monde entier. Il

her de l'établir dans *la*
é, que veut encore fon-
M. & dont il bannit
des autres Langues.
'épargneroit le besoin
Interprêtes.
ionner l'Astronomie ;
it à chaque Observateur
space du Ciel, une Zône
trois degrés, parallèle
, dans laquelle chacun
les Etoiles qui s'y trou-
vraisemblable qu'on
par-là bien des *Phé-*
ttendus. Pour avancer
tes, l'Auteur exhorte à
r les Télescopes ou les
on a sur la Lune.
noître la figure de la
parallaxe de la Lune.
oup travaillé à Quito,
Paris, pour connoître
e de la Terre; mais 1°.
que dans un Hémis-
pourroit se faire que,

dans l'autre, la figure de la Terre fût différente; 2°. on n'a meſuré & connu que les différentes courbures du Méridien dans les lieux où l'on a opéré : rien ne nous aſſure que dans les intervalles qui ſéparent ces lieux, cette courbure ſuive les loix qu'on a ſuppoſées; 3°. la corde de l'arc compris entre Quito & Paris, & celle de l'arc entre Paris & Pello pourroient avoir un rapport bien différent de celui qu'on a ſuppoſé d'après les courbures : d'où M. de Maupertuis conclud qu'il ſeroit à propos de joindre les obſervations de la parallaxe de la Lune à celles qui ont été faites; il indique les avantages de cette dernière opération; il voudroit qu'on obſervât en même tems au Cap de Bonne-Eſpérance, à Pello & à Tripoli, *ou plus au Sud.* Il faudroit voir cet endroit de la lettre, qui eſt très-curieux.

VII. *Rendre plus utile le ſup-*

inels, en le bornant
: Chirurgie & de Mé-
nè feroient que des
: des remèdes qu'on
sur les coupables. Ils
t la vie, si l'essai n'é-
trier. Mais observons
: devroit pas être flé-
: le Chirurgien qui
t y prêter sa main.
gmenter la hardiesse
r. M. de M. ne leur
de s'enfermer *dans*
de médicamens, dont
u sortir. Il voudroit
ent toutes les métho-
ans les différens païs
qu'ils éprouvassent les
plus singuliers, dès
ut attendre quelque
ls missent en œuvre
ce centrifuge, comme
: le proposoit un jour;
maladies, qui atta-
ine Province, ils ten-

tassent les *remèdes & les traitemens les plus hazardeux* sous la direction du Magistrat ; & qu'enfin chaque maladie eût son Médecin, qui ne se mêlât point des autres. M. de M. n'a pas songé qu'il y en auroit dont le district, surtout hors des grandes Villes, seroit trop borné pour occuper leurs talens & les faire vivre.

IX. *Faire des expériences sur des Animaux*. C'est-à-dire observer si, en formant des *alliances bizarres*, des *unions artificielles*, il ne naîtroit pas des espèces singulières. Mais il nous semble que ceci pourroit être plus préjudiciable à la fécondité naturelle, qu'utile au progrès de nos connoissances.

X. *Augmenter & perfectionner les observations Microscopiques*. Ces observations ont, en quelque sorte, créé un nouveau monde ; il seroit à propos, dit l'Auteur, que le Gouvernement les encourageât, qu'on proposât un prix pour l'Op-

des beaux Arts. 1759
oit fourni le meilleur
&c.
usage des Miroirs bru-
a déja découvert en
voir qu'on pourroit
tours brulantes, ou
dtres chargés de Mi-
uiroient un feu pres-
que celui du Soleil

nter à la source des
opérer & chercher
uérir les fols, & les
malades : on ne desti-
minels à en subir les
euves. Mais s'ils n'ont
aladies, ne faudroit-
leur donner pour en
re à leurs dépens ?
onter à l'origine des
prenant deux ou trois
âge, & en les éle-
ucun commerce avec
mmes. L'idiome pour
décideroient, seroit,

ſelon M. de Maupertuis, le plus naturel, & par conſequent le plus ancien. Mais n'arriveroit-il pas plutôt qu'ils s'aideroient d'abord de ſignes & de ſons inarticulés ; que ces ſons ſe perfectionneroient avec le tems ; qu'après quelques générations, il en ſortiroit une langue fort laconique, & qu'en formant pluſieurs pareilles colonies, on y verroit naître autant de Langues dont le hazard auroit fixé la différence ?

M. de M. interdit aux hommes la recherche des Chimères ; c'eſt-à-dire *de la Pierre Philoſophale*, *de la quadrature du cercle &c.* c'eſt par où il finit ſa lettre. On ne peut la lire ſans ſentir combien la faveur d'un puiſſant Prince étend les vuës d'un grand Phyſicien, & élargit l'imagination d'un ſévère Géomètre.

CLE . XCI.

X MEMOIRES
, de Critique, & de
. Par M. l'Abbé
Tome V^e^. Volume
. 455. A Paris, chez
lné, Quai des Augus-
CC. LII.

e des Anecdotes Lit-
a deux qualités qui
es aux Ecrivains &
; elle est en quelque
& elle est presque
able. Quand on sçait
: dans les siècles qui
:édés, & quand on a
mettre en œuvre ce
re ; jamais on ne de-
, & il est presque
n ennuye. M. l'Ab-
, Auteur de cette
éprouvé ce que nous
inq Volumes ont été

bien reçûs, & nous souhaitons qu'il ne mette pas sitôt des bornes à son travail. Ce n'est pas que les objets qu'il rassemble dans ses Mémoires soient tous de la même force, ou qu'ils intéressent également le Lecteur : on sent qu'il doit y avoir des ombres propres à faire briller certaines parties & puis ceci est le bien de tout le monde : ce qui n'entre pas dans le plan des études ou des goûts de certains Lecteurs, trouve plus de crédit ailleurs ; & nous pouvons assurer en général que la lecture des cinq volumes nous a plû presque partout ; & à l'égard de ce dernier Tome, nous reconnoissons qu'il n'est pas moins picquant que les autres ; il faut annoncer succinctement les matières qui le composent.

M. Huet a donné une dissertation sur l'Auteur de l'Astrée, Honoré d'Urfé ; & croiroit-on

orceau est plein d'in-
La critique qu'on en
un Article raisonné,
echerches & de bons
s.
donne ensuite une
l'Abbé Saas, de l'A-
Sciences & Belles
ouen, à M. l'Abbé
nant des remarques
nte d'Italie nommée
nommée Nugarola.
e sert à réformer plu-
s d'une dissertation de
Roque, & le récit de
es Ecrivains tant Ita-
nçois, qui n'ont connu
ment la personne
i question. M. l'Abbé
une *Isotta* de Verona
de Rimini; la pre-
nt d'une bonne répu-
seconde trop connuë
aise conduite; l'une
neuse vers le milieu du

XV. Siècle. Il y a dans cette Lettre une multitude d'Anecdotes & une abondance de recherches dont peu de Littérateurs seroient capables.

Cet article est suivi d'une singulière production, c'est l'Oraison funèbre de Louis Bertons de Grillon, surnommé le Brave, prononcée à Avignon en 1617. par le P. François Bening, Jesuite. » Le sérieux & » le burlesque y marchent d'un pas » égal. . . . . Tout y est original & » recréatif, le ton, le style, les pen- » sées, & en particulier le fréquent » usage des Antithèses, des équivo- » ques & des jeux de mots. » Nous sçavons bien que la plûpart des sermons de ce temps-là, étoient d'un goût auquel rien ne ressemble aujourd'hui, mais il faut convenir que celui-ci se distingue extrêmement parmi les Piéces qu'on nous a conservées en ce genre.

Le sujet étoit beau ; l'Auteur étoit apparemment homme de ré-

cela n'empêche pas
du ridicule ne soient
alloit avoir une sorte
dire tout cela, & n'a-
éfléchi sur le naturel
pour entasser tant de
sques. Croiroit-on
'il seroit difficile, avec
en composé, de don-
e d'un Brave tel que
ractère qu'on en fait,
aits outrés; mais, ré-
iste mesure, ils ont de
l'expression, comme
dit dans un endroit:
ns naissent l'épée à la
eil à la tête, & le cou-
& ailleurs » sa dévo-
point féminine, mais
e & martiale selon son
r guerrier, & humeur
. La briéveté de son
oit aggrandie par la
e son ame; ses prières
nme l'ouvrage de Ti-

» manthe, auquel, comme dit Pli-
» ne, *plus intelligebatur quam pin-*
» *gebatur :* son cœur parloit plus
» que sa bouche..... Le sieur de
» Crillon traitoit avec Dieu, com-
» me avec les Rois, briévement &
» révèremment. » En paraphrasant
ce texte, *abjectus est clypeus for-*
tium ; que de choses, cet Orateur
singulier imagine & présente à l'Au-
diteur ! » *Abjectus est*, *il* est mort. S.
» Père, voilà votre vassal & votre
» défenseur; Roi de France, voilà vo-
» tre bouclier ; Noblesse, voilà vo-
» tre modèle ; Soldats, voilà vo-
» tre Père ; Pauvres, voilà votre
» dépensier ; François, voilà vo-
» tre pavois ; Avignonois, voilà
» l'honneur de votre ville ; Reli-
» gion, voilà ton protecteur ; Mag-
» nanimité, voilà ton parangon ;
» Clémence, voilà ton lustre ; Li-
» béralité, voilà ta gloire ; Sincè-
» rité, voilà ta perle. *Abjectus est*,
» il est mort. La Briolle, S. Jean
» d'Angely, Nismes, la Rochelle,

udre; Calais, Tours,
voilà votre mur;
nac, Moncontour,
Mars; Paris, la Fere,
Laon, voilà votre
amberry, Conflans,
e, Montmillan, voilà
illon; Dauphiné,
Avignon, Lépante,
des Braves; *abjectus*
ort. »
d'Artigny, avoit fait
, dans son premier
Origine de la Magie,
ratiques superstitieu-
e inconnu l'a attaqué,
ici par un détail d'ob-
il y a beaucoup de
érité. Des esprits pré-
rêmes pouroient en
ce seroit leur faute.
en de mieux choisi,
nt de ce volume, que
qu'on y donne de la
novennaire du Doc-
r.

teur Cayet. Cela forme deux Articles fort étendus : nous citerons quelque chose du premier. On y voit l'histoire des premières années du Roi Henri IV. Notre Auteur conserve les expressions de l'Ouvrage même, & nous lui en sçavons gré. *car c'est le cas où l'on ne doit rien changer au style des Auteurs originaux.*

La naissance & la première éducation de Henri sont racontées avec une naïveté & des graces inimitables. » Ce petit Prince vint » au monde sans pleurer ni crier ; » & la première viande qu'il reçut » fut de la main de son grand-père » ledit sieur Roi Henri (d'Albret) » qui lui bailla une pillule de la » Thériaque des gens de Village ; » qui est un cap d'ail dont il lui » frotta ses petites lévres, lesquel» les il se frippa l'une contre l'au» tre comme pour succer : ce qu'» ayant vû le Roi, & prenant de là

›njecture qu'il feroit
:urel ; il lui présenta
sa coupe : à l'odeur
nce branla la tête ,
t faire un enfant , &
:ur Roi dit : *tu seras*
nois... Il fut élevé
gnement en Prince ,
: qu'il étoit dur au
iangeoit souvent du
n ; le grand-père le
i , afin que de jeu-
rît à nécessité. Tant
le bon Roi Henri
ne voulut que son
t mignardé délicate-
été vû à la mode du
i les autres enfans du
uelquefois pieds dé-
1 tête, tant en hyver
qui est une des causes
lles les Bearnois sont
: agiles singulière-

lera volontiers du *di-*
2.

mêlé de S. Gelais & de Ronsard, *des éclairciſſemens ſur les premiers Ouvrages de M. Godeau*, de quelques anecdotes *ſur les Ecrivains qui ont porté le nom de Montreuil*, d'une *diſſertation ſur l'apparition de Samuel &c.* Ce ſont autant d'Articles ſéparés dans ce Volume. Nous voulons finir par quelques obſervations de l'Auteur touchant les Plagiaires. Il nous parle d'abord dans un article entier du Profeſſeur *Richeſource*, eſpèce de Pédant & de Déclamateur, qui tenoit à Paris Ecole publique de Plagiat, & qui vécut juſqu'en 1695. Il eſt l'Auteur d'un mauvais Livret intitulé : *Le Maſque des Orateurs, c'eſt-à-dire la manière de déguiſer facilement toutes ſortes de diſcours; le Plaidoyé, le Sermon, le Panégyrique, l'Oraiſon funèbre, la Méditation, la Harangue, la Lettre, les Paſſages &c.* On prétend que ce prétendu Maître de friponnerie littéraire ne fut pas repris de ſon

ntraire il se trouva
applaudirent, qui-
s vers à sa louan-
térité fait justice,
Auteur qui dit :
s du vol littéraire,
bercromby, Cre-
Fabricius, disent
action infâme, que
uelque chose d'un
le nommer. Quel
ient-ils donc pas
ent sçu qu'un hom-
u de Paris, tenoit
Plagiat ; qu'il s'en
ne, & faisoit im-
privilége ses leçons
e filouter subtile-
ren, savant Juris-
soutenu qu'on de-
s Plagiaires avec la
té que les Voleurs
emin. Il eût regardé
comme une espèce
& son école com-

» me une peste publique, capable
» de dépeupler l'empire de la Lit-
» térature. Mais tous les Savans
» ne raisonnent point ainsi, &
» leur morale moins austère sçait
» trouver des adoucissements. Au-
» cun d'eux ne s'éleva contre le
» Cartouche du Parnasse; au con-
» traire beaucoup de gens lui ap-
» plaudirent. »

Nous voyons dans le dernier Article de ce volume beaucoup de traits qui indiquent un *Traité du Plagiat* composé, il y a quelques années, par M. l'Abbé le Clerc, mort depuis au Séminaire de M^rs. de S. Sulpice de Lyon. Ce Traité étoit fini & contenoit mille Anecdotes curieuses; il est demeuré Ms. chez M^rs de S. Sulpice, & il seroit extrêmement à souhaiter qu'on voulût le donner au Public avec les autres Ouvrages du même Auteur qui étoit fort habile & très-bon Critique.

et Abbé travailloit
Plagiat, il entre-
lons avec une mul-
s de Lettres, qui
nes goûts que lui,
oient de tems en
taires tant anciens
Au commencement
Président Bouhier
nal de cet Abbé,
lagiat, la fameuse
ons, insérée dans le
ies de Madame Des-
tenue aussi, presque
, dans un livre de
1649. par les soins
outel. Comme cet-
renouvellée depuis
ermettra d'y don-
ntion, & c'est par-
tons notre extrait.
d'abord qu'on voit
Amateurs de Paris,
Vers, sous le nom
taine Coutel, *&c*.

où l'Idylle des moutons se trouve à peu de choses près. Ce livre a été imprimé, dit-on, à Blois, en 1649. & il faut qu'on en ait tiré très-peu d'exemplaires, puisqu'il est extrêmement rare, & qu'on ne le découvre pas même dans les plus grandes Bibliothéques.

Comme il est fort singulier que la plus belle Pièce peut-être de Madame Deshoulières soit dans un Livre donné en 1649. tandis que le Recueil de cette Dame n'est que de l'an 1674. on a beaucoup raisonné sur cette Anecdote, & il s'est élevé trois sentimens.

Le premier, qui a beaucoup d'Approbateurs, est que Madame Deshoulières doit entrer dans la Liste des Auteurs Plagiaires, qu'elle mérite même d'être regardée comme coupable de larcin, au premier Chef, puisque sa Pièce est, dans ses plus beaux endroits, & même dans son tout essentiel, telle qu'on la voit chez *Messire-Antoine Coutel.*

opinion eſt de ceux
que tout ceci n'eſt
des ennemis de cette
iis, comme on ſçait,
, parce qu'elle avoit
ſur Racine, ſoûte-
ontre lui, & voulant
t Phèdre du dernier,
elle de Pradon. On
les Partiſans de Ra-
ſéré, dans le vieux
itel, *l'Idylle des mou-*
nt quelques change-
ut pour le langage;
is châtié en 1649.
ut 30. ans après. Ce
t pas fort aiſé à ex-
l faudroit ou que le
de *Meſſire Coutel*
né en même tems &
qu'on y eût joint ſeu-
e des *Moutons*: ce
eroit peut-être pas
s dont les pages ſont
ec les ſignatures de
.

l'Imprimeur. Ceux qui ont le volume peuvent faire des examens sur cela ; mais d'ailleurs, si le livre de Coutel est si rare aujourd'hui, il le fut apparemment aussi du tems de Madame Deshoulières ; & quel auroit été le *cui bono*, de jouer à cette Dame un tour qui n'auroit eu presque aucun effet de son vivant & du vivant de ses ennemis ? Ces gens-là portoient-ils la malice jusqu'à vouloir que la postérité traitât de *Plagiaire*, une personne qui auroit joui d'une grande réputation pendant sa vie ? Les hommes prévoyent-ils les choses de si loin ? Pour se venger imaginent-ils une fraude qui ne sera découverte que 70. ou 80. ans après eux ? Voilà les difficultés de ce sistème.

Le troisiéme étoit celui de feu M. le Président Bouhier. » Pour » moi, *disoit-il dans sa Lettre à* » *l'Abbé le Clerc*, j'ai peine à me » résoudre à la croire plagiaire, » ayant

é tant de preuves de
t de ſon caractère ori-
ai point vu le Recueil
que peut-être aurez-
s'il eſt tel qu'on le dit,
volontiers que toute
le étoit d'ailleurs,
nite par le ſieur Hé-
maitre en Poéſie, qui
lès-lors cultivoit les
is de cette jeune per-
avoit donné cet eſſai
ictions, corrigé ſans
énaut, qui le fit im-
ès quoi quand elle fut
is habile, elle voulut
tte Pièce, ſuivant ſa
nière, & la remit dans
a paru depuis dans le
s Poeſies. » Telle eſt
ciliation qu'ouvre un
célèbre aſſurément
s & par ſa probité.
ns ſi tout le monde y
oins faut-il convenir,

que cette idée ne manque pas de probabilité, & qu'elle fait disparoître des soupçons bien dèshonorants. Il seroit à souhaiter que quelque homme de Lettre voulût dresser un Mémoire sur cette espèce de Procès littéraire ; & voici les soins qu'il faudroit se donner :

1°. Voir l'exemplaire des Œuvres de *Messire-Antoine Coutel*, l'examiner de près, consulter les dattes, les chiffres des pages, les signatures.

2°. S'assurer si ce livre est aussi rare qu'on le dit ; pour cet effet, faire chercher à Paris, & à Blois, lieu de l'impression.

3°. Consulter les Anciens sur la querelle de Madame Deshoulières, avec Racine.

4°. Réfléchir sur les autres belles Pièces de cette Dame, & se demander à soi-même, s'il est vraisemblable qu'une personne,qui a pu composer tant de choses d'un tour &

d'un caractère original, ait mis à contribution un mauvais Recueil tel que celui d'Antoine Coutel.

5°. Considérer néanmoins qu'il est aussi des momens malheureux, où de bons Auteurs s'oublient, où ils se joignent à la troupe très décriée & très méprisable des Plagiaires, à peu près comme on voit quelquefois des enfans bien élevés se permettre une lâcheté, & faire douter quelques momens de leur naissance ou de leur bonne éducation.

ARTICLE XCII.

POESIES SACRE'ES DE Monsieur L F**** divisées en quatre livres, & ornées de figures en Taille douce, 8°.* A Paris chez Chaubert, Quai des Augustins. M. DCC. LII.

QUand le *Traité de Morale* du P. Mallebranche parut, il y a environ 70 ans, on dit dans le

monde que cet Ouvrage étoit *un préjugé plus puissant en faveur de la Religion & de la piété, que cent mille volumes de dévotion composés par des Auteurs de petit esprit* *. La remarque étoit bonne, parce que ce *Traité de Morale* étant rempli des plus beaux sentimens de la Religion, & partant de la plume d'un très-grand Philosophe, il y avoit bien de quoi fermer la bouche aux impies & aux petits Maîtres licentieux, qui disent que la Foi & la piété sont le partage des imbécilles.

Le Livre que nous annonçons se présente en quelque sorte avec le même avantage : celui qui nous le donne est un bel esprit, un homme du monde, un littérateur célèbre, un Poëte bien connu par ses succès ; & il nous donne ce Livre

* *Nouvell. de la Rep. des Lettres, Août* 1684.

erſuadé ; & il déclare,
purs préliminaire, l'in-
tend aux objets de la
; il s'élève hautement
it d'Incrédulité ſi ré-
'd'hui, & ſi déshono-
tre Siècle. Ecoutons
ce ſage défenſeur des
nnes, nous paſſerons
Poeſies.
que la Poëſie deſtinée
ébrer le Créateur &
, a ſouffert des atten-
t des Libertins & des
s que ce ſont des abus
norent pas cette in-
me, qu'il n'eſt queſ-
a ramener à ſa deſti-
tive, *que de la conſa-*
iets inſtructifs ou édi-
que imparfaites, *ajou-*
: ſoient, à certains é-
oëſies ſacrées, on doit
plaudir à l'intention
. Ceux qui réuſſiſſent

» le plus médiocrement dans ce
» genre n'ont pas du moins à s'im-
» puter d'avoir, par leurs écrits,
» étouffé dans de jeunes cœurs,
» les ſemences de la vertu ou les
» principes de la Religion. Quoi-
» qu'en diſent les Plaiſans du Siè-
» cle, il vaut mieux ennuyer ſon
» prochain, que le corrompre ou
» le pervertir. »

M. le Franc connoît trop le ton ſur lequel on eſt monté aujourd'hui, pour eſpèrer qu'une pareille doctrine ait beaucoup de Sectateurs :
» elle eût été ſupportable, *conti-*
» *nue-t-il*, du tems de nos Pères ;
» c'étoient de bonnes gens qui
» croyoient de vieilles vérités, &
» qui ne marchoient pas comme
» nous, à pas de Géans, dans le
» païs des découvertes. Ils rêvoient
» des mots, nous penſons des cho-
» ſes. Les fictions des hommes ne
» nous en impoſent plus. C'eſt au-
» jourd'hui le Siècle de la Philoſo-

» phie, tout eſt à préſent Philoſo-
» phe : expliquons-nous, tout pré-
» tend l'être. Notre Proſe & nos
» Vers retentiſſent de ces grands
» mots, Philoſophie, Sageſſe,
» Vérité, Vertu. On diſſipe nos
» préjugés, on éclaire nos eſprits.

Tel eſt le plan du Siècle préſent : l'Auteur le ſaiſit dans ſon vrai point de vuë, & il reprend en s'écriant avec indignation. » Quelle lumière
» affreuſe, ou plutôt quelles té-
» nèbres ! Pour allumer le flam-
» beau de la Philoſophie, on éteint
» celui de la Foi. La Religion na-
» turelle eſt l'unique Religion des
» prétendus honnêtes-gens du
» monde. Le Déïſme a levé le
» maſque ; il paroît à découvert
» dans des livres accrédités. Phyſi-
» cien, Naturaliſte, Aſtronome,
» Métaphyſicien, Géomètre, Mo-
» raliſte, chacun dans ſon diſtrict
» s'érige un Tribunal ſuprême,
» où il examine, apprécie, calcu-

» le, pèse des causes qu'il ne voit
» point, des effets qu'il ne voit
» qu'à demi. Les opérations mys-
» térieuses de la Divinité sont me-
» surées le compas à la main. On
» discute les Livres Divins comme
» une question de Physique, ou
» comme un point d'Histoire.
» Moïse n'est pas mieux traité que
» Descartes. Physiciens de mauvai-
» se foi dont les expériences sur le
» même fait, sont détruites par
» des expériences contraires; Phi-
» losophes aveugles, Artistes im-
» puissans qui ne sçauroient expli-
» quer la manœuvre d'une four-
» mi, imiter le nid d'un oiseau,
» & qui veulent soumettre à leurs
» observations incertaines, à leurs
» chimères Métaphysiques, celui
» même qui leur donna la faculté
» de penser & de raisonner. »

Il faudroit lire la suite de ce morceau. Ce n'est point une Apologie raisonnée de la Religion; mais

on y trouve d'excellents principes, beaucoup de zèle, une grande vérité dans les critiques; &, pour reprendre ce qu'on disoit du *Traité de Morale* du P. Mallebranche, concluons, dans les termes d'un fameux Auteur parlant de ce Livre, que *cela ne peut faire qu'un très-bon effet, parce qu'il y a de très-mal-honnêtes gens, & de faux savans, qui tachent de faire accroire au Peuple, que les hommes de grande pénétration, ne voyent pas les vérités importantes qui sont le fondement de la piété. On verra le contraire dans cet ouvrage.* *

M. le Franc s'étoit déja exercé sur des sujets de piété; on en a la preuve dans le Recueil de ses Œuvres imprimé en 1750. On voit au premier Tome p. 207. une Epître de quelque étenduë à un

* *Nouvell. de la Rep. des Lettres, Août* 1684

Abbé de condition déſigné Miſſionnaire Apoſtolique dans les Indes & à la Chine. Le ſtyle en eſt doux, plein d'onction & de détails qu'on lit avec plaiſir. Nous en rappellerons un Morceau. Le Poëte tâche de retenir ſon ami en Europe, il préſente une ample moiſſon à ſon zèle, & il lui dit:

Mais pourquoi nous privant du zèle qui t'enflamme,
Enrichir l'Indien des tréſors de ton ame?
Au fond de l'Univers dois-tu porter tes ſoins,
Toi qui ſçais nos erreurs, nos vices, nos beſoins?
Tu vois de quel poiſon l'Europe eſt abreuvée;
Tu vois par quels aſſauts l'Egliſe eſt éprouvée;
Le Moine de Mansfeld *, l'Apoſtat ** de Noyon

* Luther.
** Calvin.

Portèrent moins de coups à la Religion.
Aveuglement horrible! étrange frénésie!
Le Déïsme aujourd'hui succède à l'Hérésie.
Evoqués par les cris de nos Maîtres nouveaux,
Lucrèce, Spinosa, sortent de leurs tombeaux.
Admirons en effet l'heureux tems où nous sommes,
Le Vulgaire est instruit par la voix des grands hommes;
Le Siècle est Philosophe, & nous ouvrons les yeux
Sur la stupidité de nos tristes ayeux.
Croire, c'est préjugé, foiblesse, vil scrupule,
Et la force d'esprit n'est que pour l'Incrédule.
Ainsi donc parmi nous règne l'impiété,
Fière de ses progrès dûs à l'Impunité.
Ah! que ton zèle ici répandroit de lumière! &c.

Dans ce nouveau Recueil il y a

40 piéces, dix Pseaumes, dix Cantiques, quatre Prophéties formant dix Chapitres, dix Hymnes, le tout distribué en quatre Livres. Il nous seroit impossible de citer beaucoup, & il nous est très-difficile de choisir. Voici d'abord quelque chose de l'Ode VIII. tirée du Pseaume 103. *Benedic anima mea Domino &c.*

Inspire moi de saints Cantiques,
Mon ame, bénis le Seigneur.
Quels concerts assez magnifiques,
Quels hymnes lui rendront honneur?
L'éclat pompeux de ses ouvrages
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels:
Les feux célestes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent,
Sont ses vêtemens éternels.

Ainsi qu'un Pavillon tissu d'or & de soye,
Le vaste azur des Cieux sous sa main se
déploye;
Il peuple leurs déserts d'astres étincelans:

Les eaux autour de lui demeurent suſpenduës,
Il foule aux pieds les nuës
Et marche ſur les vents.

Fait-il entendre ſa parole,
Les Cieux croulent, la mer gémit;
La foudre part, l'Aquilon vole,
La terre en ſilence frémit.
Du ſeuil des portes éternelles,
Les Légions d'eſprits fidèles
A ſa voix s'élancent dans l'air;
Un zèle dévorant les guide,
Et leur eſſor eſt plus rapide
Que le feu brulant de l'éclair.

Quand on compare ces Strophes avec le Texte Sacré, on remarque deux choſes : 1°. que les images du Roi Prophète ſont renduës vivement & noblement : 2°. qu'elles ſont expliquées & développées par le concours de certains traits que répand notre Auteur, uſant en cela des droits que lui donne la Poëſie. Ainſi ne trouve-t-on point dans la

lettre du Pseaume que Dieu *peuple les déserts des Cieux d'astres étincelans*, ni qu'à sa parole *les Cieux croulent, la mer gémit, la foudre part, l'Aquilon vole, la Terre en silence frémit*: mais ces idées ont de la beauté, de l'énergie, & elles sont mises en œuvre dans d'autres endroits des Sts. Livres : ce qui justifie l'attention qu'a eu M. le Franc de faire parler le Psalmiste dans notre Langue à peu près comme dans la sienne.

On sera bien aise de voir ce morceau du Cantique de Moïse, *Audite Cœli quæ loquor &c.*

Cieux, Terre, écoutez-moi : Jacob faites silence.
Que mes discours touchans, que ma sainte éloquence
Pénétrent vos esprits, renouvellent vos cœurs ;
Comme du haut des airs, la féconde rosée,

Ranimant tous les fruits de la terre embrasée,
Reléve l'herbe tendre, & rafraîchit les fleurs.

Rendez hommage au Dieu que ma voix vous annonce,
Adorez les Arrêts que sa bouche prononce;
Le sort de l'univers à ses pieds est écrit.
Tout ce qu'il fait est bien, tout ce qu'il veut est juste,
Fidèle observateur de sa parole auguste,
Il tient ce qu'il promet, faisons ce qu'il prescrit.

De lâches révoltés ont armé sa colère,
Ils furent ses enfans, mais il n'est plus leur père.
Peuple ingrat, Peuple vain, sans raison, sans vertu,
Pense donc au néant d'où sa voix te fit naître;
Méconnois-tu ton Dieu, ton Protecteur, ton Maître?

Août 1752.

Sans lui, sans ses bienfaits, parle, que
    serois-tu ?

Ici & dans les Strophes qui suivent, la Traduction est littérale & presque mot à mot : ce qui donne une grande idée de la facilité & de l'heureux génie du Poëte.

Il y a une Poësie étonnante & un enthousiasme supérieur dans le 3e. Livre qui comprend les Prophéties : jugeons-en par ce commencement de Nahum.

Le Seigneur est jaloux, il aime la ven-
    geance,
Il hait avec fureur l'ennemi qui l'offence,
Sa haine est sans pitié, son courroux est
    cruel :
Il est lent à punir, mais c'est en Dieu
    qu'il frappe,
        Et nul crime n'échappe
Aux coups inattendus de son glaive éter-
    nel.

Accompagné des vents, entouré des
    orages,

Il marche sur la foudre & brise les nuages ;
Mer, tu le vois paroître, il te parle & tu fuis ;
Tout fleuve est desséché, tout champ devient stérile,
Basan n'est plus fertile,
Le Liban perd ses fleurs, & le Carmel ses fruits.

Il renverse les monts, il dissout les collines,
La terre a tressailli sous leurs vastes ruïnes,
L'Univers tremble au bruit de ses coups effrayans,
Quel pouvoir bravera sa puissance invincible,
Et de ce Dieu terrible
Quel mortel soutiendra les regards foudroyans ?

Pour bien sentir la grandeur de tout ceci il faut placer vis-à-vis le Texte du Prophète, qui est d'une élévation prodigieuse.

Les hymnes de notre Auteur

ſont abſolument à lui ; il y a pris tous les ſtyles afin d'entrer dans l'eſprit de tous les myſtères ; il eſt doux & touchant dans l'hymne de la Nativité ; tendre & orné dans celles de la Purification & de l'Aſſomption ; élevé & majeſtueux dans celle de la Réſurrection ; rapide & brillant dans celle de la Pentecôte ; plein d'onction dans celle de la Touſſaint ; terrible & impétueux dans celle du premier Dimanche de l'Avent ſur le Jugement dernier. La plûpart de ces hymnes ſont dans le goût de nos belles Cantates ; & par exemple, dans la dernière, ſur le Jugement, après trois Strophes qui ſont comme des récitatifs de Muſique, on trouve ce Morceau :

Les Monts ſe renverſent
Dans le ſein des flots :
Les Vents ſe diſperſent
Sur les vaſtes eaux :

Les Ondes se perçent
Des chemins nouveaux.
Les Tonnerres grondent,
Quels embrasemens !
Les Cieux dissous fondent:
Leurs écoulemens
Allument, confondent
Tous les Elémens.

Qui ne croiroit entendre cet endroit de la Cantate de Circé

Sa voix rédoutable
Trouble les Enfers &c.

Nous laissons ce beau recueil qui occupera les hommes de lettres & les gens de bien. L'Auteur nous promet de reprendre la matière des Propheties & *de faire d'amples moissons dans ce champ fertile & peu fréquenté.* Nous oserions bien le prier d'être fidèle à sa parole : ce qu'il vient de nous donner l'engage totalement à l'égard du Public, & assure le succès de ses travaux futurs.

Août 1752.

ARTICLE XCIII.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE Royale des Sciences, Année M. DCC. XLVI. avec les Mémoires de Mathématique & de Phyſique pour la même année, tirés des Regiſtres de cette Académie, vol. in 4°. A Paris de l'Imprimerie Royale, M. DCC. LI.

IL nous reſte XV. Mémoires ; un de Botanique, un d'Anatomie, un de Géographie, un de Mécanique, ſix d'Aſtronomie, & cinq de Phyſique. Nous ſuivons l'ordre du volume, comme nous avons fait juſqu'ici : mais nous abrégerons extrêmement, parce que ces matières ſont immenſes, & qu'elles ne peuvent être bien conçuës, que par ceux qui les liront en entier, dans les ouvrages des Académiciens.

Recherches ſur la réunion des

playes des arbres ; sur la façon dont la Greffe s'unit au sujet sur lequel on l'applique ; sur la réunion des playes des animaux, & quelques exemples de Greffes appliquées sur des animaux ; Par M. du Hamel, (12. Nov. 1746. (

Il étoit naturel de penser que l'union des Greffes avec leur sauvageons ressembloit à l'union du Guy, & des autres plantes parasites, sur les arbres où elles s'attachoient ; mais M du Hamel a découvert le contraire ; il a reconnu que les plantes parasites jettent des racines dans l'écorce des arbres qui leur fournissent la nourriture ; au lieu qu'à l'égard des Greffes, il y a union de fibre à fibre. Mais cette union ne se fait pas dans les fibres ligneuses, étant bien prouvé que la partie ligneuse, quand elle est bien endurcie, ne peut se réunir ; il faut donc que l'union des Greffes, avec le sujet, se fasse par l'écorce. L'Auteur

s'en eſt aſſuré, & il entre à cette occaſion dans l'examen très approfondi de toutes les playes des arbres & de leur réunion. Il compare cette réunion avec celle qui ſe fait dans les playes des Animaux : détail curieux, & qui ne peut que faire plaiſir à un lecteur intelligent.

Mémoire & Carte Minèralogique, ſur la nature & la ſituation des terreins qui traverſent la France & l'Angleterre. Par M. Guettard ; (19. Février 1746.)

Dans ce Mémoire de Géographie, on embraſſe plûtôt l'intérieur de la terre, que ſa ſurface ; & c'eſt ce qui fait la nouveauté, la ſingularité de cet ouvrage. M. Guettard, très bon obſervateur de la nature, a voyagé dans pluſieurs de nos Provinces ; il a examiné l'état des différens terreins, & il a trouvé qu'il y a une certaine régularité dans la diſtribution qui a été faite des pierres, des métaux, & de la plûpart des

autres foſſiles : ce qui ſignifie qu'on ne rencontre pas indifféremment, dans toutes ſortes de pays, telle ou telle pierre, tel ou tel métal ; mais qu'il y a de ces païs où il eſt impoſſible de trouver des carrières ou des mines de ces pierres ou de ces métaux, tandis qu'elles ſont très fréquentes dans d'autres. Un exemple fera concevoir ceci : depuis Lonjumeau juſqu'au-delà d'Etampes, le païs eſt ſablonneux : vers Cercottes, juſques par-delà Amboiſe, il eſt graveleux : après cela, & en tirant du côté du Poitou, on trouve un terrein plus gras, & où les pierres ſont d'un très beau blanc, très aiſées à tailler, & d'un grain très fin : de-là en s'avançant ſur les bords de la mer du bas Poitou, & de l'Aunis, le fond eſt plus aride & plus ſec : quand on vient enſuite à tourner, en ſe tenant à peu près dans une égale diſtance de Paris, l'ordre & la ſucceſſion des

mêmes terreins se représente.

Ces observations ont engagé l'Auteur à faire dresser une Carte qui contînt non seulement la France, mais encore l'Angleterre, & qui fît voir la nature & la situation des terreins de ces deux Royaumes. On a cette Carte dans le présent volume de l'Academie, & l'on y trouve trois grandes Bandes, dont chacune est affectée de certains signes indiquant ce qu'on y trouve en pierres, en métaux, en minéraux : le coup d'œil explique ceci beaucoup mieux que nous ne pourions faire par un long discours.

Mémoire sur l'usage des énervations des muscles droits du bas ventre ; par M. Bertin. (27. Juillet 1746.) La description de cet article ne peut être abregée : ainsi nous renvoyons totalement à l'ouvrage.

Sur les observations & la théorie des Comètes qui ont paru depuis

le

ommencement de ce siècle ; par l'Abbé de la Caille. *Premier noire qui contient des réfléxions la Théorie des Comètes en gél, & une méthode facile d'en uler les élémens sur les observas.* (2. Juillet 1746.)

epuis 1705. jusqu'en 1742. on oservé sept belles Comètes, s on n'a publié que la Théorie eux d'entr'elles. On a été plus t depuis 1742. & le zele même rté plusieurs Astronomes à rendre le calcul de la Théorie des nètes précédentes. C'est aussi ce ntreprend M. l'Abbé de la Caill a un avantage tres grand, & t il sent tout le prix. On lui nmunique tous les originaux des lleures observations, lesquels dépofés à l'Observatoire, & noyen de ces Pièces essentielles, eut suppléer à ce qui manque extraits publiés dans les Méres de l'Académie ; il peut évi-

ter les erreurs où le jetteroient les fautes d'impression répanduës en assez grand nombre dans ce Recueil.

Quant au détail de son travail, voici comment il l'expose : je dis-» cuterai les observations des Co-» mètes, telles qu'elles auront été » publiées ; je les réformerai sur les » observations des Etoiles, que j'au-» rai faites exprès, ou sur les con-» noissances que je pourai tirer des » registres originaux, ou des obser-» vateurs qui n'auront publié que » le résultat de leurs calculs, & » que je serai à portée de consul-» ter. Ensuite je donnerai la Théo-» rie de chaque Comète, telle que » je l'aurai calculée, je ferai remar-» quer celles qui sont les plus cer-» taines, & j'indiquerai à peu près » les limites de leur exactitude, » afin qu'on sçache celles sur les-» quelles on peut compte avec quel-» que assurance. » Après cette expo-sition, l'Auteur explique sa métho-

de, puis il instruit le lecteur de quatre choses, 1°. Du choix qu'il faut faire dans les observations qu'on employe, pour déterminer l'orbite d'une Comète. 2°. Des marques auxquelles on reconnoît qu'une Théorie est susceptible d'exactitude. 3°. Du détail & de la démonstration des analogies qu'il faut faire pour chaque calcul. 4°. De ce qu'il faut faire pour estimer les deux premières distances accourcies. Ces quatre articles remplissent le Mémoire, qui ne peut être que l'ouvrage d'un Astronome très constant, très-laborieux, & très-exact.

Recherches sur la communication de l'électricité. Par M. le Monnier, Médecin. L'Auteur se propose ici l'examen de ces trois questions. 1°. Que faut-il absolument pour communiquer de l'électricité? 2°. Comment la matière électrique se répand-elle dans toutes les

parties des corps auxquels on la communique ? 3°. Dans quelle proportion la quantité de matière électrique se distribue-t-elle ?

Sur la première question, M. le Monnier a vérifié qu'il n'est pas nécessaire de placer sur des corps électriques, tels que de la soye, du verre, de l'ambre, de la résine, ceux auxquels on veut donner de l'électricité, & ceci sert à simplifier l'expérience de Leyde : car sans autre préliminaire, il suffit, pour ressentir la commotion, d'électriser une bouteille armée d'un fil de fer, de la tenir en main, & de toucher de l'autre, l'extrémité de ce fil. La même bouteille électrisée se transporte aussi partout sans rien perdre de son électricité : elle électrise tout corps non électrique, en approchant le fil de fer ; & cela sans que ce corps soit porté sur un corps électrique. Ce principe est très-fécond en experiences : on rapporte

ici celle du bassin des Tuilleries électrisé sur le champ, & la commotion que ressentit une personne plongeant ses deux mains dans l'eau de ce bassin &c.

Sur la deuxiéme question, sçavoir, *comment la matière électrique se répand dans toutes les parties des corps auxquels on la communique*; il y a eu des épreuves & des faits très-sensibles. M. le Monnier a disposé deux fils de fer parallèles autour du Clos des Chartreux: chacun d'eux avoit 950 toises, & leurs quatre extrémités se trouvoient rapprochées à un des angles du Clos. Une personne tenoit deux bouts de ces fils; M. le Monnier en avoit un dans une de ses mains, & il approcha de l'autre bout la bouteille électrisée: ce qui fut suivi de l'étincelle vue des deux Observateurs & de la commotion sentie en même tems: du moins n'a-t-on pû remarquer la moindre

différence, le moindre intervalle entre l'étincelle & le coup. S'il y avoit eu seulement un quart de seconde, on s'en seroit apperçu.

On demande enfin *dans quelle proportion la quantité de matière Electrique se distribue dans les corps à l'instant de sa communication :* Et il resulte de plusieurs expériences, que la distribution se fait dans les corps de même nature, plutôt en raison de leur étenduë en longueur, que dans celle de la masse ou de la surface. C'est ce qu'on verra dans le Mémoire qui est facile & curieux:

Des deux conjonctions de Mars avec Saturne qui sont arrivées en 1745. avec quelques conjectures sur la cause des inégalités que l'on a remarquées dans les mouvemens de Saturne & de Jupiter. Par M. Cassini (27. Avril 1746.)

L'article essentiel dans ce Mémoire est ce qu'on y trouve sur les

inégalités des mouvements de Saturne & de Jupiter. En comparant les observations modernes avec celles de Tycho, on trouve que le moyen mouvement de Saturne est beaucoup plus lent que celui qui résulte des observations anciennes comparées avec les nôtres; & au contraire en faisant la même comparaison par rapport à Jupiter, on reconnoît que son moyen mouvement est accéléré. M. Cassini estime la quantité qui devroit être supposée pour la diminution du mouvement de Saturne, & pour l'accélération du mouvement de Jupiter, afin de concilier les anciennes observations avec les plus récentes.

Mais quelle peut être la cause de ces inégalités dans le mouvement de ces deux Planettes? L'Auteur *examine si elle ne pourroit point être expliquée par les loix de la gravité; qui, comme M.*

Newton l'a fait voir, s'accordent aux mouvements des Planettes, quelle que ſoit la cauſe de cette gravité. Et toute la ſuite du Mémoire n'eſt que l'application de cette théorie.

Moyen d'empêcher l'évaporation des liqueurs ſpiritueuſes, dans leſquelles on veut conſerver des productions de la nature de differens genres. Par M. de Reaumur.

L'objet de ce mémoire & d'une addition dont il eſt ſuivi, nous paroît bien ſimple, & il eſt expliqué de la manière la plus circonſtanciée. Il s'agit de trouver le moyen de bien fermer les bocaux ou vaſes de verre, dans leſquels on met de l'Eſprit de vin pour conſerver les piéces d'hiſtoire naturelle. A la longue, l'Eſprit de vin s'évapore, quelques précautions qu'on prenne pour boucher les vaſes, ſuivant les méthodes ordinaires. M. de Reaumur a donc imaginé de remédier à cet inconvé-

nient en inférant de l'huile dans les Bocaux. Car comme l'huile est plus pésante que l'esprit de vin, & que l'Esprit de vin ne se mêle pas avec elle, il doit arriver qu'en renversant le vase, cette huile occupe le bas & devienne comme un bouchon impénétrable à l'esprit de vin. La difficulté sera seulement d'empêcher l'huile à son tour de suinter à travers l'Enduit, le Mastic, le Lut dont on couvre le vase, & cela ne demande qu'un peu d'attention. L'Auteur suggère toute espèce de moyens pour le succès de cette méchanique très utile, & qui se trouve aussi expliquée, d'après son Mémoire, dans le troisiéme Volume de l'Histoire naturelle du Cabinet du Roi.

De l'aberration de la lumière des Planettes, des Comètes & des Satellites. Par M. Clairaut (31 Août 1746.

En 1737. l'Auteur donna un Mé-

moire sur l'Aberration des fixes; aujourd'hui il complette, pour ainsi dire, cette Théorie en raisonnant aussi sur l'Aberration des Planettes, des Comètes & des Satellites. C'est un détail Géométrique propre à fixer l'effet de ce Phénomène dans tous les cas.

Suite de la Relation abrégée donnée en 1744. du voyage fait au Pérou pour la mesure de la terre. Par M. Bouguer (18. Février 1750.)

Ceci est l'abrégé succinct des Mesures Trigonométriques & des Observations Astronomiques qui ont occupé M. Bouguer au Pérou. On a tous les détails, toutes les circonstances, dans le Livre de *la figure de la Terre*, publié en 1749. par le même Académicien. On peut se souvenir que nos Mémoires en ont rendu compte, ainsi nous n'ajouterons rien ici sur le présent Mémoire : nous observons seulement que c'est l'extrait très-bien

fait d'un très-bon ouvrage.

Sur l'Etalon de l'Aune du Bureau des Marchands Merciers de la Ville de Paris, par MM. Hellot & Camus.

Ce Mémoire est une espèce de rapport dressé pour remédier à la différence qui se trouvoit entre l'Etalon de l'Aune des Marchands Merciers de Paris & l'Aune réelle dont ils se servoient.

L'Etalon surpassoit l'aune de trois lignes ; ce qui paroissoit ne pas s'accorder avec les Ordonnances de nos Rois, avec les précautions prises pour établir une entière égalité entre l'Aune & l'Etalon. Les Académiciens nommés Commissaires ont trouvé la raison de cette inégalité.

L'Etalon fut fait en 1554. Henri II. ordonna en 1557. que l'Aune seroit de trois pieds sept pouces huit lignes, & conforme sans doute à l'Etalon de 1554. En 1668. on

diminua le pied de Roi ; & l'on a fait encore depuis l'Aune de trois pieds sept pouces huit lignes ; mais en suivant la réduction, la diminution du pied. Il n'est donc pas surprenant que l'Etalon se soit trouvé, en conséquence de la même reduction & diminution, plus long que l'aune : on voit dans ce Mémoire qu'il étoit de trois pieds sept pouces dix lignes & un peu plus.

Ceci découvert & bien prouvé, les Académiciens ont jugé qu'il seroit à propos de conserver toujours l'ancien Etalon de 1554. mais en même tems ils ont été d'avis de faire construire, pour l'usage présent, deux nouveaux Etalons de 3 pieds 7 pouces 10 lignes $\frac{5}{6}$ ou $\frac{+}{7}$ répondant à quatre pieds Romains antiques, ou 3 pieds 7 pouces 8 lignes du pied de Roi tel qu'il étoit avant la réduction de 1668.

Ce Mémoire est déduit clairement & d'une manière intéressante pour le lecteur.

Extrait des opérations Trigonometriques & des observations Astronomiques faites pour la mesure du méridien aux environs de l'Equateur. Par M. de la Condamine.

On a ici l'extrait du Livre publié par M. de la Condamine, & qui porte pour titre *Mesure des trois premiers dégrés du Meridien dans l'Hemisphère Austral &c.*

Ce livre est divisé en deux parties: dans la premiere, l'Auteur rend compte de ses opérations particulières, faites pour mesurer géométriquement la longueur d'un arc de trois dégrés sept minutes du Méridien, mesuré dans l'Amérique Méridionale aux environs de Quito.

Dans la seconde, il rapporte les observations Astronomiques par lesquelles M. Bouguer & lui ont conjointement déterminé l'amplitude de l'arc du Méridien dont ils avoient mesuré la longueur chacun à part.

L'extrait inséré dans ce Volume de l'Académie présente la même divivision ; il comprend aussi les principaux détails, avec des tables pour les triangles, & pour la Méridienne de Quito. C'est ce qu'il faut voir dans l'ouvrage même. Nous en citons ces conséquences qui fixeront du moins l'attention de nos Lecteurs ordinaires. » Il est evident » 1°. que la Terre n'est pas Sphéri» que. 2°. Que les différences ob» servées, dans la longueur des dé» grés du Méridien, croissent de » l'Equateur au Pôle. 3°. Que la » Terre est applatie vers les Pôles. » Cette dernière conséquence n'est » pas moins évidente que les au» tres, si on fait la réflexion sui» vante. La distance de la Terre aux » Etoiles fixes est si grande, qu'en » parcourant la surface de la Terre, » nous ne changerions pas sensi» blement de Zénith, & que nous » verrions toujours répondre les

» mêmes Etoiles sur nos têtes, si la
» terre avoit sa surface plane sans
» aucune courbure. La Terre est donc
» moins courbe, là où il faut par-
» courir un plus grand espace pour
» changer de Zénith: or par toutes
» les mesures, on s'est assuré que
» plus on approchoit des Pôles,
» plus il falloit faire de chemin
» pour que le Zénith changeât d'un
» dégré; donc la terre est moins
» courbe vers les Pôles, c'est-à-
» dire, plus applatie. »

Depuis la publication de ce Volume, qui a pour titre *Mesure des trois premiers dégrez du Méridien*, M. de la Condamine en a publié un autre qui réellement doit être regardé comme le premier, puisqu'il sert d'introduction à la *mesure des trois premiers dégrés du Méridien*. Ce Livre, qui n'a vû le jour qu'en second, est intitulé *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Equateur &c.* On y voit annales

par années, & mois par mois, la suite des travaux qui ont occupé nos Académiciens durant les dix années de leur absence.

Quoique la matière soit traitée en style de Journal, suivant l'annonce du titre, elle n'a toutefois rien de désagréable ni d'ennuyeux. L'Auteur, qui allie beaucoup d'esprit & de Littérature aux connoissances Astronomiques & Géométriques, a sçu répandre des agrémens sur toute cette relation. Elle est semée d'anecdotes, & très-bien écrite. Ces deux Volumes au reste, *le Journal servant d'introduction*, & la *Mesure des trois premiers degrés du Méridien*, sont deux in-4°. imprimés l'année dernière au Louvre.

Comme notre Extrait a beaucoup d'étenduë, & qu'il faut le finir, nous donnons simplement les titres de trois Mémoires qui restent :

Sur le mouvement de Saturne, seconde Partie. Par M. le Monnier le fils (7. Mai 1746.)

Observations Météréologiques faites à l'Observatoire Royal pendant l'année 1746. Par M. de Fouchy.

Mémoire contenant des Observations de Lithologie pour servir à l'Histoire Naturelle de Languedoc & à la Théorie de la Terre. Par M. l'Abbé de Sauvages, de la Société Royale des Sciences de Montpellier.

De ces trois derniers Mémoires, les deux premiers ne sont pas susceptibles d'Extrait ; le troisième en fourniroit un qui pourroit être curieux : on y suppléera par la lecture de l'Ouvrage ; & nous terminons ici le compte très-succinct que nous avons tâché de rendre du Volume de l'Académie pour l'année 1746. Comme celui de 1747.

Août 1752.

a déjà paru, nous en parlerons incessamment.

ARTICLE XCIV.

LA REDENZIONE, POEMA di Francesco Triveri, Professore Emerito di Eloquenza &c. Parte prima. In Torino 1750. nella Stamperia Reale : c'est-à-dire : *La Rédemption, Poëme, par François Triveri, ancien Professeur d'Eloquence, &c. Première Partie. A Turin, de l'Imprimerie Royale. 1750. 4°. pag. 238.*

UN Poëme Epique sur la Rédemption des hommes, n'est pas quelque chose d'inoui. Sans parler d'une multitude de Poesies Sacrées dans toutes les langues, nous avons les excellens Poëmes de Jacques Sannazar, de Jerôme Vida & du Père Rapin, dont le sujet ne diffère de celui-ci, que comme

la partie du tout. Eh ! pourquoi, n'aurions-nous pas autant de zèle pour chanter le vrai Dieu, que les Payens en ont montré, pour célébrer des Divinités ridicules? C'est la réfléxion de l'Auteur, & probablement son motif.

Mais un poëme en 24. chants, dont les idées & souvent les termes, sont tirés de l'Ecriture & des SS. Pères, ensorte qu'il semble n'être souvent qu'un tissu de centons formés de ces Livres respectables ; c'est ce qui paroîtra nouveau : nous doutons même qu'un pareil travail soit aussi bien venu en France qu'en Italie, où l'on nous assure qu'il est extrêmement goûté par les Connoisseurs, & qu'en particulier les Littérateurs de Rome l'ont fort applaudi.

On prie donc ceux qui ont une connoissance suffisante de l'Italien, d'examiner avant que de condamner ; ils verront que la plus haute

piété, n'eſt nullement incompatible avec le génie, & qu'en certaines mains, les matières les plus ſeches & les plus abſtraites, prennent, en quelque ſorte, de la vie & de l'embonpoint. Au reſte on n'a écrit, & on s'en déclare, que pour les amateurs de la Religion & des Belles-Lettres. M. Triveri, ci-devant Profeſſeur d'éloquence, dans l'Univerſité Royale de Turin, aujourd'hui *Reggente*, c'eſt-à-dire, Recteur du Collége des Sciences & des Arts Libéraux, dans la même Académie, a dédié ſon ouvrage à ſon Alteſſe Royale Madame Infante d'Eſpagne, & Ducheſſe de Savoye : ouvrage écrit * *dans la*

---

* Nella Città dell' Alpi la Reina,
Ov' il gran Carlo ha la ſua ſede eletta,
. . . .
E al valor vero, e al vero onor del Tempio,
Ci regge col conſiglio e coll' eſempio.
Canto terzo.

Cité Reine des Alpes, où le grand Charles a fixé sa demeure, & conduit ses sujets, tant par sa prudence, que par ses exemples, dans la route qui mène à la vraie bravoure & au culte sincère des Autels.

Ce Poeme est divisé en 24. chants, & l'on ne donne pour le présent, que les six premiers. Il commence par l'agonie & la prière de J. C. dans le jardin de Géthsémani, & il doit être conduit jusqu'à l'Ascension, inclusivement, du même Sauveur; ainsi l'action est renfermée dans l'espace de 42. jours L'Auteur se plaint, dans la Préface, de quelques Critiques qui ont fixé la durée du Poeme à un an révolu; » ils » n'ont pas pris garde, dit-il, *

* » Ma eglino non posero mente, » che l'Iliade d'Omero è raccinusa nello » spazio di cinquanta giorni, o circa; e » l'Odissea non arriva à si lungo corso » di tempo e che il Paradiso di Miltone

» que l'Iliade d'Homère eſt com-
» priſe dans l'eſpace de 50. jours,
» ou environ ; que l'Odyſſée n'em-
» braſſe pas un ſi longtems, &
» que le *Paradis* ſi vanté de Mil-
» ton, n'excéde pas le terme de
» trois jours au plus ; encore M. de
» Voltaire ne lui aſſigne-t-il qu'un
» jour de durée. » Pour nous, nous ne connoiſſons point ces Critiques; mais nous ſçavons que les Maîtres de l'Art, Ariſtote, Horace, Vida, M. Deſpreaux, &c. quand ils ont marqué une année pour la durée du Poëme, n'ont point prétendu qu'il ne pût reſter en deçà, mais ſeulement qu'il ne devoit pas s'étendre au-delà.

Au reſte, notre Poëte, quoique borné par un ſi court eſpace, ſçaura

» cotanto commendato, tutto al più fra
» il breve tratto di tre giorni s'aggira;
» e M. Voltaire il termine d'un ſolo di
» gli preſcrive. »

bien, à l'exemple des plus fameux Poëtes, rapprocher par des narration épisodiques, non seulement toute la vie de N. S. mais même les principaux traits, ou qui l'ont annoncée, ou qui l'ont suivie, sans imiter froidement Lucain, qui asservi à l'ordre des tems, n'a fait, au lieu d'un Poëme, qu'une *Gazette empoulée* : c'est l'expression d'un de nos meilleurs Poëtes. Par exemple, dans le premier Chant, le Poëte, parlant en son nom, conduit Jesus depuis son oraison & son agonie, jusqu'au moment où les Juifs le saisissent : ici, vous croiriez toucher presque à la catastrophe de la Tragédie : vous en êtes bien loin.

Voici qu'au second chant, l'Auteur exprime la douleur de Marie, quand elle apprend la détention de son bien-aimé. Pénétré de la plus tendre compassion, il veut sçavoir les Auteurs d'une si amère douleur, & rempli d'un saint enthousiasme,

il a recours à la plus pure & à la plus sûre de toutes les sources : c'est le Saint Esprit. Il ne l'invoque pas en vain, il apprend de sa bouche que les persécuteurs du Juste, sont les Docteurs, les Pharisiens, les Prêtres, &c. & que leur motif est *l'envie*. L'éclat de sa doctrine, de ses vertus, de ses miracles, de ses œuvres divines blesse leurs yeux jaloux & malades : & de là, M. Triveri prend naturellement occasion de raconter tout ce qu'a fait de plus brillant le Sauveur des hommes, pendant les trois années ou environ de sa Mission, c'est-à-dire depuis son Baptême dans le Jourdain, jusqu'à l'époque du Jardin des Olives. C'est la matière du second & du troisième chant.

Au commencement du quatrième, le Lazare ressuscité devine sans peine la douleur que ressent la Sainte Mere de son Bienfaicteur : fidéle donc & compatissant, il vient

la

la partager avec elle ; &, pour y faire quelque diverſion, il entre dans un long détail de ce qu'il a vu dans *le ſein d'Abraham*, c'eſt-à-dire les Limbes, pendant les quatre jours qu'il y a paſſé. La deſcription poëtique de ces mêmes Limbes, des ames qui y ſont captives, des Saints & des Héros de l'ancienne Loi, leurs vœux ardents pour le Meſſie, l'Hymne qu'ils chantent dans cette douce attente, mais ſur-tout la rencontre de Sainte Anne, mère de Marie, la converſation qu'elle lie avec le Lazare, où ſont rapportées fort au long & l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge & ſa glorieuſe Nativité ; Tels ſont les matériaux dont M. Triveri compoſe les chants quatrième & cinquième.

Dans le ſixième enfin, c'eſt la Sainte Vierge elle-même, pâmée de douleur, qui voit en eſprit J. C.

traîné aux Tribunaux d'Anne & de Caïphe, qui est témoin des calomnies & des invectives auxquelles on s'emporte contre l'Innocent, des insultes qu'on lui fait, des coups dont on le charge &c. Elle a, à la vérité, la consolation d'entendre Nicodème, qui fait hautement l'Apologie de JESUS, & qui prouve à la Synagogue, par les plus beaux endroits des Prophètes, que ce JESUS, l'objet de leur haine implacable, est le Messie même tant annoncé & tant désiré; mais elle a aussi le chagrin d'entendre les pitoyables raisonnements, mêlés de blasphêmes, du grand Pontife Anne ou Ananus, & de voir qu'on y a plus d'égard qu'aux solides raisons du docte Apologiste. Ici finit la premiere partie, la seule qui soit publique jusqu'ici, & il n'est pas difficile de voir qu'en suivant à peu près la même route, l'Auteur trou-

vera de quoi remplir le plan qu'il s'eſt propoſé.

On ne peut refuſer, ce ſemble, à M. Triveri le titre de Poëte : il en a tous les traits ; la force des penſées, la nobleſſe de l'expreſſion, la vivacité du ſentiment, la richeſſe & la variété des images & des ſimilitudes, la fécondité d'imagination, les reſſources même de l'invention dans un ſujet qui ſemble n'en demander pas.

On trouvera bien de l'élévation dans les trois Hymnes ou Cantiques que préſente ce Poëme. L'un eſt celui des Eſprits bienheureux, après que le Pere Céleſte a décerné ſolemnellement le ſacrifice de la Croix. Un autre eſt chanté par les Anges à la naiſſance de leur Reine. Le troiſième eſt celui des juſtes détenus dans les Limbes : Lazare l'avoit entendu & bien retenu ; il commence ainſi, & va toujours en s'élevant.

» * O toi, l'ame du monde, l'u-
» nique objet de ses hommages,
» Dieu d'Abraham, d'Isaac & de
» Jacob, Roi des siècles, Dieu
» puissant & suprême : Toi qui,
» placé à la droite dans les splen-
» deurs inaccessibles, es le rayon
» coëternel, indivisible du Pere
» tout-puissant, c'est à toi que nos
» chants osent s'adresser, à toi qui,
» héritier du pouvoir d'enhaut,
» gouvernes du haut de ton trône le
» peuple de Dieu. »

---

* A te del mondo, che sei cura, e mente,
D'Abrami, d'Isacco, e di Giacobbe il nume,
Re de' Secoli, e Dio sommo e possente,
Che a destra stai fra inaccessibil lume,
Coeterno raggio al Padre Onnipotente,
Il nostro canto a te salir presume,
A te, che crede del poter superno
Del popolo di Dio siedi a governo.

Canto quarto.

Les deux harangues de la Miséricorde & de la Justice, dans le premier chant, pour & contre l'homme pécheur, sont montées sur le plus haut ton. Citons une stance : » L'homme * (dit la Justice à » Dieu) l'homme en partie formé » de votre lumiere & de votre es» prit, l'homme ingrat, impie & » rebelle, l'homme seul vous paye-

*Or solo l'uom della tua luce, e mente
Formato in parte ; ingrato, iniquo, ed empio,
Te Padre, e Dio sprezzando indegnamente
Il tuo nemico, & se fa nume, e tempio ;
Tu per costui darai un innocente
A cruda morte, ad ogni strazio, e scempio ?
Che pro ? sarà la colpa ognor sfrenata ;
Tu offeso, il Figlio estinto, ed io oltraggiata.

Canto primo.

» ra d'un mépris indigne, vous
» son Pere & son Dieu ! Il vous dé-
» clarera la guerre ! il sera de lui-
» même son Temple & son unique
» Idole ! ... Et c'est pour lui que
» vous livrez le juste aux tour-
» ments, aux outrages, à la plus
» affreuse des morts ! Soit, je le
» veux : mais qu'arrivera-t'il ? La
» licence n'aura plus de frein ; vous
» serez offensé, votre Fils sacrifié,
» & moi outragée. «

L'Apologie de J. C. par Nicodême n'est pas seulement pathétique ; elle est sçavante, & il paroît que le Disciple secret du Sauveur entendoit l'Ecriture, comme M. Triveri lui-même. Rien de plus tendre que les douleurs & les plaintes de la Mere de Dieu ; le sentiment est ici manié avec tout l'art, ou pour mieux dire, tout le naturel des grands Maîtres ; on jugera seulement peut-être qu'elle s'évanouit un peu trop souvent : Eh !

que sera-ce donc au pié de la Croix ?

L'Auteur a parfaitement senti que son sujet, sérieux par lui-même, demandoit à être orné & comme égayé par des descriptions, des comparaisons, des portraits, des images &c. aussi ne les a-t'il point épargnés. La peinture des Limbes, les sublimes visions de Sainte Anne, avant la Conception de Marie, les Fêtes, & ne pourroit-on pas dire, les tournois & les jeux des Anges, les larmes & la pénitence de la Magdelaine sont les fruits d'une riche & brillante imagination.

Nous prenons au hazard un trait dans la description du Limbe Poëtique. Le Poëte dit pour exprimer le bruit que les ames des justes font en parlant : » * Ce qu'est le

* Con quel susurro, onde i dipinti Augelli

» doux gazouillement des oiſeaux
» peints (de diverſes couleurs)
» quand ils voltigent de branche
» en branche ; ce qu'eſt le bruit
» des ruiſſeaux quand leur onde
» contrainte va ſe briſer de cail-
» loux en cailloux ; ce qu'eſt le
» ſouffle du zéphyre léger, quand
» intercepté dans les rameaux trem-
» blants des verds arbriſſeaux, il
» leur fait faire un doux ſifflement;
» tel me ſembloit être le murmure
» de ces illuſtres ombres, murmure
» tantôt d'oiſeaux, tantôt de feuil-
» lages, tantôt de ruiſſeaux.

Van vagolando, e fra le anguſte ſponde
Già mormorando i garruli ruſcelli,
Quando fra ſaſſi, e ſaſſi frangon l'onde;
O quando a 'verdi tremoli arboſcelli
Fa l'aura intorno ſibilar le fronde :
Così fra lor ſentiva un mormorio
Or d'Augelli, or di fronde, ed or d'un rio.

Canto quarto.

M. Triveri aime à tracer ce qu'il appelle des *prosopographies*, c'est-à-dire des *portraits de visages*; nous trouvons même qu'il revient trop souvent à la beauté de J. C. de sa sainte Mere, de la Magdelaine : il fait néanmoins aussi des contrastes ; il peint des Monstres, & voici par exemple la figure qu'il donne au traître Judas.

» * C'est ainsi qu'ils s'approchent : (il s'agit des Soldats qui viennent prendre J. C.) Un de la » bande qui a la face blême, la » barbe claire, la tête chauve, le

---

* In tal guisa sen vanno, ed un che avea
Pallido il volto, e chioma, e barba rara,
E simo il naso, e fronte angusta, e rea,
Con ciglia giunte, e guardatura amara,
Con occhi accesi, e gialli, ove parea
Pinta al vivo dell 'or la sete avara &c.

Canto primo.

» nés camard., le front étroit & » de funeste augure, avec des sourcils froncés, un regard farouche, » des yeux enflammés & jaunâtres » où la soif avare de l'or se mon» tre peinte au vif &c. » (par allusion à la couleur jaune.) Celui du Grand-Prêtre Ananus est encore moins flatté ; mais il est si hideux & si dégoutant que nous en épargnerons la vuë au Lecteur. Ces grotesques ne seroient pas de notre goût dans un Poëme Epique ; mais ils plaisent en Italie, & il faut respecter le goût des autres Nations, quand elles sont polies & cultivées.

Une justice qu'on doit aux Italiens, c'est qu'ils se sont bien corrigés sur l'Article des *Concetti* ou des pensées alambiquées qu'on leur reprochoit. Pour s'en convaincre, il suffira de lire leurs meilleurs ouvrages modernes ; & dans ce Poëme en particulier, nous n'a-

vons remarqué que deux ou trois traits dans ce goût ; l'allusion par exemple des yeux de Judas à la couleur de l'or (nous l'avons citée,) : peut-être encore le morceau qui suit :

» * Charmant à voir (J. C.) » plus charmant encore quand il » affronte gaiement les supplices ; » vous l'eussiez vû, dans ce mo- » ment, resplendissant de plusieurs » Soleils, enflammer toute la mon-

---

* Vago a vederlo, ma più vago ancora,
Quando fiero à i tormenti stava a fronte;
Mirossi in volto aver più soli allora
Ed infiammar di sue beltà quel monte:
Due ne facea con gli occhi, ed uno ognora
Del Divo genitor portava in fronte:
Figlio era a lei, che di bellezza è Madre,
A lui de' lumi, e d'ogni grazia, Padre.

Canto primo.

» tagne (d'Olivet) du feu de ſes » beautés. Ses yeux ſont deux ſo- » leils, ſans parler d'un troiſième » qu'il porte inceſſamment ſur le » front, l'image du Pere. Auſſi eſt- » il le Fils de la Mere de toute » beauté, le Fils du Père des lu- » mières & de toute grace. « Ces trois ſoleils, ne nous paroîtront peut-être pas quelque choſe de fort naturel.

On n'approuvera pas non plus que le Lazare, répétant à Marie ce qu'il a appris de la bouche même de ſainte Anne, s'étende ſi au long ſur la beauté corporelle & les perfections ſpirituelles de cette Vierge incomparable. L'humble ſervante du Seigneur ne peut entendre un récit pareil, ſans qu'il en coûte trop à ſa modeſtie. L'Auteur a ſenti cet inconvénient, il eſt vrai : il ſuppoſe la Mère de Dieu ſi abſorbée dans ſa douleur, qu'elle ne fait guère d'attention au diſcours

du Lazare ; mais il paroît ensuite qu'elle l'a fort bien écouté. Nous applaudissons de grand cœur aux louanges magnifiques qu'il donne partout à la plus sainte des pures Créatures ; mais la placer à la droite de Dieu même dans le Ciel, & dire qu'on l'y adore, ne sont-ce point des expressions trop fortes & peu mesurées ? * En pareil cas le Poëte ne doit pas éclipser le Théologien.

Que M. Triveri prenne l'Ecriture dans le sens que les Interprètes nomment *Mystagogique*, c'est ce que se permettent les Prédicateurs, à plus forte raison les Poëtes ; on lui pardonne encore d'avoir copié la représentation de N. S. d'après Nicéphore Calixte, Auteur sans conséquence ; mais les

* E alla destra di lui fede, e s'adora ;
Cingete, o stelle, l'adorata Aurora.
Canto quinto.

Critiques ne lui passeront pas l'usage qu'il fait du *Protevangile* de S. Jacques, piéce notoirement apocryphe & remplie de fables.

Après tout, ce sont-là de légers défauts qui n'ôteront point à l'Auteur la gloire d'avoir enrichi sa langue maternelle d'une production estimable, à en juger du moins par les premiers chants qu'il nous donne, & qui font attendre les autres avec impatience. En général, il est vrai de dire qu'il a rendu son sujet *Poëtique* autant qu'il pouvoit l'être ; que sa Poësie flatte l'esprit en parlant au cœur ; qu'il s'exprime avec force, noblesse, élégance. Nous rendrons compte de sa longue & docte Préface sur le Poëme Epique, quand les autres parties nous serons venuës : pour cette fois il faut nous borner.

ARTICLE XCV.

HISTOIRE DES EMPEreurs Romains depuis Auguste jusqu'à Constantin. Par M. Crevier, Professeur Emérite de Rhétorique au Collège de Beauvais, Tome III. IV. *A Paris chez Desaint & Saillant &c. M. DCC. LII.*

CAïus, surnommé Caligula, fut élevé dans toutes les horreurs de Caprée. Tibère avoit fait un Testament où il se donnoit pour héritier ses deux petits fils Caïus & Tiberius Gemellus, les substituant l'un à l'autre; mais Caligula fit annuller ces dispositions par le Sénat; & il entra aussi-tôt en possession de tous les titres & de tous les droits attachés à la Souveraine puissance. Rome se réjouit de voir le fils de Germanicus occuper le Trône Impérial. On admira,

dans le nouvel Empereur, quelques traits de justice, de bonté & de modestie, qui annonçoient à la République le gouvernement le plus favorable. Mais Caïus se démasqua bientôt, & désabusa les Romains. Il eut une maladie qui mit tout l'Empire en deuil. P. Potitus voua sa vie en échange de celle du Prince, & un Chevalier Romain nommé Atanius Secundus s'engagea, si les Dieux rendoient Caïus au Peuple Romain, de combattre en Gladiateur. Caïus les força d'accomplir ces vœux insensés, sous prétexte de leur épargner un parjure. Tiberius Gemellus, petit-fils de Tibère, fut soupçonné de n'avoir pas eu le même zéle. Cet innocent Rival paya de sa vie des soupçons injustes, & qui n'avoient d'autre fondement que la cruauté de Caïus. Déja Rome est inondée du sang de ses Citoyens ; le plaisir de Caligula est de le voir couler dans

l'arenne : pour prolonger ce plaisir, quand les proscrits manquent, les premiers venus d'entre le peuple sont saisis & exposés aux bêtes.

L'ambition de Macron & les complaisances honteuses d'Ennia sa femme pour Caïus, furent trompées par l'ingratitude de leur maître ; il les fit accuser & massacrer tous deux avec leurs enfans. Antonia son Ayeule fut conduite au tombeau par les chagrins qu'il lui causa, si même il n'y employa pas le poison. Le Tombeau de ses autres Ancêtres ne les garantit pas de ses noirceurs ; leur cendre fut flètrie par les crimes dont il les accusa.

La cruauté fut sa passion dominante : tous ses vices en prenoient l'empreinte & le caractère. Chaque jour il arrêtoit le rôle des prisonniers condamnés; c'étoit-là ce qu'il appelloit *appurer ses comptes.* La vüe de leurs Tortures l'égaïoit à ta-

ble, leurs cris affreux charmoient ſon oreille. Tout genre de mérite bleſſoit & armoit ſa baſſe & noire envie : une belle taille, un habit de goût, un air de propreté mettoit la vie en danger. Sous ſon regne aucun homme à talens ne pouvoit vivre ; l'éloquent Afer n'évita la mort qu'en flattant aſſez heureuſement la vanité de Caïus. *Dans vous*, lui dit-il, *je crains plus l'Orateur que le Prince.*

Pour avoir le bien de tous les riches Citoyens, Caïus les appelloit ſes parens: ce titre frivole qu'il leur donnoit en paſſant, lui acqueroit le droit d'être leur héritier. Il fit revivre d'anciens crimes pour fonder de nouvelles confiſcations, il étendit la ſphère des accuſations, pour étendre celle des uſurpations, il impoſa des devoirs inconnus pour intenter des procès inoüis. Druſille, nouvelle Déeſſe, Caligula, nouveau Dieu, donnerent lieu à de nouveaux Temples, à de nouvelles

adorations, à de nouvelles contributions, à de nouvelles vexations. Il dépouilla un jour ses Palais de tout ce qu'ils avoient de précieux, il transporta ces meubles avec ceux de ses sœurs, Agrippine & Julie, dans les Gaules. Il en fit une vente publique; l'Empereur présidoit à l'encan; l'enchère étoit forcée. Dans l'impuissance de payer ce qu'on leur adjugeoit, plusieurs riches Gaulois s'ouvroient les veines, ils ne pouvoient autrement se dérober à un Tyran qui leur reservoit un sort plus cruel. C'étoit pour ce Monstre avare & feroce un double plaisir de se *rouler sur l'or des Provinces*, & de se baigner dans le sang de leurs habitans.

Jamais Prince ne fut plus décrié par ses débauches. Incestueux avec ses sœurs, Adultère avec toutes les Dames Romaines, inconstant dans ses mariages, il ne fut fidèle qu'à l'Epouse qui le méritoit le moins. En fixant son cœur par un philtre

trop fort, Céſonia égara ſa raiſon affoiblie par l'Epilepſie dont il fut attaqué dès l'enfance. Par ſes délires auſſi bizarres que funeſtes, ſon Cheval *Incitatus* fut mis au rang de ſes Prêtres & de ſes Commenſaux, & devint dans l'Empire un perſonnage important. Il alloit être déclaré Conſul, lorſque le ſang des Romains verſé ſans méſure,& leur honneur tous les jours flétri,armèrent une troupe de Conjurés dont Chéréa étoit le Chef. Le quatriéme jour des Jeux Palatins,ils poignardèrent Caïus dans la 29. année de ſon âge, dont il en avoit regné trois,dix mois & huit jours. *Il reconnut alors*, dit M. Crevier d'après Dion, *qu'il n'étoit pas Dieu; mais un foible mortel; & après avoir ſouhaité que le Peuple Romain n'eût qu'une tête, il éprouva que ce Peuple avoit pluſieurs bras.*

Caligula avoit toujours partagé ſes rapines avec ſes ſoldats; les fêtes & les diſtributions fréquentes

ſous ſon règne charmoient le Peuple ; la faveur qu'il donnoit aux délations ouvroit aux eſclaves le chemin de la liberté & de la fortune : ainſi la joie de ſa mort ne fut pas univerſelle. Au premier avis qu'on en eut, les Germains de ſa Garde volèrent pour le ſécourir, ou pour le venger. Ils égorgent d'abord tous les Sénateurs qui ſe trouvent à portée de leurs coups & de leurs ſoupçons ; mais quand ils furent aſſurés que Caligula n'étoit plus, ils ſe calmèrent trop-tôt pour l'honneur de leur zèle, & ne ſongèrent qu'à proclamer Claude. Le Sénat fut forcé de le reconnoître. Ce prince fut plûtôt placé ſur le Trône que revenu de la frayeur, dont on l'avoit frappé, en le ſaiſiſſant pour l'y porter. Les Militaires, qui l'avoient couronné, obtinrent de lui l'ordre de mettre à mort Chéréa & les autres Conjurés : ce qui fut exécuté ſans oppoſition & ſans tumulte.

Quoique foible & imbécille, Claude étoit trop débonnaire & trop populaire pour manquer la faveur du Sénat, & l'estime du Peuple, en succedant à Tibère & à Caligula. Il n'y avoit rien dans son air & dans sa personne, qui n'annonçât son génie & son caractère : son corps étoit aussi débile & chancelant, que son esprit étoit timide & incertain. On avoit négligé son éducation, parce qu'on l'en avoit cru incapable : dans sa jeunesse, confié à de vils Maîtres, il en avoit contracté les inclinations basses & les vices grossiers. Ce Prince fut toujours dans une espèce d'enfance. Sa raison ne fut jamais assez forte pour lui mériter un rang parmi les hommes faits. Quelques lueurs d'esprit sortoient du nuage qui enveloppoit son ame, mais c'étoient comme des feux échappés au hazard, & qui disparoissoient promptement. Ses goûts n'étoient que

des instincts sans principes, qu'on avoit gâtés par de mauvaises habitudes.

Un tel Maître ne pouvoit prendre les rênes de l'Empire que pour les abandonner à des mains étrangères : le sort de l'Etat dépendoit d'un choix qui ne pouvoit être heureux. Claude n'eut que le titre d'Empereur : sous son nom, Messaline gouverna l'Empire, quelques Affranchis en furent les Ministres : l'éducation de Claude l'avoit disposé à prendre confiance en de pareils sujets.

Ce Prince avoit en vain rompu le cours des délations odieuses : l'Impératrice, Pallas, Narcisse & Calliste n'en continuoient pas moins les exécutions sanglantes. Leurs soupçons, même feints, étoient meurtriers. Julie, fille de Germanicus, avoit trop de fierté pour ramper sous le ministère, trop de beauté pour plaire à Messaline,

& trop de crédit auprès de l'Empereur son oncle, pour ne pas lui faire ombrage, Sénèque avoit trop de vertu pour applaudir au Gouvernement. L'un & l'autre furent accusés par Messaline d'une liaison trop étroite : *accusation bien placée*, dit notre Auteur, *dans la bouche de Messaline*. La nièce de l'Empereur fut envoyée en exil & peu après mise à mort. Relégué dans l'Isle de Corse, Sénèque soutint quelque tems cette disgrace avec assez de grandeur d'ame : *la longueur de son exil l'ennuya, sa fierté se démentit*, il demanda bassement son rappel ; il ne l'obtint pas, & il fallut attendre la chûte de Messaline pour rentrer en grace à la Cour.

La mort de Polybe, un des plus puissants Affranchis, indisposa tous les autres contre Messaline, qui l'avoit ordonnée, & leur fit jurer sa perte. Narcisse avertit Claude des

des affronts qu'il recevoit de son épouse, & du comble qu'elle venoit d'y mettre par son mariage avec Silius. L'indignation de l'Empereur étant bien allumée, l'Affranchi en profita pour faire sur le champ poignarder l'Impératrice.

On eut moins de peine à consoler Claude, qu'à lui faire épouser sa nièce Agrippine. Moins débauchée, mais plus ambitieuse que Messaline, cette Impératrice gouverna encore plus tyranniquement. D'abord elle prit des mesures pour assurer le Thrône à son fils, & pour que ce fils n'eût point d'autres volontés que les siennes. Tout ce qui pouvoit lui disputer l'Empire, ou cette confiance, fut immolé. Narcisse pénètre son dessein, redouble sa vigilance pour conserver l'Empereur. Mais ce Ministre n'en est que plus habilement écarté, & le Prince plus promptement empoisonné. Claude meurt; Agrippine en paroît désolée. Em-

[illegible] fonds du Palais. [illegible] les caresses qu'elle leur prodigue, [illegible] à la faveur [illegible] peu [illegible] enlever à [illegible] Néron. [illegible] le présente aux [illegible] Prétoriennes, & le fait proclamer Empereur.

Ce Prince parut sentir ce qu'il [illegible] mere: elle profita de cette disposition pour faire périr M. Sylanus & Narcisse. Tous deux avoient à se plaindre d'elle, & pouvoient acquerir un grand crédit, l'un dans l'Empire par sa naissance & son caractère, l'autre chez l'Empereur, par son habileté & son insinuation. Séneque & Burrhus devoient à Agrippine le rang qu'ils tenoient auprès du jeune Prince; mais moins jaloux de conserver l'amitié de la mére que de faire le bien de l'E[illegible] ils déviennent ses ennemis. L[illegible] fiance de l'Empereur, parta[illegible] ces deux Romains, étai[illegible]

un concert inviolable. Les intérêts des Miniſtres éclairés ne deviennent contraires, que quand ils ont moins de probité que d'ambition.

Sous de ſi bons guides, Néron débute favorablement. Leurs maximes ſont ſur ſes lévres, ſa modeſtie refuſe les honneurs & les éloges qu'il n'a point mérités, ſa diſcrétion remet au Sénat le ſoin de rendre la juſtice : également liberal & judicieux, il répand & place à propos ſes bienfaits ; ſa bonté ſe ſignale par mille pardons ; ſa clémence lui fait regretter de ſçavoir écrire, quand il faut ſigner un Arrêt de mort. Ces beaux principes, cette conduite pleine de modération
loient déja la jeuneſſe de Néron
plus beaux jours
une ſi bonne
pris de racine,
couvrir des
bientôt l'
cher d

Au

braſſant les enfans de Claude, elle ſe retire avec eux au fonds du Palais. Les fauſſes careſſes qu'elle leur prodigue, les dérobe à la faveur publique, qu'ils pouvoient enlever à ſon fils Néron. Burrhus le préſente aux Cohortes Prétoriennes, & le fait proclamer Empereur.

Ce Prince parut ſentir ce qu'il devoit à ſa mere; elle profita de cette diſpoſition pour faire périr M. Sylanus & Narciſſe. Tous deux avoient à ſe plaindre d'elle, & pouvoient acquérir un grand crédit, l'un dans l'Empire, par ſa naiſſance & ſon caractère, l'autre chez l'Empereur, par ſon habileté & ſon inſinuation. Sénèque & Burrhus devoient à Agrippine le rang qu'ils tenoient auprès du jeune Prince; mais moins jaloux de conſerver l'amitié de la mére que de faire le bien de l'Etat, ils déviennent ſes ennemis. La confiance de l'Empereur, partagée entre ces deux Romains, établit entr'eux

un concert inviolable. Les intérêts des Ministres éclairés ne deviennent contraires, que quand ils ont moins de probité que d'ambition.

Sous de si bons guides, Néron débute favorablement. Leurs maximes sont sur ses lévres, sa modestie refuse les honneurs & les éloges qu'il n'a point mérités, sa discrétion remet au Sénat le soin de rendre la justice : également liberal & judicieux, il répand & place à propos ses bienfaits ; sa bonté se signale par mille pardons ; sa clémence lui fait regretter de sçavoir écrire, quand il faut signer un Arrêt de mort. Ces beaux principes, cette conduite pleine de modération égaloient déja la jeunesse de Néron aux plus beaux jours d'Auguste ; mais une si bonne sémence n'avoit point pris de racine, elle ne servoit qu'à couvrir des vices, qui devoient bientôt l'étouffer. Pour les empêcher de paroître, Sénèque & Bur-

rhus étoient forcés d'accorder de tems en tems des dédommagemens ſecrets.

Si Agrippine eût auſſi bien connu ſon fils, qu'ils connoiſſoient leur élève, elle ne l'eût pas irrité par des violences que ſes complaiſances honteuſes ne pûrent faire oublier. Son crédit mal appuyé, par la reconnoiſſance qu'elle exigeoit, fut renverſé par la crainte qu'elle voulut inſpirer. En intriguant pour gagner des partiſans à Britannicus, elle hâta le poiſon, qui éteignit l'eſpoir qu'on pouvoit fonder en ce Prince. La voyant diſgraciée, les délateurs l'entreprirent, elle ne s'en délivra qu'en faiſant ſentir à Néron qu'il etoit de ſon intérêt qu'on ignorât des crimes qui l'avoient élevé au thrône. Par ce tour adroit, la fière Agrippine fit ordonner des châtimens contre ſes accuſateurs, & obtint des récompenſes pour ſes amis. Elle ne jouit

pas longtems de ce crédit ; les artifices de Poppée réveillèrent un ressentiment qui n'étoit qu'assoupi. Néron fut bientôt parricide avec l'applaudissement de tout le Sénat avili. Thraséa seul n'oublia pas que l'Empereur étoit fils d'Agrippine ; les autres ne se souvinrent que de l'Empire, qui avoit été la victime de ses violentes entreprises.

Alors Néron se livra à ses inclinations basses & dépravées. Dans l'Empire on ne vit plus d'émulation & de récompense que pour le vice. L'Empereur devint le chef & le rival des Musiciens, des Comédiens, des Pantomimes, des Athlètes ; sa Cour étoit composée de ce qu'il y avoit de plus vil & de plus débauché dans l'Empire. L'Empereur entroit en lice avec des histrions sur la scêne ; ses rivaux avoient la complaisance de se laisser vaincre & d'applaudir au vainqueur : il courut toute la Grèce

pour cueillir des lauriers de cette espèce. Cette folie étoit si grande dans Néron, qu'en mourant il ne plaignoit que la perte de ces talens: *Qualis artifex pereo*, s'écrioit-il: *Quel sort pour un si grand Musicien !*

Pour subvenir à son luxe, à ses dépenses aussi insensées que scandaleuses, Néron attaqua tous ceux qui possédoient des trésors, ou qui étoient seulement soupçonnés d'être plus riches que les Citoyens du dernier rang. Alors le glaive meurtrier ouvrit les veines d'une infinité de personnes illustres: l'argent, les terres, les revenus firent une infinité de coupables: Burrhus, Senèque, Corbulon, Thraséa ne sont pas épargnés; ni vertu, ni mérite n'échappe. Rome est noyée dans son plus noble sang. Ce ne sont plus des Citoyens, ce sont des familles entières qu'on égorge. Néron voudroit voir l'Univers en cen-

dre : il livre des villes entières, Rome même, aux flâmes, il en fait un crime aux Chrétiens pour essayer sur eux des tourmens aussi nouveaux que cruels. Le Sénat de concert avec le Peuple avoit eu beau consacrer tous ces excès, & leur ériger de honteux trophées ; il n'en étoit pas moins dévoué à l'anathême par Néron, lorsqu'enfin une conspiration éclata. Galba fut proclamé Empereur par ses troupes. Néron trahi, abandonné, fugitif, périt victime de l'exécration du genre humain. Il étoit alors dans la trente-unième année de son âge.

Le reste dans un autre Article.

ARTICLE XCVI.

***NOUVELLES REFLEXIONS** de M. Rameau sur sa démonstration du principe de l'harmonie, servant de base à tout l'art musical théorique & pratique.* 8°. pag. 85. A Paris chez Durand & Pissot, &c. M. DCC. LII.

IL y a plus d'un an que nous rendions compte d'un ouvrage de M. Estève, Académicien de Montpellier, lequel portoit pour titre, *Nouvelle découverte du principe de l'harmonie, avec un examen de ce que M. Rameau a publié sous le titre de* Démonstration de ce principe. On voit qu'il étoit question de ce qui constituë le plus agréable & le plus touchant de tous les Arts : on sent que l'Académicien entroit en lice avec l'Orphée de nos jours, & qu'une

telle controverse auroit mérité d'être proposée dans nos Mémoires avec autant d'aménité & d'érudition qu'on en remarque dans ce Dialogue célèbre, où Plutarque rend raison de toute l'ancienne musique des Grecs. Notre Analyse, toute inférieure qu'elle étoit à ce bel ouvrage (de Plutarque) & à l'importance du sujet, ne s'est toutefois pas perduë dans la mémoire de nos lecteurs : le nom de M. Rameau, l'examen de sa démonstration, le parallèle du *Nouveau principe*, avec celui qu'il nous avoit donné, c'étoient là autant de titres pour intéresser. Il est arrivé même qu'un mot placé dans notre extrait, se concilie avec l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui : voici ce que nous voulons dire.

Comme on avoit proposé des difficultés contre la doctrine de M. Rameau, nous invitions ce sçavant Musicien à nous dire encore quel-

que chose de son principe, quoique déja bien expliqué dans sa démonstration publiée en 1750. Nous paroissions aussi souhaiter qu'il apprît au public ce qu'on devoit penser de la *découverte* de M. Estève.

Ces désirs ne sont pas demeurés sans effet : *les nouvelles réflexions* qui paroissent, depuis quelques mois, ont comme deux objets ; le premier, bien articulé & bien spécifié, est d'éclaircir & de développer le *principe de l'harmonie* ; l'autre moins sensible & plus indirect, est de résoudre les principales objections de M. Estève. Indiquons d'abord quelques unes de ces réponses : après quoi nous toucherons la partie essentielle du livre ; c'est-à-dire que nous raisonnerons de l'harmonie, en suivant les réflexions de M. Rameau.

Premiérement, l'Académicien de Montpellier croyoit que, pour assigner le vrai principe de l'harmo-

nie, il falloit remonter jusqu'à la cause des vibrations du corps sonore, jusqu'aux ressorts de l'air, & à leur différente maniere de se débander. Tout ceci étoit d'un Physicien, d'un Observateur curieux de la nature. Mais M. Rameau fait voir que *le son lui suffit pour remplir son objet, & que tout ce qui lui est antécédent, n'est nullement de sa compétence; qu'ainsi l'on auroit tort de vouloir comparer des Hypothèses, par lesquelles on croit pouvoir rendre raison du son, au Phénomène qu'offre la nature dans le son même.*

Voilà justement ce que nous observions dans notre extrait. M. Rameau a cherché le principe de l'harmonie dans l'expérience; il a consulté ce que la nature disoit à ses oreilles; il en a tiré les conséquences en Musicien Géomètre, en Praticien très-instruit des règles de son Art, & très-attentif à s'y bor-

ner Que peut-on reprendre dans un procédé ſi ſimple & ſi judicieux ?

En ſecond lieu, M. Eſtève ne convenoit point de l'*identité* des octaves. Il auroit voulu que M. Rameau eût compté l'octave parmi les harmoniques ; qu'il ne l'eût pas regardée comme la ſimple replique du ſon fondamental : mais ceci eſt un point totalement favorable à notre célèbre Muſicien. Pour nous convaincre de l'*identité* des octaves, il ſuffit de conſidérer que ſans théorie, ſans étude, nous prenons l'octave en haut ou en bas, lorſque nous voulons chanter avec quelqu'un qui commence d'un ton trop haut ou trop bas pour notre voix. Cette preuve eſt comme méchanique, mais très-bonne. M. Rameau nous dit ici, en ſtyle plus ſçavant, que nous ſommes toujours portés à réduire tous les intervalles à leurs moin-

dres degrés, la douzième, par exemple, à la quinte, & la dix-ſeptième à la tierce : réduction qui ne ſe fait qu'à la faveur de l'*identité* des octaves.

Enfin l'on a voulu diſputer à notre Auteur les harmoniques (la douzième & la dix-ſeptième) au deſſous du fondamental : objection déduite avec aſſez de ſubtilité dans le livre de M. Eſtève ; mais l'exiſtence de ces harmoniques eſt une affaire dont l'oreille, l'œil & le tact peuvent être juges. C'eſt d'ailleurs le fondement de la proportion Arithmétique, ſi belle & ſi néceſſaire dans l'art du Muſicien. Sur quoi M. Rameau dit vers la fin de ſes *nouvelles réflexions* : » Si l'harmonie de la proportion Arithmétique plaît généralement à tous, » & preſque autant que celle de la » proportion harmonique, pourquoi vouloir ſe refuſer à l'indication que nous donne la nature,

» de cette proportion Arithméti-
» que dans le frémissement des
» multiples (ce sont les harmoni-
» ques en dessous) qui considérés
» d'abord dans leur totalité, for-
» ment cette même proportion
» avec le son qui les émeut ? « *

Nous venons de parler d'*identité* d'octaves, de quarte, de quinte, d'harmoniques (la douzième & la dix-septième) des proportions, Arithmétique & Harmonique &c. Et tout ceci entre dans le fond des *Nouvelles Réflexions* proposées par

---

* On pourroit aussi montrer à M. Estève qu'il est obligé de recourir lui-même aux harmoniques en dessous, s'il veut justifier certaines consonances placées dans la table qu'il donne pag. 37. de son livre. Par exemple, on y trouve la quarte *Fa* au-dessus du générateur ou son principal, mais cette quarte, suivant les loix de l'harmonie, doit être la double octave du *Fa* qui est la douzième au-dessous du générateur.

M. Rameau; c'est-là le point capital de sa doctrine; c'est ce qu'il nous reste à présenter aux Lecteurs, en supposant qu'ils ressembleront un peu aux Interlocuteurs du Dialogue de Plutarque; c'est-à-dire, qu'ils aimeront l'harmonie, qu'ils seront initiés dans quelques-uns de ses secrets, & qu'on pourra leur dire ce que l'harmonie même, ou la Musique, dit dans ce Dialogue: *Ecoutez avec autant de plaisir qu'on vous parle.*

On peut se ressouvenir de l'attention qu'a donné M. Rameau au *principe de l'harmonie.* Il consiste ce principe dans l'unité, dans la simple action, dans la simple résonance du corps sonore. Dès qu'on touche ce corps, il fait entendre sensiblement le son qui lui est propre & de plus ceux de la douziéme & de la dix-septiéme, c'est-à-dire, de l'octave de la quin-

te & de la double octave de la tierce majeure : c'est ce qu'on appelle les Harmoniques au dessus du son fondamental. Observons, en passant, que notre Auteur désigne la 12^e^. par cette fraction $\frac{1}{3}$ & la 17^e^. par celle-ci $\frac{1}{5}$ ce qui répond à la quantité, à la grandeur des divers corps sonores. Que ce soient, par exemple, des cordes; celle qui sera *le* tiers d'une autre de même matière & également tenduë, ne rendra que la douziéme, c'est-à-dire, la double octave de la quinte; & celle qui sera la cinquiéme partie de la plus grande, ne rendra que la dix-septiéme, c'est-à-dire, la double octave de la tierce majeure. Nous avertissons de ceci parce que, quand on a égard aux vibrations de ces corps, lesquelles sont d'autant plus fréquentes que les cordes sont moins longues, on exprime la douzième & la dix-septième par les chiffres entiers 3 & 5; ces chif-

fres indiquant le nombre des vibrations, non la longueur des cordes. Ces remarques ne sont rien en elles-mêmes, & cependant elles préviennent l'embarras où se trouve un Lecteur peu exercé, quand il trouve divers Auteurs dont les uns expriment les harmoniques par les fractions $\frac{1}{3}$ & $\frac{1}{5}$; les autres par les entiers 3 & 5. C'est au fond la même chose, il ne faut point s'arrêter pour une bagatelle; mais il est toujours bon de sçavoir les raisons de cette différence.

Outre les harmoniques au-dessus du son principal ou fondamental, M. Rameau a reconnu des harmoniques au-dessous du même son, & c'est encore la douzième & la dix-septième. Mais ces harmoniques ne sont que comme un frémissement dans le corps sonore, ils ne forment point de sons parfaits ou distincts : en cela ils différent des harmoniques en dessus; & comme

ceux-ci sont exprimés par les fr
tions $\frac{1}{3}$ & $\frac{1}{5}$, les harmoniques
dessous, qui sont censés prod
par des corps multiples ou
grands que le générateur des h
moniques en dessus, ont pour
expression les nombres entier
& 5.

Du son principal & de ses h
moniques en dessus (la douzi
& la dix-septième) se forme la p
portion harmonique 1 $\frac{1}{3}$ $\frac{1}{5}$: où
voit en effet que le premier te
est au troisième géométriqueme
comme la différence entre le p
mier & le second est à la différe
entre le second & troisième *,
qui est le caractère propre de
proportion harmonique.

---

* Pour s'en assurer, il n'y a qu'à
duire les deux fractions $\frac{1}{3}$ $\frac{1}{5}$ au m
dénominateur 15; multiplier les num
teurs par les dénominateurs réciproq
prendre les différences & faire cette
portion $\frac{15}{15}$ $\frac{5}{15}$: : $\frac{10}{15}$ $\frac{2}{15}$ ou 15.3 : : 1

Du son principal & de ses harmoniques en dessous (la douzième & la dix-septième) se forme la proportion Arithmétique 1. 3. 5.

De la réunion de ces deux proportions, l'Harmonique & l'Arithmétique, il s'en forme une troisième qui est la proportion Géométrique, laquelle se trouve double, par la distribution des termes qui composent les deux premières proportions : Car on a $\frac{1}{3}$. 1. 3. & $\frac{1}{5}$. 1. 5. en associant seulement au principe commun, qui est 1. les termes correspondants $\frac{1}{3}$ & 3 d'une part, $\frac{1}{5}$ & 5 de l'autre. Mais pour faire disparoître toute fraction, on substitue ces deux proportions Géométriques ; 1. 3. 9. qui est triple, & 1. 5. 25. qui est quintuple : on peut même, comme M. Rameau, substituer encore 3. 9. 27. pour la proportion triple. On sçait que les quantités demeurent toujours dans la même proportion, quand

on les multiplie toutes par une même grandeur.

De la proportion triple naiſſent le *mode* naturel, dit *majeur*, ſes *Adjoints* aſſociés ou relatifs, le genre *Diatonique*, c'eſt-à-dire toute la ſuite des degrés naturels à la voix, la *Mélodie*, les *Repos* ou *Cadences* &c. Rien en un mot de plus fécond que cette proportion; mais nous aurions tant d'obſervations à faire ſur ces détails, qu'il faut abſolument les remettre à un autre Article: nous voulons finir celui-ci par un coup d'œil ſur les diverſes proportions qui ſont propres de la Muſique. Rien ne peut donner une idée plus grande & plus magnifique de cet Art. Un célèbre Architecte * diſoit un jour à M. Rameau que les beaux édifices des anciens Grecs & des Romains, dont on admire encore les

* M. Briſeux.

restes, sont fondés sur les proportions tirées de la Musique. Nous estimons que les autres Artistes, chacun dans son genre, le Peintre, le Poete, le Sculpteur, pourroient faire le même aveu par rapport à leurs professions respectives : & ceci rentreroit parfaitement dans la pensée de Plutarque, qui soutenoit, d'après tous les anciens Philosophes, que tout ce qu'on observe ici-bas, est réglé suivant les règles de l'harmonie.

Mais ne prenons pas aisément le change en cette matière, & demandons, avec M. Rameau *, s'il est aucun Art parmi les hommes, s'il existe aucun Phénomène dans la nature, qui réunisse toutes les proportions & les progressions qu'on admire dans le corps sono-

* Lettre Mſ. de cet habile Musicien ; elle est excellente & mériteroit d'être renduë publique.

re. Interrogeons le Physicien, le Géomètre, l'Orateur, le Poëte, le Philosophe, & sachons d'eux si les principes qu'ils suivent, leur découvrent tous les genres de beauté dont les rapports harmoniques, Arithmétiques, Géométriques, peuvent être la cause & l'origine. Si ces hommes intéressés à exalter les objets de leurs études, ne se flattent pas de saisir le beau selon toute l'étenduë, ou toutes les variétés dont il est susceptible; & s'ils avouent à cet égard les bornes ou l'indigence de leurs professions, revenons sur la Musique, & reconnoissons dans elle toutes les espèces de mérite & de richesses; mais convenons aussi que le grand Maître qui nous dévoile le vrai principe de l'harmonie, nous met en même tems à la source de tous les Arts; qu'il nous découvre même, dans les Sciences, tout ce qui peut en faire le prix & l'agrément.

ARTICLE XCVII.

CATALOGUE RAISONNÉ des Tableaux du Roi, avec un Abrégé de la Vie des Peintres, fait par ordre de Sa Majesté. Par M. Lépicié, Secrétaire perpétuel & Historiographe de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, Professeur des Elèves protégés par le Roi, pour l'Histoire, la Fable & la Géographie, vol. in-4°. pag. 203. A Paris, de l'Imprimerie Royale, M. DCC. LII.

IL n'appartient qu'aux grands Princes de former des collections immenses de Livres, de Médailles, de Pierres gravées, de Tableaux, de Statues, d'Estampes &c. Mais le rang, les dignités, les richesses, ne suffisent pas pour ces sortes d'entreprises, plus difficiles peut-être, au moins plus

ſingulières que les actions de valeur. Parmi tant de Souverains qui rempliſſent les Annales du monde, combien peu ont connu le mérite des Arts, ont ſçû embellir leurs Palais des productions du génie, des chef-d'œuvres du ciſeau, du pinceau, du burin &c. La raiſon de ceci n'eſt pas cachée : c'eſt que dans tous les états, ſans en excepter même les plus éminents & les plus reſpectables, le ſentiment du beau eſt toujours une choſe très-rare ; & quand ce ſentiment s'élève au-deſſus de la barbarie, quand il eſt aſſez efficace pour ramener le bon goût, l'urbanité, la décence, l'imitation de la nature, c'eſt une eſpèce de prodige ou de Phénomène que la terre ne revoit qu'au bout de bien des ſiècles. Ne fallut-il pas attendre, pendant plus de douze cents ans, les beaux jours des Médicis & de François Premier ; leurs noms, leurs

leurs règnes ne fondent-ils pas dans l'Histoire des époques uniques, ne forment-ils pas des points de vuë qui attireront toujours les attentions de la Postérité ?

C'est par l'éloge de ces Princes immortels, que M. Lépicié annonce son ouvrage; c'est-à-dire qu'il présente ce coup d'œil à l'entrée de l'avertissement qui précéde le Catalogue des tableaux du Roi. La reconnoissance & la justice exigeoient que Louis XIV. & Louis XV. fussent associés aux illustres Restaurateurs des Sciences & des Arts : ces deux Monarques ont mis des richesses inestimables dans le thrésor qu'on va nous développer. François I. avoit commencé cette belle collection, mais les malheurs des règnes suivans, le défaut de vuës, & toujours cette rareté de connoissances, qui fait après tout le prix des hommes, avoient suspendu le progrès des acquisitions. Louis XIV. ne

trouva que cent tableaux dans ses Palais, & à sa mort on en compta quinze cents; & il y en a aujourd'hui trois cents de plus.

» On sent, dit notre Auteur, » combien il étoit utile d'en donner » la liste exacte & détaillée. Quel- » les lumières ce Catalogue, s'il » étoit fait avec soin, ne répan- » droit-il pas sur l'Art de la Pein- » ture! Quelles leçons ne fourni- » roit-il pas aux jeunes élèves! » Quelle satisfaction ne donne- » roit-il pas aux Connoisseurs! » Quelle envie de le devenir n'ins- » pireroit-il pas aux autres! D'ail- » leurs, comme tout le monde » n'est pas à portée de voir ces dif- » férens Chefs-d'œuvres, & qu'il » est vraisemblable que le tems en » détruira la plus grande partie, » les étrangers & nos neveux, ne » pouroient juger de quelques- » uns de ces tableaux, que sur » des estampes, ou sur des descrip-

» tions écrites. Ce dernier genre
» de perpétuer les productions des
» grands Maîtres, est, sans con-
» tredit, aussi nécessaire que l'au-
» tre, & doit lui être préféré à
» certains égards. Les récits par-
» lent quelquefois mieux à l'esprit,
» du moins ils élèvent l'ame, &
» échauffent le genie, ils enflam-
» ment l'imagination. Quelles bel-
» les idées les Peintres modernes
» n'ont-ils pas puisées dans la lec-
» ture des Ecrivains qui parlent
» des fameux tableaux de l'Anti-
» quité ! De même que les Ro-
» mains, du tems de la Républi-
» que, s'animoient à l'amour de
» la patrie & de la liberté, en
» lisant les grandes actions des
» hommes illustres, qui avoient
» consacré leurs jours à la défense
» de l'une ou de l'autre, ainsi les
» Peintres de toutes les Nations,
» en voyant la description des
» merveilles de leur Art, pour-

» roient s'exciter à les imiter. »

Le Siècle des bons Ecrivains, est celui des bons Peintres, & le Siècle des bons Peintres est celui des bons Ecrivains. Ce mot a déjà de l'antiquité * & il se vérifie par bien des exemples : le morceau que nous venons de citer peut servir de preuve ; d'autant mieux que l'Auteur allie les deux talens, celui d'écrire, & celui de peindre. Le Catalogue où nous allons entrer, confirme bien l'idée que nous donne le préambule. Voici le plan que se propose M. Lépicié,

Il divise d'abord cette collection par écoles : il donne un abregé de la vie des Artistes, dont les ouvrages se trouvent dans ce magnifique Recueil, il trace une legère idée de leurs talens, de leurs progrès & de leur façon d'opérer, & il finit

* Voy. *Franc. Jun. de Pict. veterum. pag.* 61.

par le catalogue de leurs tableaux, dont il indique le sujet, dont il marque les grandeurs... A l'égard de l'examen & de la critique de chaque tableau, il s'est fait un principe de ne préférer aucune manière ni aucun Peintre à un autre, & de rendre à tous la justice la plus exacte. *Je donne*, ajoute-t-il, *les tableaux pour ce qu'ils sont, jusqu'à désigner même ceux qui sont foibles, gâtés, réparés ou douteux pour l'originalité : mais je n'ai suivi ce principe qu'après m'être fait une loi de soumettre mes idées aux profondes lumières & aux connoissances pratiques de l'Académie, à qui j'ai eu l'honneur de faire la lecture de mes descriptions, à mesure que je les terminois.*

On voit que notre Auteur n'imite pas Zeuxis qui, sans attendre le jugement de ses confrères, sur son tableau d'Hélène, se hâta de lui appliquer le beau vers d'Homère.

re, où la même Princesse est comparée *aux Dieux Immortels.* * Cette action déplut, parce que la modestie sied à tous les âges & à tous les talens. Elle nous procure, dans le cas présent, l'approbation d'une Compagnie très-éclairée & très-attentive, sans doute, à ne point autoriser des Jugemens peu réfléchis sur une collection aussi respectable que l'est celle du Roi.

Nous entamerons dans cet extrait, l'Ecole Florentine qui comprend neuf Artistes, ou, si l'on veut, qui présente neuf Peintres, dont le Roi a quelques ouvrages.

Le premier est Léonard de Vinci, né en l'an 1443 **. au Château de Vinci, près de Florence. Ses con-

* *Valere max. l. 3. Cap. 7.*

** Non 1455 comme a écrit un Auteur moderne, qui place la mort de Léonard en 1520 & à l'âge de 75 ans : ce qui doit faire remonter sa naissance à l'an 1445.

noiſſances étoient vaſtes, ſon eſprit fécond, ſes attentions à rendre la nature preſque infinies. On donne ici des exemples qui prouvent cette dernière qualité : nous ne citerons que le trait ſuivant. » Léonard ſe » propoſa un jour de peindre une » aſſemblée de payſans, dont les » ris ſimples & naïfs puſſent ſe » communiquer aux Spectateurs : » pour y parvenir, il raſſembla » quelques gens de plaiſir, qu'il » invita à dîner, & lorſque le re- » pas les eut diſpoſés à la joie, il » les entretint de Contes plaiſans, » qui les animèrent encore davan- » tage : cependant Léonard étu- » dioit leurs geſtes, examinoit avec » attention les mouvemens de leur » viſage, & dès qu'il fut libre, il » ſe retira dans ſon Cabinet, où il » deſſina ſi parfaitement de mémoi- » re cette Scène Comique, qu'il » étoit impoſſible de s'empêcher de » rire en la voyant. »

Ce Peintre fut appellé en France par François I. qui l'avoit connu à Milan ; les graces & les bienfaits ne furent presque rien, en comparaison des témoignages de tendresse que lui donna ce Prince aussi aimable que généreux. » Léonard étant » tombé dangereusement malade, » le Roi lui fit l'honneur de le visi- » ter : pénétré d'une reconnoissan- » ce respectueuse, l'Artiste rassem- » bla ce qui lui restoit de force, » pour exprimer au Monarque, » combien il étoit sensible à cet » excès de bonté : cet effort lui » causa une foiblesse mortelle ; le » Roi voulut le secourir, & il ex- » pira entre ses bras. » George Vasari raconte cette mort de la même manière ; il y ajoute seulement une réfléxion dans le goût des anciens *concetti* Italiens : il dit que *Léonard rendit l'esprit entre les bras de ce Monarque, connoissant qu'il ne pouvoit mourir d'une façon plus honorable.*

La Notice que nous donne M. Lépicié, & qu'on lit avec beaucoup de plaisir, est tirée en partie du Vasari ; & l'Auteur a aussi profité d'une Lettre très curieuse, adressée en 1730. par M. Mariette, à M. le Comte de Caylus.

Suit la description des tableaux de Léonard de Vinci, qu'on voit dans les Palais de Sa Majesté. Il y en a onze, sçavoir, *Le Sauveur tenant un globe*, morceau très foible.

Une sainte famille avec S. Michel, du bon tems de Léonard,

La Vierge & sainte Anne, d'une grande correction & d'un grand goût.

La Vierge, l'Enfant-Jesus, & S. Jean, on n'en dit rien de particulier.

La Vierge tenant l'Enfant-Jesus, d'une grace & d'une vérité admirable.

Sainte Catherine avec deux An-

ges, tableau vigoureux de couleur, & d'un grand détail dans les draperies.

Saint Jean-Baptiſte, les chairs n'y ſont pas d'un ton de couleur très vrai : ce qui peut venir de ce que le tableau a ſouffert.

Bacchus couronné de pampres, ſans dètail ſur la manière & le mérite de cette Pièce.

Le portrait de la Joconde, c'étoit Madame Liſe, épouſe de François Del Giocondo, Gentilhomme Florentin. C'eſt un des Chef-d'œuvres de Léonard de Vinci : il employa quatre années à le peindre, & François I. l'acheta mille écus. Notre Auteur dit des biens infinis de ce bel ouvrage.

Une tête de femme de profil d'une préciſion exquiſe, & d'un fini parfait.

Un portrait de femme, d'une expreſſion agréable & ſpirituelle.

Nous venons de ſuivre tous les

tableaux compris dans cet article ; & nous avons dit ſur chacun un mot qui eſt de l'Auteur, mais ſans repréſenter les autres parties de ſes explications, parce que nous ne tranſcrivons pas ſon ouvrage. Il n'y a pourtant rien à perdre de ces jugements qui ſont dans le ſtyle de la profeſſion, & qui mettent chaque pièce comme dans ſon vrai point de vuë. Nous renvoyons les Amateurs à l'ouvrage même.

Le ſecond Peintre qu'on trouve ici eſt frère Barthélemi de S. Marc, Religieux Dominicain, & grand ami du fameux Savonarole. La notice qui le concerne eſt curieuſe, parce que ce Peintre allioit la ſimplicité & la candeur avec les talens & le mérite de ſon art. On a les mêmes détails plus en grand au troiſième vol. de George Vaſari, qui marque que deux tableaux de ce Peintre furent envoyés au Roi de France ; l'un étoit un S. Sébaſ-

tien qu'on avoit ôté de l'Eglise
Dominicains de S. Marc à F
rence ; parce que cette figure é
dangereuse, *per la leggiadra e*
civa imitatione del vivo. L'a
n'est désigné qu'en général, com
ayant été rempli d'un grand no
bre de figures.

Cependant on ne nous anno
ici qu'un seul tableau du frère I
thélemi, & c'est une Annonciat
sur bois de deux pieds onze po
de hauteur sur deux pieds 4 po
de large. Que sont devenus les d
autres tableaux, & comment o
ils disparu de chez le Roi ? Dan
vie des Peintres, donnée en 17
il est dit que le Roi a deux table
de ce maître : *une Annonciati*
un S. Jerôme, avec S. Jean &
Magdelaine. Mais, à s'en teni
rapport de M. Lépicié ; tout
n'est qu'un seul tableau. On a jo
au mystère de l'Annonciation
S. Jean Baptiste, un S. Jérôm
un S. Paul, une Magdelaine

ſuivant la mauvaiſe Coûtume des Peintres de ce tems-là, qui, par complaiſance ou par inattention, faiſoient des Anachroniſmes à tout inſtant.*

Le troiſième Article roule ſur Michel-Ange Buonarrotti. Le Roi a deux tableaux qui portent le nom de ce grand maître. Le premier repréſente David qui terraſſe Goliath. Il eſt peint ſur une ardoiſe, & peint des deux côtés; en ſorte que, pour le voir plus commodément, on l'a poſé ſur un pied tournant. Ce morceau eſt une très-belle choſe, & très-curieuſe; mais il n'eſt point de Michel-Ange, on y a mis ſon nom pour relèver davantage le préſent qu'on en fit à Louis XIV en 1715. Cette pièce

* Il s'eſt gliſſé une faute d'impreſſion dans le nom d'un des Elèves du frère Barthélemi. On le trouve ici nommé *Auſtici*, liſez *Ruſtici*.

est de Daniel de Volterre, comme on l'apprend de George Vasari qui en a fait la description. L'autre tableau, sous le nom de Michel-Ange, mais fort douteux, représente *la Vierge, l'Enfant Jesus & S. Joseph.* On n'y découvre point, dans le caractère du dessein, ce fier & ce terrible qui font reconnoître Michel-Ange, & c'est ce qui jette de grands soupçons sur l'attribution qu'on lui fait de cet ouvrage.

La notice qui se rapporte à ce grand homme est très-abrégée, mais exacte : nous ne nous y arrêterons pas, tant parce qu'il faut finir cet Extrait, que parce que la vie de Michel-Ange nous a occupés longtems, dans nos Mémoires, lorsque nous avons rendu compte de la nouvelle édition du Condivi. On peut voir nos volumes d'Août, de Septembre, d'Octobre & de Novembre 1750. Nous observerons seulement ici que M. Lépicié

a sçu éviter la faute qu'on trouve dans presque tous les livres qui parlent de Michel-Ange. Elle consiste à dire que cet Artiste cassa un bras au Cupidon qu'il voulut faire passer pour antique, afin que, quand on en viendroit à examiner le fait, on pût reconnoître le véritable Auteur, en rapprochant ce bras mis en réserve. Ce trait est une fable : Michel-Ange se contenta de dessiner du premier coup une main qui persuada que le Cupidon étoit de lui. C'est ce que M. Mariette a bien observé dans ses notes sur le Condivi ; & M. Lépicié, notre Auteur, se renferme sagement dans cette narration, à laquelle il faut s'en tenir.

Nous reprendrons une autrefois ce curieux & élégant ouvrage.

ARTICLE XCVIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ALLEMAGNE.

DE FRANCFORT, SUR LE MEIN.

ON a imprimé, dans cette Ville, un livre qui marque le zèle d'un Médecin Allemand, nommé M. Cohausen. Ce volume comprend deux espèces d'ouvrages séparés l'un de l'autre, mais tous deux destinés à la même fin, qui est de recommander la pratique du jeûne & de réfuter tous les préceptes qui détournent de cette sainte observance. Le premier ouvrage est une dissertation sur la lettre circulaire publiée par le Pape d'aujourd'hui, touchant la matière en question. Le second est un *direc-*

toire pour les diſpenſes qu'on demande ſi ſouvent aux Médecins.

Le Pape, dans deux Brefs donnés en 1741, dans ſa lettre circulaire du 8 Juillet 1744 & dans ſa réponſe à l'Archevêque de Compoſtelle, en date du 10 Juin 1745, a décidé beaucoup de cas de conſcience ſur le jeûne; ſçavoir, 1°. qu'il ne falloit pas permettre l'uſage de la viande, ſi ce n'eſt ſous la condition de garder le jeûne & de ne faire qu'un repas: 2°. Que ceux qui avoient permiſſion d'uſer de viande, ne devoient pas ſe faire ſervir du poiſſon en même tems. 3°. Que les perſonnes diſpenſées de l'abſtinence de viande étoient obligées de ne faire le ſoir qu'une collation, & de n'y manger que des choſes dont uſent ceux qui gardent le jeûne & l'abſtinence. 4°. Qu'elles devoient auſſi ne point anticiper l'heure du repas; mais ſe conformer en ceci à la pratique de ceux qui n'ont au-

cune diſpenſe de faire gras. 5°. Qu'il étoit permis de manger du poiſſon, quand on avoit diſpenſe pour uſer d'œufs & de laitage &c.

Le Médecin, M. Cohauſen, qui exerce ſa profeſſion à Tréves, & qui paroît un fort grand homme de bien, ſuit ces déciſions : il en fait l'éloge, & il montre qu'elles ſont toutes très-appropriées à la ſanté du corps, indépendamment du bien qu'elles font à l'ame. On voit bien que ceci ne peut s'exécuter ſans un détail de Médecine; mais l'Auteur y mêle bien autant de paſſages des Saints PP. que de raiſons priſes de ſa profeſſion.

Tel eſt le premier ouvrage, où Gui Patin, qui n'étoit pas grand partiſan du jeûne, eſt cenſuré très-vivement. Si M. Cohauſen avoit ſçu qu'on accuſe Patin de n'avoir pas eu un Symbole chargé de beaucoup d'articles, il auroit bien redoublé d'activité & de zèle dans ſa cenſure.

Voici présentement un mot sur le second ouvrage.

C'est, comme nous le disions, un *Directoire* à l'usage des Médecins pour les tems de jeûne, d'abstinence, & par rapport à toutes les personnes qui demandent si souvent des dispenses & des mitigations. Or toute cette doctrine est bien exacte *, & si tous ceux qui pratiquent la même Profession s'y conformoient, il est à croire que dans les pays où il y a encore de la Religion, du respect pour l'Eglise, les observances du Carême, & des autres jours d'abstinence & de jeûne seroient mieux gardées. Il faudroit parcourir les cas, les hypothèses que produit notre Docteur Allemand ; suivre les réponses quelquefois assez caus-

---

* On a néanmoins repris à la page 163. ce mot : *Potius suaserim ex largiori Chocolada potu, qui non frangit jejunium, apud ditiores restaurationem.*

tiques qu'il fait à de mauvais prétextes ; l'entendre railler certaines personnes bien dignes de jeûner & d'expier leurs péchés par la Pénitence. Ceci n'est pas d'un Latin de Cicéron ou de Térence, mais fort de choses & de bons principes. Le titre général & entier du Volume est ainsi : *Dissertatio Commentatoria Physico-Medica in summi Pontificis Benedicti XIV. Epistolam Encyclicam de jejunio quadragesimali, cum Directorio Medico de dandis pro dispensatione jejunii attestatis. Exarata à Satene. Ernest. Eug. Cohausen Philosophiæ & Medicinæ Doctore, Archiatro Treverico & Collegii G. N. C. Socio &c. Francofurti ad Mœnum, apud Joan. Benjamin. Andreæ, anno M. DCC. LI. Vol. in-12. p. 166.* Nous passons dans ce titre quatre vers de Palingène, qui ne figurent pas trop bien avec les Brefs & les Bulles du Pape.

DE GOTTINGUE.

On a publié depuis peu un Ouvrage intéressant, portant pour titre: *Journal d'un Voyage fait en Sibérie par le Professeur Jean-George Gmelin 8°. en Allemand, avec figures & Cartes Géographiques. A Gottingue 1752.* Et voici un détail historique propre à inspirer le désir de voir ce Livre traduit en françois.

L'occasion du voyage de M. Gmelin dans la Sibérie, vint des ordres que l'Impératrice de Russie *Anna Iwanowna* donna en 1731. au Capitaine Commandeur Beering, de retourner dans la Mer Orientale où il avoit déja été envoyé par Pierre le Grand, pour découvrir si l'Asie étoit contiguë ou non à l'Amérique.

Cet Officier ayant suivi dans son premier voyage le côté Nord-Est de l'Asie, au-delà de Kams-

chatka jusqu'à la latitude de 67. degrés, & ayant trouvé la Mer libre au Sud, au Nord & à l'Est, crut avoir achevé sa commission, puisqu'il avoit reconnu que l'Amérique n'étoit pas contiguë à l'Asie.

M. de l'Isle * qui étoit à Pétersbourg lorsque le Capitaine Beering retourna pour la première fois de son voyage, dressa, sur ses Mémoires, une Carte qu'il présenta en 1731. à l'Impératrice Anne, & dans laquelle il ajouta les terres les plus voisines de l'Amérique, pour montrer l'intervalle qu'il restoit encore à connoître entre ces deux parties du monde. Ce fut ce qui détermina l'Impératrice à renvoyer le même Capitaine Beering sur la Mer Orientale, pour tâcher de par-

* Aujourd'hui résidant à Paris, Professeur au Collège Royal, & Membre de l'Académie Royale des Sciences. C'est à lui que nous devons en grande partie cette curieuse Notice littéraire.

venir jusqu'à l'Amérique.

M. de l'Isle de la Croyère, Astronome de l'Académie Royale des Sciences de Paris, frère de celui dont nous venons de parler, eut ordre d'accompagner M. Beering, pour assurer, par des observations Astronomiques, la position des lieux par où ils passeroient. Ce voyage devoit se faire d'abord par terre au travers de toute la Sibérie, ou l'Asie Septentrionale; & c'est ce qui fit naître la pensée à M. Gmelin Professeur de Chymie, dans l'Académie de Pétersbourg, de demander qu'il lui fût permis de se joindre à cette expédition, pour avoir occasion de faire des recherches d'histoire naturelle.

Il s'y joignit aussi un troisième Professeur de la même Académie nommé Muller, qui travailloit à l'Histoire de la Russie, & qui devoit rechercher l'origine & examiner l'état présent des différents

Peuples qui habitent ces vastes Pays. Mais MM. Gmelin & Muller n'allèrent pas jusqu'au Kamchatka ; il n'y eut que M. de l'Isle de la Croyère qui y alla, & qui s'étant embarqué dans un Port du Kamchatka parvint jusqu'aux Côtes de l'Amérique Septentrionale, par une mer ouverte de plus de 800 lieuës d'étenduë, mais au retour de ce voyage il mourut en mer à la vuë du Port d'où il étoit parti.

MM. Gmelin & Muller revinrent à Péterfbourg en 1743. & M. Gmelin mit en ordre ses observations d'histoire naturelle : ce qui procura l'ouvrage imprimé 5 ans après à Péterfbourg, sous le titre de *Flora Siberica*, ou *Histoire des Plantes de la Sibérie*.

Cependant le même M. Gmelin obtint en 1747. la permission de faire un tour dans le Wirtemberg sa patrie où le Duc l'a arrêté par une

place de Professeur dans l'Université de Tubingue, & ce fut à l'occasion de cette chaire dont il prit possession le 21. d'Août 1749. qu'il publia, en forme de Thése, comme c'est la coutume en Allemagne, la relation de son voyage en Latin, dont on a donné l'année suivante une traduction Allemande. Mais le Journal qu'on vient de publier à Gottingue, en Allemand, est beaucoup plus ample, plus instructif, & il mérite à tous égards les attentions du Public. Nous répétons qu'une traduction françoise ne pouroit qu'être très-accueillie des Curieux & des gens de Lettres; il seroit à souhaiter que M. de l'Isle voulût bien y joindre la relation du voyage & des observations de M. son frère.

En attendant, on peut prendre une assez bonne connoissance du climat, & de la nature du terrein de la Sibérie, par l'introduction de

la *Flora Siberica* de M. Gmelin, & par le *Commerce litteraire de Médecine* qui se publie à Nuremberg en Latin. On trouve dans le Tome IV. de cet ouvrage pag. 17. & suivantes, une relation abrégée du voyage de M. Gmelin en Sibérie, & dans le Tome IX. pag. 9. & 17. une relation concernant l'histoire naturelle de la Russie. *Ces ouvrages Latins se trouvent à Paris chez Briasson Rue saint Jacques.*

FRANCE.

DE PARIS.

On voit ici, depuis quelque tems, la Traduction Latine de deux Ouvrages composés en Italien par le Pape d'aujourd'hui, avant son Exaltation. Le premier de ces Ouvrages présente l'explication de tout ce qui concerne les Fêtes de J. C. & de la Sainte Vierge ; le second est un Traité du Sacrifice

de la Messe. L'un & l'autre forme un grand *in-folio* & avoit été imprimé à Boulogne dès l'an 1741.

La Traduction Latine a été faite par M. Michel-Ange Giacomelli, un des Chapelains de Sa Sainteté, & magnifiquement imprimée à Padoue sous les auspices du Cardinal Rezzonico Evêque de cette Ville. On lit en titre : *Prosperi Cardinalis Lambertini, posteà Benedicti XIV. P. M. Commentarii duo de D. N. Jesu-Christi, Matrisque ejus Festis, & de Missæ Sacrificio retractati atque aucti. Ex Italico in Latinum sermonem vertit Michaël Angelus de Giacomellis ex intimis Auctoris Capellanis. Patavii, M. DCC. XLV.*

Ces deux livres sont fort détaillés sur les matières qui en font l'objet : toutes les questions qui peuvent naître à l'occasion de chaque Fête de N. S. & de la Ste. Vierge, y sont traitées d'après les

meilleurs Ecrivains, & nos François y paroiſſent ſouvent avec honneur ; quelquefois ils y ſont réfutés, mais toujours dans des points où ils le méritent bien.

L'Auteur diviſe ſon Traité de la Meſſe en deux ſections ; dans la première, il parle du lieu où l'on doit célébrer, des Vaſes Sacrés, des habits Sacerdotaux, des parties de la Meſſe, & des Cérémonies qui ſont propres de chacune. La ſeconde roule ſur quelques cas particuliers qui arrivent dans la célébration ; & l'on trouve en cet endroit des développements ſi utiles, qu'il n'eſt point d'Eccléſiaſtique à qui cette lecture ne puiſſe convenir.

Le ſtyle de tout ceci eſt clair, la méthode inſtructive, ſans compter les recherches & l'érudition très-variée, très-étenduë, très-appropriée au ſujet.

Nous avons ſous les yeux un très-bon abrégé de ce Traité, le-

quel forme une Thèse Liturgique de cent positions & de 150. pag. in 4°. soutenuë au Collège Romain, le 21. Novembre 1749.

Description & usage d'un nouvel Instrument pour observer la latitude sur Mer appellé le Nouveau quartier Anglois : *Nouvelle Edition, augmentée de la Méthode pour observer par derrière, & de ce qu'on a pu recueillir de meilleur sur cette matière*, in-12. pag. 118. Chez Guerin, rue S. Jacques, M. DCC. LI.

Le quartier Anglois est un Instrument dont on doit l'idée à M. Newton, la première exécution à M. Hadley en 1731. la correction & la dernière perfection à M. d'Après de Mannevillette, Capitaine des Vaisseaux de la Compagnie des Indes. Celui-ci avoit composé sur cet Instrument une Dissertation, dont on donne encore ici tout le

fond & tous les usages ; on y ajoute quelques particularités ; tel qu'est, par exemple, un Théorème où l'on démontre que *si un miroir tourne sur son Axe, c'est-à-dire s'il change d'inclinaison ou de situation, le mouvement angulaire des images est double de celui du Miroir :* cela vient à l'occasion & en faveur de deux Miroirs qui sont dans le *quartier Anglois*. On expose aussi la maniere d'observer avec cet Instrument, les avantages de cette machine sur les autres &c. On ajoute pour surcroît d'explication, l'Extrait d'un Mémoire envoyé à l'Académie Royale des Sciences par les Académiciens allant au Pérou. On présente une table des Réfractions & son usage, une table de la déclinaison d'un certain nombre d'Etoiles &c. Nous renvoyons à l'Ouvrage même qui nous a paru très-instructif & très-clairement écrit.

Le ſieur de Blegny donne avis aux Curieux & aux Antiquaires qu'il a une très belle ſuite de Médailles antiques de grand Bronze.

Et une de moyen Bronze & une troiſième d'argent.

Il a auſſi l'Hiſtoire de Louis XIV. à fleur de coin, & beaucoup de Papes & d'Hommes illuſtres.

Il a de plus une Collection de Jettons de cuivre fort curieuſe au nombre de plus de 4000, tous différens, ſçavoir, ceux qui concernent l'Egliſe & le Clergé ; des Rois, Reines, Princes & Princeſſes Etrangers ; des Ducs & Pairs de France, Chanceliers, Gardes des Sceaux, Miniſtres d'Etat ; ceux du Conſeil ; des Comtes, des Marquis, des Barons & Nobleſſe ; des Officiers de la Maiſon du Roi, du Tréſor Royal, de l'Ordinaire & Extraordinaire des guerres, de la Chambre aux déniers du Roi ; des Domaines du Roi, des Parties

Casuelles, de la Chambre des Comptes, de toutes les Cours Souveraines, de la Marine, des Galères & de l'Artillerie de France; des Prevôts des Marchands de Paris & de Lyon; ceux des Pays d'Etats & Maires de Villes du Royaume, des Maîtres des Requêtes & Intendants des Provinces, des Trésoriers & Controlleurs. Un grand nombre de jettons armoriés de toutes les grandes & illustres familles de France, de l'Université, des Facultés de Médecine & des Arts, des Académies, des Ponts & Chaussées de France, & beaucoup de jettons d'événemens singuliers de l'Espagne, de la Hollande & des autres Etats de l'Europe; la plûpart de ces pièces sont à fleur de coin. Les devises & emblêmes ont rapport aux familles, aux actions des grands hommes & à leurs personnes. On y a ajouté une suite de tous les Rois de France jusques &

compris le règne de Louis XV. Sur chaque revers, se trouve le commencement du règne de chaque Roi, leurs actions les plus remarquables, leurs races & la durée de leur règne.

Les Curieux qui voudront acquérir ce qui leur conviendra, s'adresseront au sieur de Blegny, qui demeure en la maison faisant le coin de la rue des Nonaindiers & de Jouy, près l'Hôtel d'Aumont, Quartier de S. Paul à Paris.

On vient de publier trois belles Cartes. La première présente les Isles de Malthe & du Goze; la seconde est le plan de la ville Capitale de Malthe avec toutes ses dépendances; la troisième est le plan de la Cité-neuve de Chambray, dans l'Isle du Goze, commencée à bâtir par le Bailly de ce nom en 1749.

Ces trois Cartes, très-bien gra-

vées, ont encore l'avantage de présenter tout ce qui concerne cette Principauté, dans le plus grand détail. On y voit les Cités, les Forts, les Edifices sacrés & profanes, l'état de la Côte, des Ports, de la Mer qui environne les deux Isles, & il y a des renvois aux marges où tout est expliqué.

Le sieur Depalmeus fils a dédié cet ouvrage à S. A. S. M. le Prince de Conti, Prince du Sang & Grand Prieur de France. Le Sr. Lattré, ruë S. Jacques, est le Graveur. Le sieur Pasquier, même ruë, a gravé le Cartouche de la 1ere Carte. Il est très-orné & très-agréable au coup d'œil. On trouve ces pièces chez l'Auteur (M. Depalmeus) ruë neuve des Petits-Champs, & chez le Graveur. Le prix est de 4 liv. 10 s.

Tarif de Cabinet pour les Bois en grume & équarris, utile & commode aux Marchands de Bois, Architectes, Charpentiers, Entre-

preneurs de Bâtiments &c. Par le ſieur Bretet Arithméticien. Ceci eſt une feuille diviſée en 112 Caſes où toutes les longueurs & groſſeurs des bois ſe trouvent indiquées & évaluées. En étudiant un peu cette feuille, nous y avons trouvé des utilités peut-être plus réelles que l'explication qui y eſt jointe ne le fait entendre. Nous avertiſſons que les 112 Caſes ſont diſtribuées en ſept diviſions dont chacune contient 16 de ces caſes. Il falloit commencer par dire cela dans l'explication. On ne nous indique point l'endroit où ſe trouve ce tarif; il mérite pourtant d'être connu & recherché.

On vient de donner une nouvelle édition du *Quintilien de M. l'Abbé Gedoyn, de l'Académie Françoiſe.* Elle eſt en 4 volumes in-12. & l'on a ſuivi un exemplaire corrigé par l'Auteur: ce qui

donne à cette édition un dégré de bonté que n'avoit pas la précédente. Indépendamment de cela, le livre est fort bon, ainsi que le *Pausanias* du même Auteur, qu'on devroit bien réimprimer avec quelques corrections en certains endroits. Notre Typographie se rendroit bien illustre & bien utile, si elle prenoit à tâche de rendre ainsi tous les bons Auteurs, déja avoués du public, & dignes de passer à la postérité. *On trouve celui-ci chez Nyon fils, & Guillyn, Quay des Augustins.*

Traité de la construction & des principaux usages des instrumens de Mathématique, avec les figures nécessaires pour l'intelligence de ce traité. Quatrième édition revûe, corrigée & augmentée par le sieur N. Bion, Ingénieur du Roi pour les instrumens de Mathématique &c. 4°. Chez Jombert, rue Dau-

phine, & Nyon fils, Quai des Augustins. M. DCC. LII.

On connoît, on estime cet ouvrage; il est actuellement dans sa plus grande perfection; on y a conservé l'ordre des éditions précédentes. On y voit les matières distribuées en neuf livres, & chacun de ces livres en plusieurs Chapitres; le tout tellement ordonné, qu'on passe des connoissances les plus simples & des pratiques les plus aisées à ce qu'il y a de plus difficile ou de plus compliqué. *On trouve chez l'Auteur tous les instrumens dont le livre enseigne les usages. C'est toujours Quai de l'horloge du Palais.*

Epîtres & Evangiles avec des Réfléxions & des sentimens de piété pour tous les tems de l'année, & pour les principales Fêtes de N. S. de la Sainte Vierge & des Saints, avec un Exercice pour la Confession, pour la Communion, & pen-

Août 1752.

dant la Messe, par le P. de Beauvais de la Compagnie de Jesus, in-12. pag. 812. chez Garnier ruë de la Harpe M. DCC. LII.

Ce Livre doit intéresser les personnes de piété. Elles y trouveront des *Réfléxions* sur les Epîtres, des *sentimens* sur les *Evangiles* de l'année. L'instruction domine dans les *Réfléxions*, l'affection dans les *sentiments*. L'Auteur est assez concis sur ces deux Articles; il a voulu renfermer dans un seul volume ce qui peut suffire au commun des fidèles.

Voici un exemple de ses *Réfléxions*: nous le tirons, sans choix, du XII[e] Dimanche après la Pentecôte, où l'Epître de S. Paul aux Corinthiens oppose le Ministère Evangélique à celui de la Synagogue. « C'est l'esprit de la Loi qui » guide le Chrétien, bien diffé» rent dès-lors du Juif qui ne sui» voit que la lettre. On nous de-

» mande une excellence de ſenti-
» mens & de conduite qui réponde
» à la ſainteté de l'Evangile que
» nous profeſſons ; ce devoir ne
» regarde pas ſeulement tous ceux
» que leur vocation attache à une
» vie cachée au monde ; il s'étend
» à quiconque eſt régénéré en J. C.
» par le ſaint Baptême ; c'eſt le
» pacte que nous avons tous fait
» ſolemnellement ſur les fonts ſa-
» crés. Il oblige l'homme du mon-
» de comme le Religieux, la fem-
» me livrée aux ſoins d'une famille,
» comme la Vierge qui ne vacque
» qu'à ſa perfection dans le Cloître.
» Tout ce que nos paſſions for-
» ment de préjugés contre ces
» maximes, eſt anéanti par la mo-
» rale de notre divin Légiſlateur.
» Ses enſeignemens s'étendent à
» tout ce qui eſt de plus intime
» dans nous ; à nos deſirs & à nos
» craintes ; à nos inclinations & à
» nos répugnances ; à nos attaches

» & à nos haines ; à nos penchans
» & à nos révoltes ; à notre cœur
» & à toutes ses affections. L'esprit
» de la Loi qui nous a été imposée,
» ne se borne donc point à sancti-
» fier les dehors par quelques sacri-
» fices qui coutent peu à la natu-
» re ; il travaille sur l'homme in-
» térieur, il le combat, il le dé-
» truit, il le renferme, il en fait un
» homme nouveau ; ce n'est plus
» au dehors & sur la pierre que la
» volonté de Dieu nous est repré-
» sentée : la Loi Evangelique doit
» être gravée dans nos propres
» cœurs & y être toujours présente
» pour animer nos victoires, pour
» sanctifier nos vuës, pour épurer
» nos attaches, pour éclairer nos
» démarches, pour sanctifier nos
» œuvres. »

Nous donnerons des Extraits des nouveautés suivantes.

Histoire générale & particulière de l'Electricité, trois parties, trois volumes in-12. Chez Rollin, Quai des Augustins.

Recueil sur l'Electricité médicale &c. 2 vol. in-12. Chez le-Mercier, ruë S. Jacques.

Pensées de Senèque, recueillies par Mr Angliviel de la Beaumelle, Professeur Royal en Langue & Belles-Lettres Françoises dans l'Université de Coppenhague, & traduites en François &c. 2. parties. 2. vol. in-12. Chez le Mercier, Desaint & Saillant, le Prieur.

Méthode aisée pour conserver sa santé jusqu'à une extrême vieillesse &c. Traduite de l'Anglois, par M. L de Préville &c. in-12.* Chez Prault le jeune, Quai des Augustins.

Il y a eu sur la fin de l'année dernière & au commencement de

celle-ci, une controverſe judiciaire ſur la mouvance des Pairies de France. La queſtion s'étoit muë en Bretagne, & il s'agiſſoit de ſçavoir, ſi la Vicomté de Rohan ou tel autre Fief de dignité, par la ſeule force de l'Erection en Duché-Pairie de France, & ſans diſtraction expreſſe de ſa première mouvance, a paſſé ou non dans la mouvance directe & immédiate du Roi, *entant que Chef de l'Etat*, & de la Couronne, *entant que ſymbole de ce même Etat.*

L'affaire intéreſſoit les Fermiers de la Province de Bretagne, & ils étoient en litige avec les Agens de M. le Duc de Penthièvre, Seigneur Engagiſte du Comté de Ploërmel, d'où la Vicomté de Rohan relevoit avant ſon Erection en Duché-Pairie. Le fond de ces intérêts ne regarde pas nos Mémoires; & nous indiquons ſeulement deux belles conſultations; ſurtout une

où l'Auteur M. Sozzi a traité amplement & ſçavamment la matière des Fiefs, c'eſt-à-dire leur origine & leurs diverſes époques.

L'objet pris dans ſa généralité eſt extrêmement littéraire & hiſtorique ; on remonte juſqu'au ſiècle de Céſar & de Tacite, pour y découvrir l'origine des Fiefs. On fait voir comment chez les anciens Germains, au rapport de Tacite, les Braves, qu'on appelloit auſſi *Princes*, recevoient du Chef *un cheval de Bataille, des Armes, des Vivres, une part dans le butin &c.* & l'on prétend que de-là nous ſont venus *le partage des Terres conquiſes, les Alleux ou Terres Saliques, les Bénéfices, les Fiefs &c.*

Nous reconnoiſſons que l'Auteur a bien le talent de raſſembler des Autorités, & de préſenter ſes raiſons ſous un jour avantageux ; mais dans ce point-ci nous ne ſerions point de ſon avis ; nous ne

voyons point, dans ces usages des anciens Germains, dans ces présens de *Chevaux*, d'*Armes*, de *Vivres* & de *Butin*, le germe, l'apparence même des fiefs & de leur origine. En effet les fiefs & le vasselage ont toujours été attachés à la Terre; les Empereurs Romains donnoient des Terres à leurs Soldats à la charge du Service Militaire : on en trouve des exemples dans l'histoire d'Alexandre Sévère, dans celle de Probus & ailleurs : ces Terres ainsi distribuées, s'appelloient *Bénéfices Militaires*; & c'est-là véritablement le germe, la matière, le modèle des Fiefs. Dans les premiers tems, ces *Bénéfices* n'étoient possédés que par des gens de guerre, & leur possession n'étoit pas invariable : ce n'est que vers la fin de notre seconde race que l'hérédité s'introduisit dans les fiefs. En cela l'Auteur de la Consultation ne s'écarte point de la

vérité. Il dit de même, dans ses autres époques, qui toutes ensemble sont au nombre de cinq, des choses très-réfléchies ; & il les applique fort bien à la question particulière muë en Bretagne. Il faudroit, pour tout son Mémoire, un Extrait dans les formes & des recherches qui serviroient peut-être encore à l'éclaircissement de cette matière fort difficile & très-peu débrouillée jusqu'ici. Quelque jour nous pourrons rentrer dans ces discussions : en attendant, nous donnons de justes éloges à l'habile Jurisconsulte qui a mis dans le Public un écrit si curieux & si sçavant. *Il a été imprimé chez le Breton, ruë de la Harpe.*

On trouve chez Prault père, Quay de Gesvres, *le Panégyrique de la B. H. Jeanne de Chantal, prononcé à Meaux par M. l'Abbé Seguy, l'un des*

Août 1752.

à celui de S. François de
& à la description de la Règ
ce S. Fondateur a donnée au
ligieuses de la Visitation. »
» souverainement jalouse de
» rieur en même tems qu
» soin de l'extérieur ; ennem
» sa nature de l'insensé Pha
» me, qui anéantit l'Evangi
» faisant grace aux vices d
» prit, pourvû qu'on évit
» des sens. Règle également
» ble & pure, fondée sur le
» principe de la charité frat

» tinuël de la volonté propre,
» par l'absoluë désappropriation,
» par l'uniformité constante d'e-
» xercices journaliers, imposée à
» l'inconstante nature, tend toute
» la perfection, sous l'apparence
» d'une vie assez commune &c. »

TABLE DES ARTICLES du mois d'Août 1752.

Art. LXXXIX. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin &c.* 1733

Art. XC. *Lettre sur le progrès des Sciences*. Par M. de Maupertuis. 1750

Art. XCI. *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature.* 1761

Art. XCII. *Poësies Sacrées de M. L* F*****. 1779

Art. XCIII. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Année Août 1752.*

1920 *Mémoires pour l'Hiſt. &c.* *M. DCC. XLVI.* Dernier Extrait. 1796

ART. XCIV. La Redenzione, Poëma &c. *Poëme Italien ſur la Rédemption.* 1818

ART. XCV. *Hiſtoire des Empereurs Romains &c.* 1839

ART. XCVI. *Nouvelles Réflexions de M. Rameau ſur ſa démonſtration du principe de l'harmonie &c.* 1856

ART. XCVII. *Catalogue raiſonné des Tableaux du Roi &c.* 1871

ART. XCVIII. *Nouvelles Litteraires.* 1888

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. A Paris, ce 20 Juillet 1751.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

MOIRES
POUR
'HISTOIRE
S SCIENCES
ET
S BEAUX ARTS.

Septembre 1752.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Septembre 1752.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	14.	v.
1726.	13.	v.	1752.	11.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

ARTICLE XCIX.

GEMMÆ ANTIQUÆ Antonii Mariæ Zanetti Hieronymi F. Antonius Franc. Gorius Notis Latinis illuſtravit. Italice eas notas reddidit Hier. Franc. Zanettius Alexandri F. *Pierres Antiques de M. Antoine-Marie Zanetti, expliquées en Latin par M. Gori, & en Italien par M. Jérôme-François Zanetti. Fol. pag. 148. avec LXXX. planches gravées.* A Veniſe, *Septembre 1752.* 4 M iij

chez Jean-Baptiste Albrizzi. M. DCC. L.

VOici le sens de ce titre : M. Antoine-Marie Zanetti, Vénitien, a un Cabinet très-curieux d'Antiquités, surtout de Pierres gravées. Il a dessiné lui-même toutes les pièces de ce trésor, au nombre de LXXX. Il les a fait graver par d'habiles Artistes ; il a prié son ami M. Antoine-François Gori, célèbre Antiquaire de Florence, de composer en Latin les notices relatives à tous ces morceaux. Il a engagé M. Jérôme François Zanetti, son Cousin, à traduire ces Notices en Italien ; & c'est tout ce que présente le volume que nous annonçons. On nous permettra quelques détails, quelques discussions, quelques critiques même qui ne feront point de tort aux éloges sincères que mérite l'ouvrage.

La première pièce, dans l'ordre

de ce Cabinet, eſt un *Camée* ou pierre gravée en relief, repréſentant Alexandre le Grand avec le diadême & les cornes de Jupiter Ammon, dont ce Héros vouloit faire croire qu'il étoit fils. Rien de plus beau, de plus noble, de plus expreſſif que cette Antiquité ; elle eſt de la main d'un Artiſte Grec, de Pyrgotèle peut-être, qui, du tems d'Alexandre, eut ſeul le privilège de graver en pierres fines la figure de ce Prince, comme Apelle celui de la peindre, comme Lyſippe celui de la jetter en fonte. M. Gori rappelle, dans une de ſes notes, ce trait hiſtorique qui eſt dans Pline, dans Plutarque, dans Horace: nous ne ſçavons pourquoi, à la place de Lyſippe, cet Antiquaire veut qu'on liſe Polyclète. La correction prétendue ne ſeroit qu'une faute ; elle vient originairement d'Apulée qui a changé *Lyſippe* en *Polyclète*, mais il a été

repris ſur cela * & l'on s'en rapporte unanimement aux trois Auteurs que nous venons de nommer, Pline, Plutarque, Horace, qui tous font Lyſippe Sculpteur d'Alexandre.

Un autre Camée de ce Prince, repréſenté en Minerve, ou plutôt en Achille, forme la ſeconde planche de ce Recueil. Elle eſt belle, quoique d'un Moderne nommé Nicolas Avanzi, qui travailloit ſur la fin du XV. & au commencement du XVI. ſiècle. On a ſon éloge dans le premier tome de George Vaſari.

Mais cet Artiſte (Nicolas Avanzi) n'a point la réputation d'un autre Graveur en pierres fines, qu'on appelle Alexandre Céſari, Auteur de l'excellent Camée de *Phocion*, qui ſe voit à la troiſième

* Voyez une note du P. Hardouin, dans ſon Pline. l. VII. Chap. 38.

planche de M. Zanetti. Ce Camée paſſe pour un chef-d'œuvre, & voici ce qu'en écrivoit M. Mariette, il y a deux ans. * » Je ſuis perſuadé » que le Vaſari ne dit rien de trop » dans l'éloge qu'il fait de trois » Camées gravés par cet excel- » lent Artiſte... Mais ſon chef- » d'œuvre, au rapport du même » Ecrivain, a été un Camée repré- » ſentant la tête de Phocion l'A- » thénien. M. Zanetti mon ami, » entre les mains duquel ce Camée » eſt actuellement à Veniſe, m'aſ- » ſure qu'on ne peut rien voir de » plus exquis : & l'approbation » d'un auſſi bon Connoiſſeur, & » qui poſſede tant de belles choſes, » eſt pour moi d'un grand poids. « La notice de M. Gori donne auſſi une fort grande idée du même ouvrage, & à cette occaſion il raſ-

* *Hiſtoire des Graveurs en pierres fines*, pag. 129.

semble habilement tout ce que les Anciens ont écrit de Phocion; il nous apprend en même tems que Pyrgotèle l'avoit gravé sur une pierre fine, mais plus âgé & plus cassé qu'il ne paroît sur ce Camée moderne. Il faut lire & comparer tout ceci.

Qui pourroit passer légèrement la quatrième pièce de ce Cabinet? C'est encore un Camée, mais plus singulier que les précédents, parce qu'il est chargé de figures & qu'il représente une action des plus illustres de l'Antiquité: on y voit Horace Coclès sur un Pont, faisant tête à une foule d'ennemis, précipitant les uns dans le Tybre, & foulant les autres aux pieds; tandis que les Romains, armés de pics & de cognées, rompent le Pont pour fermer le passage aux Assaillants.

Nous comptons 16 figures sur cette pierre, qui est une Agathe Orientale; l'ouvrage est encore d'un

moderne, mais d'un très-bon goût, bien dessiné, plein de feu & d'expression. On y remarque seulement une inattention de l'Artiste qui a fait ce Pont de pierre de taille, au lieu que Tite-Live dit qu'il étoit de bois, *Pons Sublicius*. Nous ne sçavons aussi pourquoi on y représente Horace à cheval; l'Historien ne marque point cette circonstance, & il paroît même, par tout le fil de sa narration, que ce guerrier étoit à pied, & qu'il se jetta ainsi dans le Tybre pour retourner à ses gens. Ce beau Camée est un présent fait par le Prince de Lichteinstein à M. Zanetti. Dans chaque notice on marque communément la source de ces riches acquisitions, & l'on ne peut pas dire que ce soit un détail inutile. On aime bien autant à sçavoir l'histoire & la tradition des beaux ouvrages qui existent aujourd'hui, que les dégrés de succession par où passoient les Boucliers

& les Cuiraſſes des Héros d'Homère.

Une tête de Jules Céſar, gravée en creux ſur une hyacinthe, occupe la 5^e^. planche : c'eſt une Antique bien reſſemblante à celle qu'on voit dans le Cabinet du Roi, excepté que cette dernière eſt une Agathe-Onyx. * Dans ſa Notice, M. Gori tient compte d'une étoile qui devroit paroître au-deſſus du front de la figure, & qu'on a gravée en effet dans la planche qui repréſente l'Agathe du Cabinet du Roi ; mais elle ne ſe remarque point dans celle de M. Zanetti ; c'eſt apparemment une omiſſion du Graveur.

Une belle Sardoine gravée dans la 6^e^. planche montre une tête qu'on a dit être celle d'Auguſte jeune ; mais M. Gori croit plutôt

* *Voyez le ſecond Tome de M. Mariette, Têt* 41.

que c'eſt celle d'Hercule, tant parce qu'on y voit la peau de lion qui forme un commencement de draperie, qu'à cauſe des rapports de cette Antique avec une autre Sardoine qu'on voit chez le Grand Duc à Florence, & qui ne peut convenir qu'à Hercule. La Pierre gravée de M. Zanetti étoit ci-devant dans le Cabinet du Prince Eugène de Savoye; ſa nièce & ſon héritière, la Princeſſe Victoire de Soiſſons, a fait part de cette antiquité & de pluſieurs autres du même Tréſor à notre Antiquaire Vénitien. Ce n'eſt pas un pur préſent: la ſucceſſion a ſçu tirer parti des richeſſes littéraires qui flattoient le goût du Prince Eugène, & qui convenoient ſi bien aux ſentimens de ce grand homme.

Il y avoit dans le même Cabinet un beau Camée d'Agrippa couronné de laurier; M. Zanetti l'a auſſi fait entrer dans ſa collec-

tion, & il remplit ici la 7^e^. planche. Nous ne remarquons pas que la Notice soit travaillée avec tout le soin que paroissoit mériter le gendre d'Auguste & le plus honnête homme qui fût alors dans cette Cour, où les mœurs n'égaloient pas l'éclat des talens.

Un beau petit Camée est au 8^e^. rang & conserve la tête du jeune Prince, Lucius César, un des fils d'Agrippa & de Julie, par conséquent petit-fils d'Auguste. Cet Empereur se hâta de l'adopter avec son frere Caïus, & de leur prodiguer les dignités de la République, mais ils vêcurent peu, & Tibère fils de Livie succéda à l'Empire.

Ce mauvais Prince a un magnifique Camée dans le Cabinet de M. Zanetti. C'est une Pierre appellée par les Italiens *Igiada*, & *Jade* parmi nous; celle-ci ressemble à une Prime d'Emeraude, elle est grande, belle, & la main du Gra-

veur y a repréſenté Tibère tel que le dépeint Suétone. M. Gori rapporte ce texte qui forme la plus grande partie de ſa notice.

La dixième pierre gravée eſt une Sardoine ſous le nom d'Agrippine femme de Germanicus, ouvrage excellent & d'un Sculpteur antique; mais M. Gori doute, avec beaucoup de fondement, que cette tête ſoit celle d'Agrippine; ſa coëffure étrangère & ſon collier de perles ne dénotent pas une Romaine; c'eſt donc une tête inconnuë, très-agréable au coup d'œil & très-bien choiſie dans le cabinet du Prince Eugène, d'où elle a paſſé chez M. Zanetti.

Cet Antiquaire reçut un beau préſent en 1743. On avoit trouvé dans Aquilée un anneau orné d'une Sardoine, tirant ſur la couleur d'hyacinthe, & portant la tête de l'Empereur Claude en relief. Cette Antique d'un beau travail & bien

conservée passa entre les mains de M. Jean-Dominique Bertoli, Chanoine d'Aquilée, qui l'envoya à M. Zanetti comme un Monument digne d'enrichir son Cabinet. Claude paroît sur cette pierre bien moins hébêté qu'il n'étoit ; aussi avoit-il l'air assez supportable quand il demeuroit sans marcher ni parler : c'étoit simplement une figure humaine vuide de sens, de vûës, de réfléxion, incapable de vivre avec les hommes ; combien plus indigne de leur commander !

Sa nièce & sa sixième femme Agrippine, fille de Germanicus, le suit dans ce Recueil. C'est un Camée d'un Ouvrage singulier ; l'Artiste a peint de rouge la pierre qui est une Sardoine, dans l'endroit des jouës ; & le tems n'a point détruit cette couleur étrangère ; du moins M. Gori en parle comme d'une singularité qui subsiste. La gravure en Taille-douce ne con-

ferve point cet avantage ; on voit feulement fur la planche une très-belle perfonne, dont la chevelure eft treffée avec beaucoup d'appareil. Agrippine dans ce portrait ne manque ni de modeftie, ni de vertus apparentes : preuve que les Artiftes fçavent flatter, ou que les phyfionomies font trompeufes.

Son fils & fon meurtrier Néron eft fur un Camée d'Agathe Orientale : Antiquité qu'on voyoit cidevant dans le Cabinet du Prince Eugène. M. Gori rapproche le portrait que Suétone fait de Néron, & il trouve que le Camée y répond parfaitement. Cette notice, comme plufieurs autres, eft fuperficielle.

Un Camée d'Agathe Orientale préfente dans la Planche XIV. l'Empereur Galba, bien femblable à la figure du même Prince qu'on voit fur une Pierre du Cabinet du

Roi. * M. Zanetti a reçu cette Antique du Comte de Tessin, alors Ambassadeur de l'Empereur auprès du Roi de Suéde. Le présent est fort beau, fort touchant pour un Antiquaire, ne pouvant être que d'un Artiste Grec des plus excellents.

Tite vient de suite sur une Agathe Orientale ; & cette tête est charmante au coup d'œil. M. Gori en fait de grands éloges, qu'il accompagne d'un détail déjà connu touchant la vie de cet Empereur. Ses vertus font naître l'occasion de célébrer l'Empereur aujourd'hui régnant ; l'Auteur la saisit, & cette louange particulière ne dépare point son ouvrage.

Julie, fille de Tite & seconde femme de Domitien, occupe une

* *Voy. le Recueil de M. Mariette, Tit. 10.*

belle Cornaline gravée & la planche XVI. Mais un Morceau plus frappant encore est la tête de Domitien sur un Grenat Oriental. Nous remarquons quelques rapports entre ce Camée & la Cornaline du même Domitien au Cabinet du Roi *; mais il y a bien plus de douceur & de noblesse dans le Camée de M. Zanetti : ce qui prouveroit peut-être que la Cornaline seroit plus au naturel. Domitien n'ayant eu que des vices, de la cruauté surtout, on est porté à bien juger du Graveur qui aura chargé son portrait de quelques traits désavantageux.

M. Zanetti met dans sa XVIII. planche un Buste de très-beau marbre de Paros, représentant Domitia première femme de Domitien. C'est un ornement pour ce Cabi-

* *Voy. le Recueil de M. Mariette, Tête 62.*

net & pour ce Recueil. M. Gori décrit fort bien la chevelure de cette précieuse Antique, & la planche justifie l'explication.

Nous terminons ici notre premier Extrait, qui sera suivi d'un second.

ARTICLE C.

MEMOIRES POUR SERVIR à l'Histoire de plusieurs Hommes Illustres de Provence, in-12. pag. 418. A Paris chez Claude Hérissant fils, rue Neuve Notre-Dame, M. DCC. LII. Suite de l'Article LXXVIII. au premier Volume de Juillet 1752.

LE reste de ce Volume présente treize Hommes Illustres de Provence : nous dirons quelque chose de chacun ; & pour les détails nous renvoyons à l'ouvrage qui mérite l'attention des Gens de Lettres.

JEAN DE PONTEVE'S, Comte de Carces, Lieutenant Général de Provence.

Ce Seigneur d'une des meilleures Maiſons de Provence nâquit en 1512. Il ſervit de bonne heure, & ſe diſtingua fort dans les guerres de François I. Les troubles de la Religion lui donnèrent lieu de ſignaler ſon zèle pour la Catholicité ; il fit échouer ſouvent les entrepriſes des Huguenots ; mais ſon bon eſprit le guida dans un moment critique, où la réfléxion ſembloit être bannie des têtes chargées du gouvernement ; il ſçut épargner à la Provence le maſſacre de la S. Barthelemi. *J'ai toujours ſervi le Roi*, dit-il, *en qualité de ſoldat ; je ſerois bien fâché de faire en cette rencontre la fonction de Bourreau.*

On ſe permettoit en ce tems-là des procédés auxquels rien ne reſſemble aujourd'hui. Le neveu du

Connétable de Montmorenci
mé de Nance, devoit tranf
à Rome fur fa Galère le Ca
de Lorraine, & il prit occa
cette marque de confiance
arborer le Fanal. Jean de Por
qui commandoit toutes les C
en chef, lui fit défenfe de
buer un honneur qui ne con
qu'à la Galère Royale: de
ne tint compte de la volo
Commandant; fur quoi ce
lui donna un foufflet en p
du Cardinal, & il fut fo
loué & complimenté en Cou
voit bien que pareille chofe
fait point aujourd'hui; o
commander & fe faire obé
en venir à des extrémités in
fes: voici encore un trait du
fiècle.

Le Comte de Pontevès ét
lit de la mort, *remercia*
gneur d'avoir permis qu'i
jamais perdu une goutte d

dans tous les combats où il s'étoit trouvé, & défendit expressément qu'on ouvrît son corps, afin de le lui pouvoir rendre aussi entier qu'il le lui avoit donné. Nous ne croyons pas que nos Officiers d'aujourd'hui portent jusques-là leurs attentions. S'ils ont reçu des blessures pendant leur vie, ils s'en font honneur; ils n'ont nulle inquiétude sur l'état où leur corps se trouvera au jour du Jugement; ils sçavent bien que celui qui le leur a donné entier, sçaura le rétablir parfaitement. Mais finissons cet Article par le caractère du brave personnage dont il est ici question.

» On ne le vit jamais ni se vanter lui-même, ni mépriser les » autres; il fut d'une constance » inébranlable, toujours le même » dans la bonne & la mauvaise » fortune, sage dans le Conseil, » hardi dans l'exécution, & d'un » grand sang froid dans l'action,

» vigilant, infatigable, bon com-
» patriote, bon ami, libéral,
» magnifique .... Il étoit si mo-
» deste qu'il ne voulut jamais per-
» mettre qu'on tirât son portrait.
» Il étoit aimé & estimé de tout
» le monde, même de ses enne-
» mis &c. » On voit par cette citation comment l'Auteur de ces Mémoires écrit : c'est un style solide, peu recherché, propre néanmoins à donner bonne idée du Héros qui est l'objet de cet éloge.

LOUIS DUCHESNE.

Il nâquit à Aix en 1543. & fut Président à Mortier dans le Parlement de cette Ville. Ce qui le caractérise est une fidélité inviolable à l'égard de son Roi dans les tems malheureux de la Ligue ; il souffrit beaucoup à ce sujet, & le récit de ces tempêtes occupe l'histoire qu'on nous donne ici. On la termine par cet éloge. » Louis
» Duchesne

» Duchesne étoit fort grave dans
» le Palais, mais doux & gracieux
» chez lui. Il aimoit la Peinture,
» à laquelle il s'appliquoit dans ses
» heures de loisir. Il étoit bon
» ami, amateur des gens de bien,
» ennemi déclaré des méchans : il
» détestoit les séditieux & les bou-
» tefeux ; surtout il abhorroit les
» concussions & les injustices. Il
» étoit religieux & dévot sans faste
» & sans hypocrisie. Il prononçoit
» les Arrêts avec majesté. Sa figure
» étoit imposante ; on ne pouvoit
» le connoître sans l'aimer, sans
» le respecter & sans le craindre. »
On voit dans l'éloge que fit de lui,
après sa mort, le Premier Prési-
dent d'Aix, Guillaume du Vair, com-
bien les gens de ce tems-là ai-
moient encore les allusions forcées.
Nous avions, dit-il, *dans le parc
de notre Justice un grand Chêne
sacré, plein de révérence, plein*

de religion , semblable à celui que décrit le Poëte :

Qualis frugifero Quercus sublimis in agro &c.

Et cette allégorie est soutenuë sur ce ton jusqu'au bout de l'éloge : c'étoit un reste de barbarie auquel a succédé le style précieux, la manie des pointes, le faux merveilleux du jargon antithétique. Sommes-nous bien délivrés de toutes ces calamités littéraires ?

SCIPION DU PERIER.

C'est un Jurisconsulte mort en 1667. à l'âge de 79. ans. On le connoît dans le barreau par ses *Questions notables* qui sont estimées. Il joignoit à la science propre de son état beaucoup de probité & de Religion. *Il consultoit toujours gratis pour les Pauvres*, disant que *les autres consultations étoient pour ses héritiers, & que*

celles-ci étoient pour lui-même. Il disoit aussi à la fin de ses jours que *pendant 40 ans il avoit été si occupé, qu'il n'avoit pas eu, graces à Dieu, le tems de l'offenser.*

Nous sommes fâchés que le célèbre M. de Peyresc, voulant louer ce Personnage, ait dit une mauvaise chose qui se trouve ici. C'est que *les Astres influant notablement sur tous les êtres inférieurs, il ne doutoit point que, si on ouvroit la tête de du Perier, on n'y trouvât un Soleil; tant il étoit éloquent & sublime dans ses discours.* Voilà bien un éloge des plus mal construits qu'il s'en puisse trouver dans aucun livre; & puis il n'étoit point nécessaire que M. de Peyresc qui étoit homme de mérite, nous fît sçavoir qu'il avoit un petit grain d'Astrologie judiciaire dans la tête.

LE CHEVALIER PAUL, Vice-Amiral de France.

L'histoire de ce personnage est

curieuse & agréable. Le Chevalier Paul étoit de la plus basse extraction, fils d'une lavandière, & employé d'abord sur un vaisseau en qualité de Mousse. Il devint successivement par son mérite, Capitaine, Chef d'Escadre, Lieutenant Général, Vice-Amiral du Levant; & le Grand-Maître de Malthe le fit Chevalier de l'Ordre en 1651. Presque toute sa vie se passa à la mer; il s'y distingua par toutes sortes d'exploits qui marquoient autant de sagesse que d'intrépidité. Chapelle & Bachaumont l'étant allé voir à Toulon durant leur voyage, ont dit de lui :

C'est ce Paul dont l'expérience
Gourmande la mer & le vent;
Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les Peuples du Levant.

Il faut lire toute cette vie qui est remplie d'évènemens militai-

res, d'actions héroïques : ce qui met dans le récit de l'Auteur un dégré de vivacité & beaucoup d'intérêt. On cite à la fin un trait qui fait bien de l'honneur à la mémoire du Chevalier Paul. Dans le tems qu'il jouissoit de la plus haute fortune, que tous les Officiers de Toulon lui faisoient la cour, il rencontra un jour sur le Port un Matelot, il l'aborda, lui parla d'un air affable, puis se tournant du côté des Officiers qui l'accompagnoient : » Messieurs, *leur* » *dit-il*, voilà un de mes anciens » camarades : nous avons été » Mousses tous les deux sur le mê» me Vaisseau ; la fortune m'a été » favorable, elle lui a été contrai» re ; je ne l'en estime pas moins : » souffrez que je m'entretienne un » moment avec lui. Il le fit met» tre à son côté, lui parla d'abord » des avantures de leur jeunesse, » s'informa s'il avoit des enfans ;

» & lui dit d'aller l'attendre chez
» lui. A ſon retour, il lui procu-
» ra quelque petit emploi qui le
» fit ſubſiſter avec ſa famille. »

Il y a dans ceci de très-belles choſes que tout le monde voudroit avoir faites, & que très-peu de gens auroient le courage de faire dans l'occaſion : ce qui prouve qu'on ſait beaucoup mieux apprécier la gloire que l'acquérir.

BALTHAZAR DE VIAS, Poëte Latin & Aſtronome.

Au ſiècle dernier on pouvoit être Poëte Latin, le Public faiſoit accueil à cette profeſſion ; la Typographie mettoit en honneur les productions de ce genre. Aujourd'hui cette qualité formeroit une ſorte d'état philoſophique, où l'homme reduit à ſoi-même vivroit en ſolitude, au milieu de ſes MſS. ſans pouvoir eſpérer ni Lecteurs ni ſuccès publics. On fait bien de

nous rappeller du moins le souvenir de ceux qui ont cultivé les Muses Latines.

Baltazar de Vias est du nombre: il naquit à Marseille en 1587. d'un Père qui étoit Conseiller & Maître des Requêtes de la Reine Catherine de Médicis. De bonne heure il fit des vers, médiocres d'abord, telles que sont d'ordinaire les productions des enfans; ensuite il s'éleva plus haut, il mit du goût, de la force dans ses Poësies. Il travailla ses *Sylves* avec soin, & il en souhaitoit le succès, jusqu'à prier Uranie de les rendre immortelles: mais il y a mille choses qu'il est plus aisé de demander que d'obtenir; toutes les pièces de Vias sont dans les grandes Bibliothèques, avec une infinité d'autres, très-oubliées, très-abandonnées à la poussière & aux vers. Ce Poëte eut un rang dans le monde, il fut Conseiller d'Etat & Gentilhomme

ordinaire de la Chambre. Il étoit intime ami de M. de Peyresc, dont il fit l'oraison funèbre en vers. Une autre Poësie de Vias est intitulée les *Graces* : à la tête on voit son portrait gravé par le célèbre Melan : c'est peut-être ce qu'on en estimeroit le mieux aujourd'hui, parce que notre amour pour la gravure a cru en proportion de notre indifférence pour la Poësie Latine. Il faut lire, dans cet Article, le détail des autres compositions du même Littérateur ; & nous permettre d'abréger fort le reste du Volume.

On y trouve Jean Bertet né à Tarascon en 1622. Jésuite en 1637. sorti de cet Ordre en 1681 quoique Profès depuis longtems, lié avec un grand nombre de Gens de Lettres, assez savant surtout dans la Langue Italienne, voltigeant de la Critique à la Poësie, de la Chronologie à l'Hébreu,

donnant dans beaucoup de petits ſujets & ne bâtiſſant aucun Monument ſolide pour la poſtérité. Quand il ſortit de ſa Société pour avoir, dit-on, eu la curioſité *d'aller voir une Dévinereſſe*, il ſe retira au Monaſtère d'Oulx, Ordre de S. Benoît, & il revint enſuite à Paris chez le Cardinal de Bouillon qui l'aimoit, & où il mourut en 1692.

On lit avec plaiſir la vie de Louis Ferrand, Auteur d'un Commentaire ſur les Pſeaumes, bien pillé, ſans mot dire, par les Commentateurs modernes de ce S. Livre.. Nous avons entamé quelquefois de ces comparaiſons curieuſes; & nous trouvions que notre Louis Ferrand n'étoit guères cité, & qu'il avoit fait ſouvent les frais de tout ce qu'on prétendoit nous dire de neuf. C'eſt qu'en effet ſon Commentaire eſt plein de bonnes choſes. Ferrand né à Toulon en 1645.

apprit bien les langues ſavantes & il les cultiva dans l'état laïque, au-delà duquel il n'a jamais paſſé. On a de lui quelques Ouvrages Polémiques, entr'autres un *Traité de l'Egliſe contre les Hérétiques, principalement contre les Calviniſtes*; une Réponſe à l'*Apologie de la Réformation*, Ouvrage de Jurieu &c. La Notice du P. Bougerel indique les autres productions de cet homme appliqué, laborieux, ſévère dans ſa façon de vivre, édifiant dans ſes rapports avec le monde. Il paroît que l'on a travaillé ici ſur de bons Mémoires; ce Morceau du Livre que nous abrégeons eſt un des plus curieux.

Les deux ſuivans traitent des Peres Pagi, (Antoine & François) l'un & l'autre Freres Mineurs Conventuels & très-célèbres dans la Critique. Antoine a ſurtout une réputation immortelle en ce genre. Il naquit à Aix en 1624. ſe fit

Religieux en 1641. occupa les Charges de son Ordre sans renoncer à l'étude, entreprit la critique des Annales de Baronius. C'est son grand Ouvrage qu'il n'a jamais vu imprimé dans son entier : ouvrage qu'on ne se lasse jamais d'admirer dès qu'on a occasion de le consulter. S'il s'y trouve des fautes, c'est que les hommes ne font rien qui ne porte toujours l'empreinte des foiblesses de l'humanité. Peut-être qu'aucun autre Ecrivain ne s'est jamais moins trompé, peut-être que toutes les fautes de ces quatre grands Volumes se réduiroient à quatre pages. Le P. Antoine Pagi mourut en 1699. Son neveu François Pagi a publié toute cette bonne critique de Baronius & a composé, de son chef, l'Histoire des Papes en quatre Volumes in-4°. Les trois premiers ont paru de son vivant; le 4e. a été donné par son neveu, nommé aussi Antoine Pagi

& Religieux du même ordre.

Ce Livre étant destiné à représenter toutes les espèces de mérite, on y donne place à un célébre Musicien, nommé Jean Gillés, cidevant Maître de Musique dans la Cathédrale de Toulouse, & mort très-regretté en 1705 : il n'avoit que 36 ans, étant né à Tarascon en 1669. Il joignoit aux talens de sa profession une probité exacte & une piété éminente : qualités qui ne sont pas toujours l'appanage des Artistes & des hommes d'imagination. Celui-ci avoit la conscience si délicate qu'il faisoit dire des Messes *le lendemain des Fêtes & des Processions où il avoit fait exécuter sa Musique, pour tâcher d'appaiser le Seigneur à cause des irrévérences & des scandales ausquels il craignoit d'avoir donné lieu en ces occasions.* Ses Compositions sont connues, même à Paris, où on les exécute encore de tems

en tems , ſurtout ſa Meſſe des Morts , qui eſt ſon plus bel ouvrage. Elle ſervit pour la première fois à ſon enterrement : ſur quoi voici la réfléxion peut-être trop ſublime de notre Auteur. » Il eut cette » reſſemblance avec le fameux » Peintre Raphaël , qui mourut » jeune auſſi bien que lui , qu'on » expoſa après leur mort, leur principal ouvrage , pour faire comprendre aux Spectateurs combien » étoit grande la perte qu'ils venoient de faire. »

On nous parle auſſi dans cet ouvrage d'un Antiquaire qui eſt Claude Terrin , bien célèbre dans Arles ſa patrie ; il ſe fit un nom par des explications d'Antiquités, ſurtout quand il fut queſtion de la Vénus & de l'Obéliſque d'Arles : ce qu'il publia pour lors ſur ces Monuments fut très-gouté : nous renvoyons à cette notice qui eſt curieuſe.

Et la suivante, qui regarde Jean Pierre Gibert Canoniste, est fort détaillée. Il étoit d'Aix, né en 1660, mais il a passé la plus grande partie de ses jours à Paris, où il est mort en 1736. après avoir donné un très-grand nombre d'ouvrages sur les Matières Canoniques. Le plus considérable est en 3. Vol. in-fol. intitulé : *Corpus Juris Canonici per regulas naturali ordine digestas usuque temperatas & eodem Jure, Conciliis, Patribus atque aliundè desumptas expositi &c.* Les détails concernant ce Livre & les autres du même Auteur occuperont utilement ceux qui liront ces Mémoires.

Nous finissons par l'illustre M. Massillon Evêque de Clermont, l'un des plus grands ornemens de la Provence. Il étoit né dans la Ville d'Hyères le 24. Juin 1663. & il entra chez les PP. de l'Oratoire en 1681. Après des études de Théo-

logie & quelques années de régence d'Humanités, il fut ordonné Prêtre en 1692. Ensuite *vivement frappé de la difficulté de réussir dans le Ministère de la Chaire, il prit le parti de se retirer à Sept-fonds*: mais le P. de la Tour Général de l'Oratoire le fit revenir de cette Congrégation, & *lui conseilla de ne pas enfouir ses talens.* Ce fut par le succès des Conférences qu'il fit à S. Magloire, que sa vocation pour la Chaire fut, en quelque sorte, consommée. Il prêcha en 1698. à Montpellier, & l'année suivante à Paris dans l'Eglise de l'Oratoire, rue S. Honoré. Les applaudissements qu'il y reçut furent suivis de plus grands succès encore à la Cour. Louis XIV. lui dit: » Mon Père, j'ai » entendu plusieurs grands Ora- » teurs dans ma Chapelle, j'en ai » été fort content; pour vous, » toutes les fois que je vous en-

» tems, je suis fort mécontent de » moi-même. » La belle carrière que le P. Massillon fournit ensuite jusqu'à son Episcopat est connuë de tout le monde, & l'on en a rendu compte dans la Préface de ses Oeuvres. En 1717. il fut fait Evêque de Clermont : dignité dont il a rempli tous les devoirs avec beaucoup d'édification jusqu'à sa mort en 1742. On cite ici un morceau tiré des *Jugements sur quelques ouvrages modernes*, où l'Abbé Desfontaines s'exprime ainsi : » On » trouve dans les Sermons du P. » Massillon un raisonnement juste » & méthodique sans affectation, » des pensées vives & délicates ; » des expressions choisies, subli- » mes, harmonieuses & toujours » naturelles ; des images revêtuës » d'un coloris frappant ; un style » clair, net & cependant plein & » nombreux ; nulle antithèse, nulle » phrase recherchée ; point de figu-

» res bizarres ; une extrême pureté dans le langage, sans exactitude puérile ; une élégance continuelle ; en général une fécondité inépuisable, & une abondance d'idées brillantes & magnifiques, qui semblent le langage naturel de l'Orateur. Je ne crains pas de dire, si le sacré peut être comparé avec le profane, que le P. Massillon est au P. Bourdaloue, ce qu'est Racine à Corneille. »

ARTICLE CI.

NOUVELLES REFLEXIONS de M. Rameau sur sa Démonstration du Principe de l'Harmonie, servant de base à tout l'Art Musical théorique & pratique, 8°. pag. 85. A Paris chez Durand & Pissot &c. M.DCC.LII.

IL n'y a peut-être rien de plus difficile à discuter, dans l'Histoi-

re de l'ancienne Musique, que ce qui concerne les *Modes*. Leur nombre varia extrêmement chez les Grecs ; on en compta tantôt trois, tantôt sept, quelquefois neuf, d'autrefois 13. ou 15. Chacun de ces Modes avoit son nom & ses différences ; les Auteurs nous en parlent assez au long ; mais comme il ne nous reste aucune pièce qui puisse servir d'exemple, tout ceci est, en quelque sorte, de l'érudition perdue pour nous : il ne subsiste qu'une idée distincte du soin qu'eut la Grèce de faire entrer l'harmonie, avec ses différents Modes, dans le plan de sa politique ; de s'en servir pour former les mœurs, pour instruire la jeunesse, pour inspirer des sentiments vertueux &c.

Depuis les Grecs, & dans les siècles plus voisins de nous, on a reconnu 12 Modes à cause du partage de notre échelle diatonique en douze demi-tons; & ces Modes pou-

vant ſe varier par l'intervalle majeur ou mineur que forme la tierce du ſon, il arrive que leur nombre croît juſqu'à 24 : c'eſt encore l'idée que nous en avons aujourd'hui. M. Rameau ne s'en écarte pas, quoiqu'il enſeigne, dans ſon Traité de l'Harmonie, qu'il n'y a que deux *modes*. Car en parlant ainſi, il reſtraint le terme de *mode* à cet intervalle majeur ou mineur dont nous venons de parler : il l'appelle auſſi *ton majeur* ou *mineur* ; & à l'égard des tons ou demi-tons de l'échelle diatonique ou de la gamme, il leur donne le nom de *notes toniques*. Mais voyons ce qu'il dit du *mode* pris pour intervalle majeur ou mineur formé par la tierce.

C'eſt, ſelon lui, *un certain ordre déterminé entre les ſons, dans des bornes preſcrites : ce qui eſt une ſuite naturelle de la proportion triple ; dont l'ordre conſiſte à marcher toujours par quintes 3. 9. 27.*

Supposons la note *ut* : son mode consistera 1°. dans elle-même représentée par le chiffre 9 : 2°. dans ses deux quintes l'une au-dessus *sol*, l'autre au-dessous *fa* ; celle-ci répondant au chiffre 3, celle-là au chiffre 27 : 3°. dans les harmoniques de ces trois sons *fa*, *ut*, *sol*, c'est-à-dire dans leurs tierces majeures, leurs quintes & leurs octaves : d'où l'on aura l'échelle diatonique des Grecs *si*, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, lesquelles notes répondent à l'*Hypate*, la *Parhypate*, l'*Hypermèse*, la *Mèse*, la *Paramèse*, la *Paranète*, la *Nète*. Car telles furent chez les Grecs les dénominations & la suite des sons formant l'échelle ou la gamme. Les syllabes *si*, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, sont d'une institution beaucoup plus récente & de l'invention du célébre Guy d'Arezzo.

Il y auroit beaucoup de choses à observer sur la seule notion du

Mode, telle que nous la donne M. Rameau. 1°. On y voit le principe de l'harmonie mis en jeu, & la nature elle-même ouvrant aux Musiciens le champ le plus vaste par la combinaison des quintes & des harmoniques. 2°. On y apprend que la quinte supérieure, c'est-à-dire *sol*, dans le cas cité, est la *dominante*; qu'elle prépare toujours un repos absolu sur *ut*, qui est le Générateur; que la quinte inférieure *fa*, appellée *soûdominante*, n'opère qu'un repos suspensif, après lequel on attend encore une chûte, une cadence parfaite. 3°. C'est en ce même endroit que se manifeste le grand usage de la *basse fondamentale* comprise (pour le mode d'*ut*) dans le générateur *ut* & dans ses deux quintes *sol*, *fa*: on sent que c'est-là le chant primitif, celui qui guide l'oreille, qui est l'ame de la composition. Mais nous ne pouvons ici en détailler les rap-

ports, en faire connoître les règles, en donner des exemples.

Ce seroit encore une grande discussion que celle du *Mode Mineur*. La nature l'indique par le frémissement des Multiples, c'est-à-dire de la 12e. & de la 17e. au-dessous du fondamental ; la tierce Mineure le caractèrise ; le son *la* en est le fondamental ; le son *ut* en est le terme. Mais ce dernier son, qui est le fondamental de la tierce majeure *mi*, fournissant par cette tierce la quinte du fondamental *la*, il se fait entre les deux fondamentaux, & par conséquent entre les deux Modes, une grande *communauté de sons* : sans compter qu'au fond le Mode Mineur tient tout originairement du Majeur ; puisque le son *la*, fondamental du Mode Mineur, n'est emprunté pour tel par le son fondamental *ut*, que pour y suivre de point en point l'ordre que ce

ut a déjà déterminé dans ſon Mode majeur ; ce même *ut* occupant pour lors, dans le Mode mineur, la place de la Tierce mineure qui fait toute la différence des deux Modes. Au reſte, quoique ce Mode mineur ne ſoit point donné par des ſons véritables, & qu'il ne naiſſe que de ſimples frémiſſemens, c'en eſt toutefois aſſez pour montrer le goût, l'intention, la marche de la Nature.

M. Rameau parle ſi bien de ces deux Modes, dans ſa démonſtration publiée en 1750, que nous l'écouterons ici un moment. » Le » Mode majeur, *dit-il*, ce premier » jet de la nature, a une force, un » brillant, &, ſi j'oſe dire, une » virilité qui l'emportent ſur le » mineur, & qui le font reconnoître pour le maître de l'Harmonie. Le mineur, au contraire, exiſtant moins par la ſeule » & la ſimple nature, reçoit de

» l'art, dont il eſt en partie formé,
» une foibleſſe qui caractériſe ſon
» émanation & ſa ſubordination. «
Nous ne voudrions pas qu'on crût
qu'il y a de la contradiction entre
dire que le Mode Mineur *tient tout
originairement du Majeur*, qui eſt
le premier jet de la Nature ; &
dire que ce Mode *exiſte moins par
la ſeule & ſimple Nature* ; qu'il
eſt *formé en partie de l'Art &c.*
Ces choſes ſe concilient. Le Mode
majeur, qui eſt le premier jet de
la Nature, conduit au Mode mineur, il l'indique, il le prépare,
il en donne le plan ; mais *il faut*
le ſecours de l'art pour conſommer
l'ouvrage.

Tout Mode doit avoir ſes bornes : le Mode majeur *ut*, *mi*, *ſol*
a pour bornes le générateur ou ſon
fondamental *ut*, dans lequel il ſe
repoſe pleinement : repos qu'annonce la dominante *ſol*, ainſi que
nous l'avons déja obſervé. Le Mo-

de mineur a pour bornes *ut* en montant, & ces bornes ſont déterminées par le repos abſolu qu'annonce le demi-ton *ſi* appellé *note ſenſible*, & tierce majeure, comme on voit, de la dominante *ſol.*

Cette doctrine des bornes, dans les Modes, doit beaucoup à M. Rameau, qui le premier l'a bien expliquée ; & c'eſt à cette occaſion qu'il fait une judicieuſe critique des procédés du célébre Zarlin, mort ſur la fin du 16. ſiècle, & honoré d'un éloge dans l'Hiſtoire de M. de Thou.

Ce Muſicien, qui a tenu ſi longtems le ſceptre de l'Harmonie, fonde tout ſon ſyſtême ſur l'octave diatonique d'*ut*, où le repos abſolu ſe termine en montant : repos qui ne peut être annoncé par une autre harmonie, que celle de la dominante avec ſa tierce majeure : il fait d'ailleurs l'Apologie du demi-ton, auſſi-bien que de la cadence par-

faite, qui est le repos en question enfin il cite, à l'occasion du Mode, *Est modus in rebus, sunt certi denique fines* : & cependant il abandonne une route qu'il s'est frayée lui-même pour proposer douze Modes dont à peine il s'en trouve deux conformes à son système. *Se pourroit-il*, continuë notre Auteur, *qu'il lui restât encore quelques Sectateurs ?*

La proportion triple 1. 3. 9. produit en Musique tout ce qu'il y a de plus parfait ; la proportion quintuple 1. 5. 25. produit deux genres qui s'éloignent un peu du naturel, savoir le demi ton Mineur, dit *Chromatique*, & le quart de ton dit *Enharmonique*. Il faudroit en expliquer ici la formation, les propriétés, les usages ; mais on a des détails sur tout cela dans la génération harmonique & dans la démonstration de notre Auteur ; il en est de même de la

dissonance, du *double emploi*, du *tempérament* qu'il n'a pas pris à tâche de développer dans ces nouvelles réfléxions, parce qu'il n'a pas dû se répéter. Nous insistons sur une observation très-fine qui sera suivie d'un exemple.

Les Modes & les genres, dit M. Rameau, *naissent primitivement de la succession fondamentale, & cette succession doit son origine au générateur* : cela est certain, & nous croyons que nos Lecteurs se rappelleront sans effort le principe essentiel du fondamental joint à ses harmoniques & à leurs octaves : *donc*, continue l'Auteur, *les différents effets qu'on éprouve du total, naissent des différents générateurs qui s'y rencontrent*. Ceci est encore incontestable ; car quand on fait succéder des Générateurs ou sons fondamentaux les uns aux autres, on forme une succession de

mélodie entre eux & entre leurs harmoniques.

Voici présentement l'exemple que nous rapprochons de cette importante observation. » Si M. » Newton eût connu ce principe, » *c'est-à-dire le procédé de la nature* » *dans l'harmonie*, auroit-il choisi » un systême diatonique, systême » de simples produits, d'ailleurs » plein d'erreurs, pour le comparer » aux couleurs ? n'auroit-il pas exa- » miné auparavant si ces couleurs » ne devoient pas être considérées » comme formant chacune une » base, un générateur, & *com-* » me formant entre elles des grou- » pes & un assemblage agréable ? » N'y auroit-il pas choisi d'abord » celles qui peuvent se comparer » à des octaves, à des quintes ; & » après avoir reconnu la supério- » rité de ces quintes, dans l'har- » monie & dans sa succession, » sans doute qu'il se seroit conduit » en conséquence. »

Il y auroit, sur ce Morceau, presque autant de réfléxions à faire qu'il présente de mots. En le développant on établiroit apparemment pour les couleurs le même ordre d'harmonie qui regne dans une composition de Musique. Mais terminons ici l'extrait des *nouvelles réfléxions*; ouvrage très-digne de succéder à ceux dont M. Rameau a déja enrichi le Public.

Ajoutons, avant que de finir cet Article, la Notice d'une autre Brochure où il est beaucoup parlé de notre célébre Musicien. Elle a pour titre, *Prospectus d'un traité général de Musique où l'on prétend rendre raison de tout ce qui appartient à cet Art.* A Soissons chez Pierre Nicolas Waroquier &c. 4°. pag. 20.

Cette Brochure qui doit être l'ouvrage d'un homme d'esprit, promet 2 Volumes in-4°. enrichis de planches relatives au sujet. Le

premier contiendra la Théorie de la Musique, le second renfermera la Pratique : dans le premier, on aura d'abord une Dissertation sur l'origine & l'excellence de la Musique ; ensuite dix Chapitres qui présenteront exactement toutes les parties de la spéculation : on y traitera du son en général, considéré physiquement, des tons, de leur origine & de leur histoire ; des intervalles en Musique, des Accords, des Modes, des Cadences, de la Mesure, des Clefs, des *Signes* reçus en Musique, de la valeur des Notes, des licences & des fausses Relations, des voix & des Instruments.

L'objet du second Volume sera double, la composition & l'exécution : ce qui entraine une multitude de préceptes, d'Observations, de Pratiques, dont on voit l'ordre & le goût dans ce *Prospectus*. L'Auteur, pour faire connoître son

ſtyle, tranſcrit un Morceau tiré du premier Volume, dans un endroit où il eſt queſtion de prouver qu'il ne peut y avoir que ſept tons ou notes dans la Muſique.

Tel eſt à-peu-près le plan de ce grand ouvrage, il doit intéreſſer extrêmement les Amateurs de la Muſique; mais ce qui précéde cette expoſition générale, eſt d'une diſcuſſion délicate. L'Auteur, faiſant l'Hiſtoire des plus fameux Muſiciens, inſiſte ſur M. Rameau; il reconnoît la grandeur de ſes ſuccès; il fait l'éloge de ſon *Traité de l'Harmonie*, ſans nommer ni indiquer les autres Livres du même Maître, *ſa Génération harmonique*, *ſa Démonſtration du principe &c.* peut-être parce que ces ouvrages n'étoient pas connus de celui qui nous donne le *Proſpectus*.

Car tel eſt le riſque que courent ceux qui écrivent en Province; ils ne ſont point à la ſource des Lettres;

ils ignorent cent choses qui leur seroient nécessaires & que le séjour de la Capitale leur procureroit *sans* effort ; ils ont sur-tout le désavantage de se trouver livrés à eux-mêmes, peu instruits du ton qu'il convient de prendre vis-à-vis du Public & de certains hommes dont la réputation est consommée. Quelques-uns de ces inconvénients ont influé dans le *Prospectus* qui nous occupe. L'Auteur s'y est permis, à l'égard de M. Rameau, une Critique qui a paru trop étenduë, trop peu modérée, trop limitrophe de la rivalité ou de l'affectation. *Mais* voici un exemple digne d'être proposé à tous les Gens de Lettres. Le désaveu a suivi de près la publication de cette censure. Quoique l'Auteur nous fût totalement inconnu, il nous a fait part d'un écrit très-propre à effacer les taches du *Prospectus* : la modestie, la sincérité, la candeur regnent dans cette pièce, qui n'en est ni moins

bien tournée, ni moins agréable. Il n'y a peut-être qu'un point à y reprendre; c'est qu'on y excuse avec trop d'adresse le ton de confiance répandu dans le *Prospectus*. Comme *le Traité de Musique* qu'on promet sera très-curieux & très-intéressant par lui-même, il n'est point nécessaire d'en célébrer les avantages ou la manière avant le tems. Du reste nous exhortons fort l'Auteur à continuer son travail, à perfectionner son entreprise; & nous lui promettons de notre part, tout l'accueil qui pourra dépendre du ministère que nous exerçons.

ARTICLE CII.

ALSATIA ILLUSTRATA Celtica Romana Francica &c. *Histoire d'Alsace sous les Celtes, les Romains, les Francs. Par M. Schoëpflin, Conseiller & Historiographe du Roi, Professeur d'Eloquence & d'Histoire à Strasf-*

bourg, de l'Académie Royale des Inscriptions, de la Société Royale d'Angleterre, des Académies de Petersbourg & de Cortone. Vol. in-fol. pag. 819. sans les Planches & les Tables. *A Colmar, de l'Imprimerie Royale. M. DCC. LI.*

A L'ouverture de ce Volume, aux citations innombrables qu'il présente, on voit que l'Auteur a réuni sous ses yeux tout l'antique & tout le moderne ; qu'il a franchi tous les obstacles du tems & de la Barbarie ; qu'il s'est donné la peine de visiter tous les Monuments ; qu'il a parcouru l'Alsace en Naturaliste, en Antiquaire, en Géographe, presque en Arpenteur, tenant compte de tout, n'omettant ni les moindres bourgades, ni les plus petites rivières, ni les plus légères productions de la terre, ni les Anecdotes les plus cachées, les mieux

ensevelies dans la nuit des siècles.

Avant M. Schoëpflin, on avoit travaillé sur l'Alsace. D'anciens Chroniqueurs fort mauvais avoient dit bien des Fables; d'autres un peu plus instruits s'étoient mis à parler raisonnablement; mais d'un style encore bien Tudesque. Quelques Modernes n'avoient pas trop mal gouverné cette littérature : mais notre Auteur l'emporte sur tous par l'érudition, par la bonne critique, par l'étendue d'un travail auquel nous ne trouvons presque rien aujourd'hui de comparable. Il se plaint beaucoup de la disette des Monuments, des vuides que la guerre & les incendies ont mis dans les Annales, de la déprédation des Chartes, & plus encore de la malignité des Faussaires, de l'insolence des Fabricateurs de mauvais titres : espèce d'empoisonneurs publics qui eurent long-tems la vogue, parce qu'il n'y avoit point d'antidote dans

le monde ; nous voulons dire parce que la critique avoit quitté la terre, depuis la chûte des Lettres & des beaux Arts.

M. Schoëpflin a tiré parti de ce qu'il reste de Monuments sur cette belle contrée. Semblable à l'historien Dion-Cassius, il a employé dix ans aux recherches qui lui étoient nécessaires ; il s'est appliqué, pendant douze ans, à les bien mettre en œuvre, & voici ce que nous procurent des travaux si longs & si réfléchis. Dans ce premier Volume on a l'état de l'Alsace sous les Celtes, les Romains, & les Francs ; dans un second Tome, on verra ce qu'elle fut sous les Allemands ; & dans un troisième l'Auteur nous donnera l'Histoire Sacrée & Littéraire de cette Province. Telle est la division qu'expose la Préface : à en juger par le plan général (appellé par M. Schoëpflin *Alsatiæ Illustratæ conspectus*) il semble que

nous pouvons aussi espérer l'état de l'Alsace sous la domination Françoise depuis la paix de Westphalie: en sorte que cinq Périodes, ainsi que s'exprime le même Auteur, doivent présenter tout ce qui concerne ce Païs, *Période Celtique*, *Période Romaine*, *Période Francique*, *Période Germanique*, *Période Françoise Moderne* : hâtons-nous d'entamer ce grand projet; tâchons de travailler quelquefois avec l'Auteur; indiquons les doutes que nous ont fait naître certains points; rendons surtout à ce bel ouvrage le tribut d'éloges qu'il mérite.

Le Plan général, dont nous venons de parle, est comme un tableau, où tous les objets se trouvent réunis pour donner au Lecteur une idée sommaire de l'Alsace. On explique sa situation entre le Mont-Jura, les Montagnes des Vosges, le Rhin & la Queiche. Son étenduë occupe depuis le 47 degré 55′ jusqu'au

49 d. 10 min. de latitude ; sa longitude est entre le 25 dégré 34' & le même degré 56' : Païs magnifique, abondant, peuplé de Villes, de Villages, de Forteresses, arrosé d'une grande quantité de rivières, mêlé de plaines & de forêts & contenant environ 500 mille Habitans.

On conçoit que le Mont-Jura, les Vosges, le Rhin, la Queiche, la fertilité du terroir, l'abondance des rivières & des forêts, n'entrent pas dans la Notice générale de l'Alsace, sans revenir separément sous l'explication de l'Auteur. *Il* ne laisse rien à desirer sur chacune de ces choses. Les Vosges, par exemple, l'occupent long-tems ; il décrit la situation, la largeur, les divers sommets de cette grande Montagne qui environne toute l'Alsace en la bornant à l'Occident. Anciennement c'étoit une solitude affreuse ; on y voyoit de grands

bois, des vallons ténébreux, des lieux incultes, éloignés du commerce des hommes, servant d'asyle aux bêtes fauves ; & c'est ce qui attiroit les Anacorétes : il en venoit des Isles Britanniques, de la Gaule, de la Germanie. S. Columban, S. Gal, S. Deïcole y formérent des Disciples ; de saints Evêques allérent y renouveller leur ferveur, y reprendre l'esprit de pénitence & d'Oraison. Mais avec le tems, ces obscures Cellules, ces retraites profondes sont devenuës de très-beaux Monastères ; & dans les Vosges du côté seul de l'Alsace on compte aujourd'hui plus de soixante & dix Communautés Religieuses, dont la plûpart ont formé des Villes, des Bourgs, des Châteaux : ensorte, continue notre Auteur, *que si les anciens Hermites revenoient au monde, ils chercheroient les Vosges, dans les Vosges mêmes*, c'est-à-dire qu'ils

ne reconnoîtroient plus l'air sauvage & effrayant de leurs anciennes demeures.

Comme cette Montagne étoit couverte de bois & remplie de toute espéce de gibier, nos Rois des deux premières Races alloient souvent y chasser. L'Auteur cite deux voyages qu'y fit Louis le Débonnaire à ce dessein; le premier est de l'an 821, & l'autre dix ans après. Nous en remarquons un troisième intermédiaire en 825. C'est l'Auteur Anonyme de la vie de ce Prince qui nous apprend ce fait *, & la Chronique de *Saint* Denys le confirme. **

Un des sommets de la grande Montagne des Vosges est le mont S. Odile d'où l'on découvre l'Alsace,

* Exercitio venandi se commisit Vosagi secretis. *Ap. D. Bouquet T. VI. p.* 107.

** Li Empereres s'en alla chacier en la Forêt de Vouge. *Ibid. p.* 148.

le Palatinat, l'Ortenaw, le Brifgaw,
» & ce point de vuë eft fi agréable,
» que les Poëtes & les Peintres
» pourroient à peine imaginer, ou
» repréfenter quelque chofe de plus
» amufant. On diftingue de-là
» douze Villes, plus de deux cens
» Bourgs, la plûpart confidérables;
» des campagnes très-fertiles en
» bled & en vin; des bois en grand
» nombre, les uns peignés & bien
» tenus, les autres champêtres &
» fans ornement. On apperçoit des
» vignobles, des prairies, où fer-
» pentent des ruiffeaux & des ri-
» vières; tandis que le Rhin rou-
» le majeftueufement fes eaux
» comme dans un vallon prolongé
» entre ces Montagnes des Vofges
» & celles d'Allemagne. » Nous
avons voulu citer ce morceau pour
faire voir que M. Schoëpflin fçait
décrire les chofes, & qu'il prend à
tâche d'égayer fa matière par des
portraits agréables: on connoîtra

la bonté de son style par la Note ci jointe. *

La fécondité de l'Alsace se manifeste par les plantes & par les arbres dont elle abonde ; par les divers

---

» * Apex montis à Septentrione, à » Meridie & Ortu circumcircà Alsatiam » adspicit, sed & Palatinatum, Ortenaviam, Brisgoviam.... ita ut vix amoenius quid Poëtæ vel Pictoris luxuriantis ingenium depingeret : tanta rerum » pulcherrimarum varietas, tanta rerum » optimarum multitudo & copia...... » Visuntur ex summitate ejus duodecim » civitates vel urbes, & plusquam pagi » ducenti, ubertate glebæ fere conspicui » omnes. Deteguntur vastissimi campi, » in quibus Bacchi Cererisque certamen, » sylvæ magno numero, vel amoenæ vel » horridæ ; conspiciuntur inde vineta luxuriantia, hinc viridantia prata fontibus, fluviis, rivis, rivulis, & sinuosis » anfractibus pervia, quibus agros & » prata irrigant. Nec Rhenum prætereo » qui nostra inter & Germanica montium juga, tanquam in perpetua valle, volvitur medius.

Animaux qu'y nourrissent les Forêts, ou qu'on éleve dans les campagnes; par les Poissons dont sont peuplées les rivières; par les Mines qu'on y fouille; par les Métaux qu'on y trouve; & à ce sujet l'Auteur n'oublie pas les paillettes d'or que roule le Rhin & qu'on tire de ses sables. On voit même ici une espèce de dissertation sur cet objet dont M. de Reaumur a déja rendu compte dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1718. Cet Académicien y fait une réflexion que nous ne voulons pas laisser échapper. » Ce n'est pas, *dit-il*, que, dans le » Rhin, les paillettes d'or soient » plus abondantes & plus grosses » que dans quelques autres rivières » du Royaume; mais le Rhin tient à » ce Pays laborieux où l'on est at» tentif à profiter des productions » minèrales, & où la Métallurgie est » poussée plus loin que dans le reste

» de l'Europe. » Par-là on indique l'Allemagne où en effet l'Art des Mines & des Métaux a été plus en honneur que parmi nous.

Cependant les paillettes d'or du Rhin produisent très peu de revenu à ceux qui ont droit de les faire tirer, laver & mettre en œuvre. La Ville de Strasbourg, qui jouit de ce droit dans l'étenduë de quatre mille pas, c'est-à-dire près de deux lieuës, n'aquiert pas plus de cinq onces d'or par an, & les Seigneurs de Plobsheim, à trois lieuës de Strasbourg, n'afferment leur droit que quatre Florins de rente annuelle, quoiqu'ils en jouissent dans l'espace d'une lieuë. On conviendra sans doute qu'un bien de cette espèce n'est rien ou presque rien. Que seroit-ce si ces Propriétaires n'étoient pas voisins de l'Allemagne, où il y a d'habiles ouvriers en Métaux? On peut croire qu'ils abandonneroient également leur droit, & que le Rhin porteroit ses paillettes d'or

jusques dans les sables où il va se perdre lui-même.

Nous entrons dans la Période Celtique, première branche de la division annoncée par M. Schoepflin. C'est le tems le plus antique où l'on puisse considérer l'Alsace ; mais d'abord cette dénomination (d'Alsace) ne peut remonter à une époque si reculée. Frédégaire Auteur du sixième siècle, est le premier qui ait parlé des *Alesacions* ou *Alsaciens* ; & ce nom paroît avoir été formé, à l'aide du langage Tudesque, de la rivière d'*Ill* ou *Ell*, qui traverse la Province : car de-là on aura dit *Elsass*, *Elsasser*, & de ces mots à *Alsatia*, *Alisatia*, *Elisâcia*, *Elisata*, &c. termes dont on se sert dans les Histoires, on voit que l'intervalle est très-petit. *

---

* Notre Auteur dans une de ses Notes, nous renvoye à M. de Valois *in Notitiâ*

Mais quels étoient donc les Habitans de ce Canton, avant qu'on l'appellât *Alsace ?* C'étoient *les Rauraciens* placés aux environs du du Mont-Jura; les *Mediomatriciens* qui sont ceux de Metz, & les *Séquaniens* ceux de Besançon. Nous exprimons ceci sommairement & presque grossièrement. M. Schoëpflin discute toutes les subtilités Géographiques qui peuvent tenir à ceci; il assigne à chacun de ces trois Peuples leurs confins, leurs possessions, leurs Droits, leurs Alliances, leurs forces : les Séquaniens étoient les plus puissants ; ils étendoient leur Domination bien au-delà de ce que nous appellons aujourd'hui l'Alsace ; ils occupoient ce qui est connu sous le nom de Comté de Bourgogne ; ils tenoient le Pays

---

Galliarum, *Voce* Alsatia, *pag.* 2. On ne trouve dans cette Notice Alphabétique de Valois que le mot *Alesatia*, & c'est à la page onzième.

qui est entre le Rhin, les Vosges, la Saône & le Rhône. Il y a des particularités sur ces Peuples: nous n'en citerons qu'une, elle mérite quelque attention, elle fonde une légère critique.

Notre Auteur dit que les Sequaniens avoient probablement pour *enseigne*, pour *symbole*, pour marque distinctive en un mot, une figure de Sanglier ; & la preuve, c'est qu'on a dans les *recherches de Bouteroue sur les Monnoyes de France*, deux petites Médailles d'argent où l'on voit une tête de Mercure, sans aîles sur une de ces pièces, & avec des aîles sur l'autre : toutes deux ayant au revers un Sanglier avec l'inscription ou légende *Sequano*. Sur quoi nous observons 1°. Qu'il y a en effet chez Bouteroue, deux Médailles ayant le Sanglier au revers, mais qu'on voit sur une seule, non sur les deux, le mot *Sequano*. 2°. Que la tête

de la Médaille où se trouve ce mot, n'est point une tête de Mercure ; mais, suivant l'opinion de Bouteroue, la tête d'un Magistrat ou de quelque Divinité. 3°. Que sur la Médaille où se trouve la tête aîlée de Mercure, il y a des deux côtés le mot *Ninno*. Notre Auteur, M. Schoëpflin, en convient ; & il s'ensuivroit que sur cette même Médaille, il y auroit deux mots *Ninno* & *Sequano* : ce qui n'est pas. Au reste ceci n'entame point son sentiment sur *l'enseigne* ou *symbole* des Séquaniens, puisqu'une seule Médaille suffit pour l'autoriser.

En décrivant l'étendue de l'ancien Pays des Médiomatriciens, l'Auteur, toujours très-savant & très-critique, touche un point qu'il reprendra sans doute quand il sera question de l'*Alsace sacrée* ou Ecclésiastique. 1°. Il produit le sentiment de Wimphelingius qui a prétendu que la Ville de Strasbourg

fut

fut ſous l'Evêché de Metz, juſqu'à l'an 596. qu'elle acquit pour premier Evêque, S. Amand. 2°. Il ajoute que, ſelon Meuriſſe, l'Evêché de Straſbourg ne fut établi qu'en 639. par le Roi Dagobert. Or quoique ces deux opinions ſoient propoſées, ſans un aveu formel de la part de notre Auteur, il paroît cependant pancher vers l'une ou l'autre : en quoi nous croyons que l'antiquité de l'Egliſe de Straſbourg ſeroit léſée.

Car on voit au Concile de Cologne en 346. un S. Amand Evêque de Straſbourg, & ſi l'on dit que ce Concile eſt ſuppoſé, opinion qui n'eſt nullement prouvée, au noins doit-on reconnoître qu'il y ut un S. Amand au Concile de ardique en 347. On trouve ce om dans les Actes & dans l'Alogie de S. Athanaſe : or ce S. nand devoit être l'Evêque de aſbourg, nommé dans le Con-

cile de Cologne vrai ou faux. Si l'on nioit ceci, il faudroit donc nier également que 21 autres Evêques des Gaules qui ont les mêmes Noms dans le Concile de Cologne, dans celui de Sardique, & dans l'Apologie de S. Athanase, eussent tenu les Siéges & gouverné les Eglises dont le Concile de Cologne fait mention; il faudroit dire que Vérissime n'étoit pas Evêque de Lyon; Martin, de Mayence; Victor, des Vangions, ou de Wormes; Jessé, des Nemétes ou de Spire; Victorin, de Paris; *Servais* de Tongres; & ainsi des autres. Le Lecteur sent les inconvénients de cette conséquence, & se porte sans doute à juger que le S. Amand du Concile de Sardique étoit Evêque de Strasbourg, comme les 21 autres Prélats gouvernoient les Eglises nommées dans le Concile de Cologne & dans les Histoires. A l'égard du sentiment de Meurisse,

Evêque de Madaure, & Suffragant de Metz, qui croit que l'Evêché de Strasbourg ne fut établi qu'en 639. par le Roi Dagobert, il éprouve une difficulté particulière & très-considérable ; c'est que tout le monde convient aujourd'hui, d'après les découvertes d'Henschenius, que Dagobert étoit mort dès le 19 Janvier 638.

Nous avons entamé ce morceau de critique, pour engager l'Auteur à répandre d'abondantes lumières sur les antiquités de l'Eglise de Strasbourg. Personne n'est plus capable que lui de faire disparoître toutes les difficultés à cet égard. Ici nous le trouvons livré à des discussions infinies sur les noms des Villes & des Bourgades de l'Alsace Celtique. Nulle observation ne lui échappe en traitant ce sujet ; nulle occasion d'expliquer ou de corriger les anciens Auteurs, ne se presente, sans faire naître des détails très-

instructifs, en voici un exemple. Strabon décrit, dans son 4^e. Livre, la manière de bâtir des anciens Celtes : ce qu'il dit est clair & facile dans le Grec, mais la traduction Latine a gâté cet endroit. M. Schoëpflin y substitue une version qui répond parfaitement à l'original ; il fait voir que les Celtes ne bâtissoient pas en rond, comme le dit le Latin placé vis-à-vis du texte de Strabon, mais que leur methode étoit de faire des voutes à leurs demeures, & de couvrir le faîte avec des joncs. *

* La Note critique de M. Schoëpflin montre que le terme θολοειδεῖς, qui est dans Strabon, se trouve mal rendu par le mot Latin *rotundas*, & qu'il faut entendre domos *in speciem cameræ vel tholi* constructas. La Traduction Latine rend ensuite le mot ὄροφον par *fastigium* ; & notre Auteur entend-là des *joncs* dont les Celtes couvroient leurs maisons. Pour confirmation de sa pen-

Excellente critique encore ſur les Peuples fabuleux qu'on dit avoir habité l'ancienne Alſace. Deſcription curieuſe des mœurs, des coutumes, des habillements, des armes, du Gouvernement, de la Religion des Celtes, vrais habitans de cette Contrée. Tout ceci eſt plein de choſes, de citations des meilleurs Auteurs, de Jules Céſar, de Strabon, de Diodore de Sicile, de Tacite. Diodore ſurtout eſt comme inépuiſable ſur les Celtes; il dit tout ce qu'il ſçait d'eux ſans les flatter, ni les décrier. S'il les accuſe d'avarice dans un endroit, il aſſure ailleurs qu'ils ſe picquoient d'exercer l'hoſpitalité. S'il leur reproche un peu de vanité & de

ſte il auroit pu citer le Vers d'Homère Il. ω. v. 451.

Λαχνήεντ' ὄροφον λειμωνόθεν ἀμήσαντες.

où l'on voit le mot ὄροφον qui ſignifie le *jonc* qu'on tire des marais.

légèreté, il reconnoît également dans eux de la finesse & de la bravoure. Strabon les peint aussi & presque partout en beau; il louë la bonté de leur caractère, leur franchise, leur simplicité; mais voici une observation que fait cet Auteur & par laquelle nous voulons finir notre Extrait qui est déjà trop long.

M. Schoëpflin touche ce qui concerne la taille de nos anciens Celtes : ils étoient plus grands que les Romains, & plus petits que les habitans de la Germanie; ceci dans la même proportion, c'est-à-dire que pour la taille, les Germains étoient aux Celtes, ce que les Celtes étoient aux Romains : mais encore quelle étoit la hauteur des Germains, & à quoi la compare-t-on ? à celle des Bretons : & que dit-on de ceux-ci ? Ecoutons M. Schoëpflin.

Strabon, selon lui, parlant dans son 4^{e}. Livre, de la taille des

Bretons, dit qu'ils ne lui ont pas paru surpasser de plus d'un demi pied, les plus grands d'entre les Romains; d'où notre Auteur conclut que ni les Bretons, ni les Germains, ni les Gaulois Celtes n'étoient pas des Géans, comme on le croit quelquefois. Cette conquence est juste; mais il y a une petite altération dans ce qu'on cite de Strabon: car voici les propres termes de cet Auteur: *Nous avons vû à Rome des enfans de cette nation* (des Bretons) *lesquels étoient à peine entrés dans l'âge de puberté, & qui surpassoient d'un demi pied les plus hauts d'entre les Romains* *.

* Tel est le passage Grec : ἀντίπαιδας γὰρ ἡμεῖς εἴδομεν ἐν Ῥώμῃ τῶν ὑψηλοτάτων αὐτόθι ὑπερέχοντας καὶ ἡμιποδίῳ. Strab. l. 4. p. 305. novæ edit. Toute notre critique porte sur le mot ἀντίπαιδας qui signifie *des enfans qui sortent de l'enfance pour entrer dans la puberté*, c'est-à-dire des enfans de 14. ou 15. ans.

M. Schoëpflin oublie la circonstance de ces *enfans* ou *jeunes gens*; ce qui fait une fort grande différence : car à l'âge de 14 ou 15 ans, qui est celui où l'on entre dans la puberté, il reste pour la taille de grands progrés à faire ; & si les Bretons à cet âge l'emportoient dejà d'un demi-pied sur les plus grands d'entre les Romains, qu'étoit-ce donc quand toute la croissance étoit consommée, quand c'étoient des hommes faits ? Aussi voyons-nous que Strabon parle-là comme admirant la haute taille de ces Bretons, au lieu que l'Historien de l'Alsace se sert du même passage comme pour diminuer l'idée qu'on a de la hauteur gigantesque des mêmes Peuples.

Nous terminons cet article où il nous resteroit cent choses à dire, tant sur la Religion des Celtes Alsaciens, que sur leur langage. Ce premier Morceau, cette premiere

Période de l'ouvrage, auquel nous reviendrons encore deux fois, nous remplit d'admiration. Les recherches, l'érudition, la critique, le style, tout le travail de l'Auteur présente une des plus fortes entreprises Littéraires qui ayent pû tomber dans l'esprit humain ; & remarquons que ceci n'est pas une compilation de Mémoires, d'Actes, de Chartes, de Pièces, de Monuments : considérons que c'est un ouvrage où le choix, l'ordonnance, l'exécution supposent les richesses du génie, presque autant que les efforts du travail, & les attentions du savoir.

ARTICLE CIII.

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE ou Histoire de la Littérature Françoise, dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut retirer des Livres publiés en François depuis l'origine de

l'Imprimerie, pour la connoissance des Belles Lettres, de l'Histoire, des Sciences & des Arts : & où l'on rapporte les jugements des Critiques sur les principaux ouvrages en chaque genre, écrits dans la même langue. Par M. l'Abbé Goujet, Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital, Associé des Académies de Marseille, de Rouen & d'Angers. Tome treizième in-12 pag. 453. A Paris chez Guerin & le Mercier ruë S. Jacques. M. DCC. LII.

ON nous donne ici la suite d'un Ouvrage, où la forme & l'exécution l'emportent de beaucoup sur le fond des choses. M. l'Abbé Goujet en est encore à nos vieux Poëtes François du tems de Henri II. Ces gens-là vivoient avec de fort bons Poëtes Latins, tels que Passerat, Vida, Sainte-Marthe, l'Hôpital & une infinité

d'autres : ils lisoient les Anciens, c'est-à-dire, leur Homère, leur Horace, leur Virgile ; & puis quand ils se mettoient à rimer leurs conceptions, c'étoient des choses pitoyables, non-seulement pour la méchanique du vers, mais aussi pour le choix & la qualité des pensées.

Quelle manie, par exemple, les prenoit de personnifier tous les Etres Métaphysiques, toutes les passions de l'Ame; de faire discourir *Erreur* avec *Verité*, *Contentement* avec *Repentir*! *&c.* Encore s'ils avoient sçû donner du corps, de la grandeur, de l'agrément à ces personnages; comme les Anciens sçurent animer les portraits de la *discorde*, de *l'envie*, de la *calomnie*, de *l'injure* qui paroît si souvent & si à propos dans Homère!

Mais nos Poëtes François du XVI. siècle n'avoient communément ni goût, ni invention, ni

élévation. Beaucoup de passions frivoles, d'inclinations ridicules leur mettoient des rimes à la bouche & au bout de la plume; ils appelloient cela des vers, de la Poësie; & ce n'étoit que de mauvaise Prose alambiquée, qu'un François souvent habillé à la Grecque, qu'un ramas de fades & ennuyeux propos sur l'amour; sans compter que la plûpart d'entr'eux, toujours brouillés avec la Fortune, faisoient des complaintes assommantes sur les disgraces de leur état. Au lieu de se mettre plus à leur aise par un travail utile, par des soins dont la patrie leur auroit sçu gré, ils faisoient de très-sottes élégies; pour apprendre à tout le monde qu'ils n'avoient pas de pain.

Ne vit-on pas vers l'an 1540. un François Habert publier un gros recueil de vers, où il prênoit le nom de *Banni de Lyesse* à cause de sa pauvreté?

Puiſque Fortune inceſſamment me bleſſe :
Nommé je ſuis *le Banni de Lyeſſe*,
Ce nom m'eſt dû.

Et quand il étoit réduit à l'extrémité, quand ſes Créanciers le pourſuivoient, ſa Muſe lui ſervoit à importuner toute la terre pour avoir de l'argent. Ce qu'il y a de mieux dans toutes ces complaintes d'indigence, c'eſt peut-être un diſtyque où parlant de ſon père qui ne lui avoit rien laiſſé, il dit :

Lequel pour vrai n'a laiſſé héritage,
Où beſoin ſoit d'y requerir partage.

Ce François Habert, né à Iſſoudun en Berry, a fait tant de vers qu'on peut à peine en dire le nombre. M. l'Abbé Goujet détaille ſes pièces autant qu'il peut ; & il en omet une multitude qu'il n'a pû voir : la liſte en a été conſervée par la Croix du Maine & par du

Verdier. Habert eut un frere qui se mêla aussi de Poësie, mais il n'abandonna pas le soin de ses affaires ; il devint *Secretaire du Roi, Baillif & Garde du Sceau de l'Artillerie.* Son fils Isaac, & sa fille Suzanne Habert, conservèrent l'amour des lettres, & les cultivèrent avec soin. Isaac fit encore des vers dont on auroit pû se passer ; mais il donna une bonne éducation à son fils Isaac Habert, qui a été célèbre par ses Ouvrages Théologiques & qui est mort Evêque de Vabres.

Nos vieux Poëtes, trop souvent libertins, avoient encore la confiance d'adresser leurs rimes galantes à des hommes graves, quelquefois à des Evêques. Ainsi ce François Habert, dont nous venons de parler, mit son *jugement des trois Déesses Juno, Venus & Pallas* sous la protection de François de Pisseleu Evêque d'Amiens ;

Nicolas Ellain, Parisien, dédia un de ses livres de Sonnets à Eustache du Bellay Evêque de Paris &c.

Il y a sans doute beaucoup à blamer dans ces pratiques indiscrettes & scandaleuses : mais faudroit-il en tirer des conséquences défavorables à ceux qui étoient l'objet de pareilles dédicaces? Nous ne voudrions pas poûsser la critique jusques-là, & nous sçavons qu'en général il y avoit, dans les deux derniers siècles, surtout dans le XVI. beaucoup moins de décence qu'aujourd'hui, sans que la corruption des mœurs fût en proportion du déreglement qui paroissoit alors dans le langage & dans les manières. On ne ménageoit pas l'extérieur, on n'avoit pas mis dans notre langue cette honnêteté, cette pudeur qui s'allarme de tout, & qui peut subsister néanmoins avec un fond très-corrompu. En un mot, quand nous sommes tentés

de nous croire meilleurs que les gens du XVI. siècle à cause que nous sommes plus décents, songeons à ce mot d'un Sage, *quand l'intérieur est perdu, on s'attache à l'extérieur*; & prenons garde qu'il ne nous reste que des apparences, tandis que nos Ayeux conservoient de bons restes de vertu.

Nous applaudissons pour tant fort à la Critique sevère que M. l'Abbé Goujet, notre Auteur, exerce contre la licence, les grossièretés, les fadeurs langoureuses des Poëtes qui l'occupent. Elle s'étend cette Critique aux défauts littéraires; il ne ménage pas ces vieux rimailleurs, il rend pleine justice à leur style, qui communément ne valoit pas mieux que leur morale. Dans le détail de son ouvrage, on est bien aise de trouver ces sortes de jugements qui sont d'ordinaire pleins de finesse & d'instruction.

Ils le sont de même, quand il

faut reconnoître le bien qui se trouve dans quelques-uns de nos Poëtes; par exemple, on nous avertit ici que Nicolas Bargedé, Président au Présidial d'Auxerre, ne *s'occupoit que de sujets graves*; que Robert le Rocquez, de Carentan en Normandie, ne *fit usage de ses connoissances que pour étendre le regne de la vérité*; qu'Anne de Marquets Religieuse à Poissy, *montre dans ses Poësies une grande connoissance de la Religion, un zèle solide & éclairé*; que Jacques de Billy, Abbé de Ferrières & de S. Michel en l'Herm, paroît toujours dans ses vers *plein de zèle pour la vertu & ennemi irréconciliable du vice, &c.*

Mais quand on est bizarre comme Joachim Blanchon de Limoges, qui chante tantôt l'amour profane & tantôt les louanges de Dieu; qui décrie les *veuves* dans ses vers, & qui les préconise bientôt

après ; qui se porte pour vouloir se retirer du monde, & qui peint le lieu de sa solitude comme le *séjour* des démons ; M. l'Abbé Goujet fait sentir ces contrastes, & n'épargne pas les railleries à l'Auteur de tant d'incongruités.

Il ne fait pas un meilleur accueil à Jean de la Jessée, qui étoit probablement une mauvaise tête & un libertin : car il chante du même ton les objets de la *Philosophie*, les grandeurs des Rois, & les appas de sa *Marguerite*: cet homme eut bien des avantures, bien de la peine à vivre ; il fut pauvre, on le mit en prison, il perdit tout son tems à regretter ses anciens protecteurs & à se plaindre de ceux qui ne vouloient pas lui faire du bien. Voici quatre de ses vers qui expriment les traverses de sa vie ; on y remarquera peut-être quelque delicatesse ;

Nos vies sont pesle-mesle assorties
De bien & mal : encor de toutes parts
Croissent toujours dans ce Jardin espars
Là peu d'œillets, ici beaucoup d'orties.

L'article des deux Dames des Roches, mére & fille, intéresse dans ce Volume; elles étoient de Poitiers; elles eurent une grande réputation de sagesse & de bel-esprit; elles furent chantées par tous les Poëtes du tems; elles-mêmes firent des vers meilleurs que ceux de leurs panégyristes. La mére, dans une de ses Odes, se plaint du peu de liberté que les femmes ont de se livrer à l'étude, & ce qu'elle dit à ce sujet mérite d'être rapporté.

Nos parents ont de louables coutumes
Pour nous tollir l'usage de raison,
De nous tenir closes dans la maison,
De nous donner le fuseau pour la plume.

Trassant nos pas selon la destinée,
On nous promet liberté & plaisir ;

Et nous payons l'obstiné déplaisir
Portant le dot sous les lois d'Hymenée...

Il faut soudain que nous changions l'office
Qui nous pouvoit quelque peu façonner,
Où les maris ne nous feront sonner,
Que l'obéir, le soin & l'avarice.

Quelqu'un d'entr'eux ayant fermé la porte
A la vertu, nourrice du savoir,
En nous voyant craint de la recevoir,
Pour ce qu'elle porte habit de notre sorte.....

Un des plus considérables Poëtes du XVI. siècle fut Guillaume de Saluste Seigneur du Bartas, petite terre en Armagnac. On explique bien ici toutes les circonstances de sa vie qui fut sage & exemplaire malgré la licence des armes. On peut voir le magnifique éloge qu'en fait M. de Thou dans le 99e. Livre de son Histoire. Le grand Ouvrage de du Bartas est le Poëme de la

Création du monde ſous le titre de *Semaine.* On en a fait plus de 20. Editions ſelon du Verdier, & plus de 30. ſelon la Croix du Maine. On l'a traduit deux fois en vers Latins. Le premier Traducteur eſt Gabriël de Lerm, Gentilhomme Languedocien ; le ſecond eſt Edouard du Monen ; M. l'Abbé Goujet oublie celui-ci, qui eſt néanmoins cité dans le Baillet de M. de la Monnoye. Le même ouvrage a été mis en Italien, en Anglois, en Eſpagnol, en Allemand. On ne lit plus aujourd'hui cette Poëſie, elle a même eſſuyé des critiques ſi fortes qu'il y a toute apparence que ſon regne eſt paſſé pour toujours : cependant on écrivoit encore en 1747, (& M. l'Abbé Goujet rapporte ce jugement) *qu'on ne voit nulle part ailleurs une imagination plus élevée, plus vive, plus variée* : ſi cet éloge eſt mêlé en ſuite de critiques, de détails

ſur les défauts de du Bartas, au-moins lui laiſſe-t-on toujours de grands avantages. Il faut lire tout ce morceau qui eſt traité par notre Auteur avec beaucoup d'impartialité.

Que dirions-nous de Florimond de Rémond, de Jean Antoine de Bayf, d'Etienne Tabourot Seigneur des Accords, de Claude de Trellon, de Gui le Fevre de la Boderie, de la Roque &c? Il faut penſer que ce Volume préſente 87 Auteurs & qu'on dit quelque choſe de chacun; qu'il nous eſt par conſequent impoſſible de les nommer & de les faire connoître tous. Ceux que nous venons d'indiquer ſont les meilleurs. Jean Antoine de Bayf dit, ſur les Romans, un mot qui ne doit pas nous échapper.

Ne verrons-nous jamais que des
 Romans frivoles,
Temoignage certain d'un ſiécle d'i-
 gnorance,

Ouvrages décousus, sans Art, sans ordonnance,
Pleins de vaines erreurs & pleins de Fables folles !

La suite est aussi bien, & M. l'Abbé Goujet rapporte tout ceci avec complaisance.

Nous finissons par l'Eloge de ses soins, de sa patience, de son exactitude. Sur ce dernier point, nous avons des preuves très particulières & très-solides, puisque nous nous sommes appliqués à suivre plusieurs de ses Analyses vis-à-vis des ouvrages mêmes. Nous marquons en terminant cet article trois ou quatre bagatelles qui paroissent lui avoir échappé.

1°. En parlant du second Livre de Joachim Blanchon, on semble faire entendre qu'il est tout composé de Sonnets : or il est certain qu'il en est de ce second Livre comme du premier ; qu'il est éga-

lement entremêlé de Co
tes, d'Odes, d'Elégies, de
ſons.

2°. Sur Clovis Heſteau
ſement, on marque *les pla*
Roger pour Bradamante in
l'Arioſte. Nous n'avons po
titre à la tête de cette pièc
ſeulement *Acherontide à T*

3°. Dans la liſte des D
de Mademoiſelle des Roc
indique pour Interlocute
cinquième *Sincero* & *Chari*
Charite ; comme le mont
vers.

> Helas, j'ai ſi grand peur, chaſ
> *Charite*
> Que vous, me connoiſſant de
> mérite &c.

4°. On dit que l'Epitre
Demoiſelle au Roi Henri
trouve dans le recueil avec
duction en vers Latins par
le de Sainte Marthe. Il

: & *la Traduction en vers* *par Joseph Scaliger.* Celle-ci :me la première, c'est-à-dire le Latin.

On fait honneur à Claude de in de *condamner ouvertement l*, cela est vrai, on n'a qu'à es Stances XVII. XVIII. Mais il ne laisse pas de dire un endroit.

ne souffre qu'un autre avec lui se
mesure :
rand ne doit jamais endurer une
injure,

lleurs parlant au Chevalier ı Dame, il dit :

quelqu'un en veut parler indigne-
ment
ifie tes jours pour l'honneur de ta
Dame &c.

ette morale ne vaut assurément i, & peut paroître contredire les ıcipes de Trellon contre le duel.

Mais laissons tout cela & promettons un extrait pour le 14 Tome.

ARTICLE CIV.

***THEORIE DES TOURBILLONS** Cartésiens avec des réflexions sur l'attraction. A Paris chez Hyppol. L. Guerin, vol. in-12. P. 215.*

A La naissance de M. de Fontenelle, le Cartésianisme étoit plus décrié que connu : on savoit seulement que ce systême étoit une nouveauté. Un titre de cette espèce n'est pas une recommandation dans les écoles. L'antiquité qui, dans les matières essentielles, doit toujours exercer un souverain empire, étend souvent ses droits jusques sur les choses les plus indifférentes. La précaution est bonne, fût-elle même un peu outrée : il y a peu de risque à excéder en complaisance pour les vieux préjugés,

il y en auroit beaucoup à excéder en indulgence pour les nouvelles imaginations.

M. de Fontenelle, qui commença ſa courſe Litteraire, par où bien des ſavans ſeroient trop heureux de la finir, entreprit de faire la fortune du Cartéſianiſme. Jamais eſſai n'eut plus de ſuccès, il éleva le mérite du ſyſtême au deſſus de la prévention & mit le comble à la réputation du jeune Philoſophe. La gloire de l'un & de l'autre fut longtems de niveau, c'eſt-à-dire également brillante: mais enfin M. de Fontenelle a été ſur le point de voir la ſienne ſurvivre à celle de Deſcartes. Nos Ecoles & nos Académies abandonnent celui-ci pour ſuivre Newton, & cette eſpèce de révolution allarme en quelque ſorte notre illuſtre Académicien. Il ne peut la voir ſans ſentir ſa vigueur ſe ranimer; l'honneur de la France & l'intérêt du ſyſtême réveillent

ſon zèle : ſon aurore fut le premier des beaux jours du Carteſianiſme ; il ne veut pas que ſon couchant ſoit le dernier. En 1684 il lui donna l'éclat le plus brillant ; en 1752. il y ajoute l'appui le plus ſolide. Au reſte il défend l'ouvrage de Deſcartes ſans attaquer celui de Newton : content de réparer les bréches faites à ſa place, il ne ſonge point à faire de ſortie ſur le camp ennemi : il ſçait que quand on aura repouſſé les aſſauts de la légion Newtoniène, il ne ſera pas difficile de la forcer dans ſes retranchements.

Les Mondes & la Théorie des Tourbillons ſont donc deux ouvrages, qui ſe reſſemblent aſſez pour être du même Auteur, & qui ſont trop différens pour avoir les mêmes Lecteurs. Là c'eſt un Philoſophe agréable, qui tire le Carteſianiſme de ſes ténèbres, & le met dans le plus beau jour : ici

c'eſt un Phyſicien profond, qui s'enfonce dans le même ſyſtême, & en ſonde les myſtères. Là on prodigue les agrémens, on n'inſtruit que pour plaire; à l'argument le plus ſubtil on donne la forme du plus leger badinage: ici on épargne les ornemens, on ne raiſonne que pour convaincre, on contraint le génie à une ſévérité Géométrique. Là les matières les plus abſtraites perdent leur ſécheresse; on les peint ſous les images les plus fleuries, les couleurs les plus riantes en éclairent la ſombre obſcurité: ici ce ſont les mêmes matières rendues pour ainſi dire à elles-mêmes; on leur ôte toute parure pour pénètrer mieux leur nature; on craint de les embellir, on ne cherche qu'à les éclaircir. Là c'eſt un Maître enjoué qui parle, & une Dame intelligente qui écoute; l'un propoſe avec grace, l'autre conçoit avec facilité; les objections

ſont fines & les ſolutions délicates: ici c'eſt un ſavant ſérieux, qui expoſe ſes principes & en déduit ſes concluſions devant de fiers Antagoniſtes; il oppoſe la préciſion Mathématique à leurs détails Algébriques; ſon exactitude eſt auſſi rigoureuſe que leur cenſure eſt hardie; il repond à leurs défis, & réfute leurs critiques ſans s'en plaindre; pour tempérer leur confiance, il ſe contente de la diſſimuler. Ce n'eſt donc plus ſous la figure d'un Roman ingénieux, c'eſt ſous la forme d'un traité contentieux, que paroît ici le Cartéſianiſme. Au lieu de ce pinceau enchanteur, qui ſur les objets les plus ingrats répandit ſi longtems la plus riche aménité, M. de F. tire ſon crayon, ſon compas & ſa regle; il meſure, peſe, & calcule en pur Géomètre: on ne lui retrouve de l'Auteur *des Mondes* que l'élégante préciſion & la netteté exquiſe.

La Théorie des Tourbill Cartésiens est divisée en neuf f tions : elles sont précédées d'u belle Préface, que nous devon un savant Editeur, & où n avons puisé le fond des obs vations, que nous venons de fa On place ensuite des suppositio & des notions préliminaires; p mi ces suppositions il en est qu'il ne faut concevoir que com une hypothèse idéale, desti seulement à faire valoir un r sonnement de l'Auteur. C'est systême d'une matière infinie; su de controverse, objet de chica ou plutôt systême absolument fa Pour trancher toute difficulté suffit de dire que Dieu n'a c qu'une quantité finie de matiè qu'il la tient enfermée dans espace, dont elle ne peut franc les bornes, & que cet espace en tellement rempli, qu'il n'y r aucun vuide. Il n'y a là rien

ſuppoſé que le plein : tout le reſte doit être avoué de quiconque y fait attention.

Dans cet eſpace ainſi conçu, Dieu ne ſçauroit imprimer à la matière qui le remplit, aucun mouvement qui ne devienne curviligne, ou qui n'occaſionne des mouvements de cette eſpèce ; c'eſt ce qui dans notre Tourbillon rend preſque néceſſaire la circularité des mouvements céleſtes. Ainſi la ſuppoſition qu'en fait M. de Fontenelle, tombe plus ſur l'exactitude de cette circularité, & ſur l'uniformité de ces mouvemens que ſur leur direction circulaire. Pour concevoir la génération de ces Phénomènés, il ne faut que pénètrer la nature d'une eſpace plein, où, ſans pouvoir s'en échapper, le fluide qui le remplit, eſt forcé de changer de place, ſoit pour exécuter des mouvements qu'on lui imprime, ſoit pour céder un paſ-

ux solides qu'il environne, la force motrice les transf-. C'est un point bien avan-x d'où un habile Physicien jetter sur toute la nature des ds fort étendus, & en dé-ir les plus grands ressorts.

; reservé que Descartes, M. de enelle ne pense pas que le de pour se former n'ait eu in que de matière & de mou-ent. *Non*, dit-il, *que la ma- une fois créée & ayant reçu réateur une premiére impression louvement dans toutes ses par-, je croye qu'elle ait pu en un s quelconque & même infini, se tre, en vertu des seules loix du uvement, dans l'état où nous rons aujourd'hui l'Univers; ce- n'est non plus concevable, qu'il feroit que toutes les parties d'une ndule détachées les unes des au-s, & les parties de ces parties, force d'être agitées toutes ensem-*

ble, vinssent enfin à s'arranger de manière qu'elles formassent une Pendule régulière. Il faut que la main de l'Horloger s'applique à l'ouvrage, & que cette main soit conduite avec beaucoup d'intelligence : il ne fera rien que selon les loix du mouvement ; mais ces loix seules n'eussent pas fait par elles-mêmes ce qu'il fera.

Avec la même discrétion, l'Auteur rejette l'opinion de ceux qui ont dit que *le nombre des arrangements, que peut prendre la matière simplement agitée pendant un tems infini, étant infini, l'arrangement qu'elle prendra avec le concours d'une intelligence y est nécessairement compris.* Cependant ce paradoxe s'accrédite. Pour en dévoiler la fausseté, M. de Fontenelle observe que les deux infinis qu'on cite dans cette hypothèse prétendue, sont des infinis différens, dont l'un ne renferme pas l'autre. Mais peut-

être qu'une raiſon moins profo
& plus ſenſible doit être préſen
au commun des Lecteurs. Diſ
donc qu'il ſuffit de penſer qu
formation de l'Univers eſt livré
un hazard aveugle, dès qu'on
exclut toute intelligence ſuprê
Or ce hazard, dont la ſuppoſit
d'ailleurs répugne à toutes les
mières de l'eſprit, perd en un
tant toute la force qu'on peut
prêter ; & juſqu'à ce qu'il int
vienne quelque cauſe étrangè
toutes choſes doivent reſter d
l'état où les met l'action préten
de ce hazard. Son énergie n'a
elle-même aucune durée ; les é
mens qu'elle remue ou qu'elle co
bine, n'en peuvent recevoir auc
activité qui les anime & qui ent
tienne leur fécondité. Cette h
monie, cette analogie réguli
qui ſe perpétuent dans le mon
malgré les changements & les
ciſſitudes qu'il éprouve, ou plu

qui s'y conserve ou qui s'y reproduit à la faveur des mêmes changements & des mêmes vicissitudes; le concert, dis-je, de cette variété & de cette analogie, renferme une suite de combinaisons trop bien entenduë, pour que le hazard en puisse être la source. Tant d'ordre, de beauté, de magnificence ne peut avoir pour principe que l'action d'une puissance & d'une intelligence infinie. Mais reprenons le fil de notre *Théorie* & la suite des Sections.

Du mouvement circulaire à la *force centrifuge*, l'intervalle, *s'il y en a un*, est si court, que M. de Fontenelle n'a pas du s'arrêter au passage. Voici ses principes réduits à la plus grande simplicité. Tout corps mû dans un cercle a une tendance à la ligne droite; dans chaque point il souffre violence, il fait effort pour s'échapper par la tangente; cet effort toujours sub-

ſiſtant & toujours réprimé eſt
qu'on appelle *force centrifuge*,
ce n'eſt proprement que la mên
force qui produit la circulatio
Elle ſera d'autant plus grande, ce
force centrifuge, que le corps a
plus de vîteſſe & que le cercle
il ſe meut ſera plus petit. Car vo
des choſes certaines :

Il faut plus de force en gén
ral pour changer la direction d'
corps qui a plus de vîteſſe.

Il faut plus de force de cir
lation pour changer la directi
d'un corps mû dans un cer
avec plus de vîteſſe.

Dans le cas de ce mouvement
culaire, changer la direction, &
primer l'effort que fait le corps v
la tangente, c'eſt la même cho

Par conſéquent, il faut plus
force de circulation pour réprin
cet effort vers la tangente, qu
le corps a plus de vîteſſe. M
plus le cercle eſt petit, plus

détours, les changements de direction, les efforts réprimés, si l'on veut se servir de ce terme, sont fréquents.

Donc plus le cercle est petit, & plus le corps qui y circule a de vîtesse, plus aussi la force de circulation, & par conséquent la force centrifuge doit être grande.

Donc, en suivant toujours notre Auteur, la vîtesse étant appellée V & le rayon du cercle R, tout ce qui entre dans la force centrifuge, sera exprimé par $V \times \frac{V}{R}$ ou $\frac{V}{R}$. Dans ce produit $V \times \frac{V}{R}$ le premier terme est la vîtesse entant qu'elle appartient au mouvement en général; & le second est la vîtesse appliquée à un mouvement circulaire. Tout ceci revient à cette proposition bien connue, que *la force centrifuge est toujours égale au quarré de la vîtesse divisé par le rayon*; & de cette proposition sui-

vent plusieurs Corollaires : pa
exemple, que dans les cercles égaux
les corps qui ont la plus grand
vîtesse, ont aussi la plus grande for-
ce centrifuge ; que dans les cercl
inégaux, les corps qui ont la mê-
me vîtesse, ont une force centri-
fuge d'autant plus grande que l
cercle qu'ils décrivent est plus petit
que la force centrifuge ne peut ja-
mais devenir infiniment grande,
puisqu'il faudroit pour cela que l
cercle devînt infiniment petit : c
qui n'est pas possible &c.

La nature de la force centrifu-
ge est toujours la même, mais se
effets peuvent varier selon la natu-
re des sujets sur lesquels elle agit
Pour le faire plus aisément conce-
voir, M. de Fontenelle présent
deux sphères, l'une solide, l'autr
fluide, & il leur suppose un mou-
vement autour de leur centre
Dans la première il ne considèr
que les plans circulaires qui l

composent, & qui tournent avec elle sur un axe commun. Ces plans ont plus ou moins de vîtesse, selon que leur rayon est plus ou moins long. Dans la seconde sphère l'Auteur ne s'attache guères qu'aux surfaces sphériques concentriques, dont elle est composée, & aux cercles dont ces surfaces sont l'assemblage. Il appelle ces surfaces des *couches*, & leur grandeur dépend aussi de celle de leur rayon. Ainsi dans ces deux Sphères M. de F. distingue deux sortes de *circulation*, l'une *solide*, l'autre *fluide*. Il cherche la force centrifuge de la première dans les plans de la Sphère solide, & celle de la seconde dans les couches de la Sphère fluide. Ainsi si la circulation est uniforme dans ces deux Sphères, la force centrifuge, dans les couches fluides, comme dans les plans solides, dépend de leur grandeur & de leur vîtesse.

Mais si la circulation fluide n
pas uniforme, comme en effet c
ne l'est pas dans le tourbillon so
re, où M. de F. doit faire l'e
& l'application de ses princip
comment faire l'estimation de
force centrifuge répanduë dans
diverses couches? On répond q
s'il s'agit de la force absoluë
chaque couche, elle ne peut
pendre que de la grandeur & de
vîtesse de chaque couche, elle
est le produit. Il ne peut donc
avoir d'embarras que sur leur f
ce respective. Or, supposé l'équ
bre tel qu'il est entre les couc
du tourbillon solaire, il faut q
les plus petites ayent la plus gr
de force de circulation, & que
plus grandes ayent la moindr
c'est-à-dire, que les masses &
forces de ces couches soient en r
son réciproque. Ainsi les masses
ces couches étant entr'elles co
me les quarrés de leurs raio

plus le quarré d'un raïon est grand, plus, dans sa couche, la force de circulation est petite & *vice versa.* Ainsi naissent également l'un de l'autre & la proportion fondée sur ces rapports, qu'on appelle *raison inverse* & l'équilibre entre les forces centrifuges, qui sont répanduës dans les différentes couches d'un même tourbillon, en prenant toujours chaque couche en entier, sans que cependant il y ait le même équilibre entre les forces centrifuges, qui résident en chaque point de ces couches. M. de F. ne tient ici presque aucun compte des frottemens; il se contente d'avertir que, pour en rendre l'effet nul, ou insensible, il ne faut qu'augmenter la subtilité, & diminuer la liaison des parties, qui composent le fluide.

Si l'on veut recourir à la Section 3^e de la Théorie, on y trouvera les élémens algébriques de

ces ſçavans procédés, & on n
ſçaura quelque gré de l'effort q
nous avons fait pour en abaiſ
la hauteur au niveau de bien
Lecteurs qui ne peuvent y atte
dre, ou qui n'ont pas l'uſage
ces formules. M. de F. ſans pr
dre, ni nous donner le tems
reſpirer, ſe hâte d'appliquer
principes au tourbillon Solaire d
la 4e Section. Il y reprend les t
mes de la proportion que nous
nons d'expoſer, il les arrange,
les manie. Du ſein de ſes opé
tions, on voit éclore les deux
meuſes loix de Kepler ſur la diſt
ce des Planettes au Soleil, &
le tems de leurs révolutions. A
on retrouve ici ce que M. de F
tenelle & tant d'autres ont ſouv
démontré, ſçavoir que le ſyſtê
Cartéſien, par la voie du calcul
plie & ſatisfait auſſi bien que
Newtonien aux règles de Kepl
& comme, en fait de calcul, il

a ni prescription ni privilége exclusif, on est toujours à tems d'opposer calcul à calcul. Entre le Cartésien & le Newtonien il y a une différence bien remarquable. L'un roule sur des principes Physiques, sur des élémens sensibles, sur des forces connues & des ressorts méchaniques, dont le jeu naturel s'accorde avec les Phénomènes qu'on lui attribuë. L'autre ne mesure que le tems & les dimensions du Phénomène : son résultat se termine à des causes aussi peu Physiques & méchaniques que des chiffres & des lettres. Là, comme l'observe ingénieusement l'Editeur, on *accommode ses idées à la nature ;* ici on *soumet la nature à ses idées ;* comme si les calculs ne devoient pas être d'après la nature, plutôt que la nature d'après les calculs. Quelque heureux que soient ces rapports, M. de F. n'en croit point le choix nécessaire ; il

déclare qu'il a dépendu de Dieu, & que sa sagesse l'a déterminé sur la nature de ses libres desseins. Il n'est pas tenté d'en chercher la raison dans les attributs divins ; il n'envie point à un célèbre Newtonien l'honneur métaphysique d'y avoir trouvé des raisons *à priori* de l'attraction.

La suite dans le mois prochain.

ARTICLE CV.

***CATALOGUE RAISONNÉ** des Tableaux du Roi, avec un abrégé de la vie des Peintres, fait par ordre de Sa Majesté, T. I. contenant l'Ecole Florentine & l'Ecole Romaine.* Par M. Lépicié Secrétaire perpétuel & Historiographe de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, Professeur des Elèves protégés par le Roi, pour l'Hist-

toire, la Fable & la Géographie. A Paris de l'Imprimerie Royale. M. DCC. LII.

EN ſuivant cet Ouvrage, nous devons inſiſtèr encore ſur les Peintres de l'Ecole Florentine & ſur les Tableaux qu'ils fourniſſent au Cabinet du Roi. M. Lépicié, notre Auteur, indique neuf de ces Peintres; (nous avons parlé des trois premiers) & l'abrégé qu'il donne de leur vie eſt toujours tiré en grande partie des Notices hiſtoriques de George Vaſari.

C'eſt, diſent certains Auteurs, un Ecrivain partial, un Panégyriſte éternel des Florentins ſes compatriotes. Nous ne prétendons pas réfuter ce jugement, qui paroît même avoué par d'autres Italiens; mais il doit nous être permis de dire qu'après tout on lit le Vaſari avec un extrême plaiſir; qu'il intéreſſe par ſes Anecdotes; qu'il

instruit par ses détails, sans compter l'avantage précieux d'être contemporain, & d'avoir exercé la même profession. Enfin M. Lépicié ne répand point de doutes sur la sincérité de cet agréable Historien; il se contente de l'abréger, ainsi qu'il convenoit au plan de ce Catalogue. Voilà le point qui doit nous fixer, & nous reprenons cette suite de Peintres Florentins.

Baccio Bandinelli, qui est le premier des six qui nous restent, n'a pas laissé beaucoup de Tableaux. Il quitta le pinceau pour les Ouvrages de Sculpture, & il fit sagement, car sa manière de composer étoit bizarre, & son coloris trop foible. Il mania le ciseau avec plus de succès. Mais *la grande réputation de Michel Ange, en ce genre, fit le tourment de sa vie; il mettoit ses Oüvrages en parallèle avec ceux de ce grand homme, &*

il étoit le seul qui leur accordât la supériorité. Bandinelli mourut à Florence en 1559. âgé de 72. ans. Le Roi n'a qu'un tableau de ce Maître, qui est le portrait de Bandinelli peint par lui-même : ouvrage où l'on ne remarque *qu'un dessein chargé & du goût le plus austère.*

Il n'en est pas de même d'André Del-Sarte. Il y a de lui, chez le Roi, quatre Tableaux d'un grand mérite ; *un Tobie conduit par l'Ange, deux saintes Familles*, & cette belle *Charité* qu'on voit & qu'on admire au Luxembourg, depuis que le sieur Picaut l'a fait passer de dessus bois sur toile. Il étoit tems de recourir à ce remède si précieux & si étonnant dans ses effets. L'Ouvrage d'André Del-Sarte alloit périr ; le bois, qui en faisoit le fond, étoit comme celui de la Vénus d'Appelle au bout de quatre Siècles ; le vers l'avoit ron-

gé, il tomboit en ruine, en pouſ-ſière. Le ſieur Picaut, en conſé-quence des ordres du Roi, eſt venu au ſecours. Il a travaillé ſur cette pièce ineſtimable; il l'a ſauvée en la mettant ſur une toile qui bravera encore pluſieurs ſiècles, & cet ex-cellent morceau eſt actuellement dans un état d'intégrité, de beauté, de ſplendeur même, qui charme tous les yeux. La Figure principale eſt une grande femme aſſiſe & entourée d'enfans; ſymbole de cette tendreſſe active qui fait le caractère de la Charité, *& dont les effets ne tendent qu'au ſoulagement des malheureux.*

La vie d'André Del-Sarte eſt agréable par les contraſtes qu'elle préſente. Il naquit à Florence en 1488. Il acquit de bonne heure une très-belle manière de peindre. On le rechercha en France; il étoit pauvre en Italie; François I. le fit venir & le combla de biens; mais

l'amour de la Patrie le rappella à Florence où il fut encore malheureux. Ce qu'il y a de bien répréhensible dans ses procédés, c'est qu'ayant reçu du Roi une grosse somme d'argent pour faire des emplettes de Tableaux, & s'étant engagé par serment à revenir auprès de ce Prince, il ne tint aucunement sa parole. L'argent fut mangé; les Tableaux ne furent point achetés; le Peintre mal-avisé trompa le Monarque son Bienfaiteur, & dèshonora, par un défaut de conduite, par un manque de probité, les talens qui lui ouvroient la porte de la Fortune. Il y a bien des détails sur cela & sur tous les Ouvrages d'André Del-Sarte dans le recueil de George Vasari, qui se trompe pourtant en plaçant la naissance de ce Peintre en 1478. M. Lépicié évite cette faute, & il est certain en effet qu'André étant mort en 1530. âgé

de quarante-deux ans, com
l'avouë le Vasari, il faut que
Naissance tombe à l'an 1488. n
1478. *

André Del-Sarte fut un
Maîtres de Jacques Pontorme
à Florence en 1493. Ce Pein
débuta par de grands succès, &
n'avoit encore que dix-neuf an
lorsque Michel-Ange dit,
voyant ses Ouvrages, que *ce je*
homme éleveroit la Peinture j
qu'au Ciel. » Quel homme, *repr*
» *notre Auteur*, eût osé démen
» une telle prophétie? Cepend
» elle ne fut point accomp
» Pontorme ne donna que de f
» ses espérances & ne put obt
» la place qui lui étoit désign
» Quel exemple pour nous ren

---

* Il s'est glissé une faute d'impres
dans la Notice de M. Lépicié. On
page 37. *Jacques Sansorin*, lisez *Jac*
Sansovin.

» modérés dans nos jugemens ; » mais aussi quelle excuse ! » La décadence du Pontorme vint d'une cause qui n'est pas ordinaire. Il douta trop de ses forces ; il étoit persuadé que les autres faisoient mieux que lui : il changeoit, par cette raison, de manière, il altéroit & dénaturoit la sienne. Voilà un écueil tout opposé à celui où engage la suffisance & la présomption : ce qui prouve bien que les extrêmités ne manquent nulle part, & qu'il faut se défier de celles-même où le commun des hommes ne donne pas.

M. Lépicié fait un beau caractère des vertus morales du Pontorme ; il ajoute que cet Artiste *ne sortit point de Florence*. Nous croyons que ce mot ne doit pas être pris à la rigueur ; car le Vasari assure qu'en 1522. la peste étant à Florence, le Pontorme alla demeurer à trois milles de-là, dans le Mo-

naftére *della Certofa*, où il fit beau-
coup d'ouvrages.

Le Roi n'a qu'un Tableau de ce Maître ; & c'eft le portrait d'un Graveur. *La tête eft d'un beau Pinceau ainfi que la main ; le deffein en eft précis & d'un bon caractère.* Il faut qu'une belle Réfurrection de Lazare faite par le Pontorme pour François I. fe foit perduë ou détruite ; George Vafari en fait mention ; si elle étoit encore chez le Roi, notre Auteur ne l'oublieroit pas.

On ne voit non-plus dans la collection de S. M. qu'un Tableau de Balthazar Péruzzi, qui eft une *Vierge decouvrant l'Enfant Jefus endormi.* » Il tient de la manière » de Piètre Perugin: on y trouve le » fini de l'exécution, la fimplicité » des attitudes, l'éclat des cou- » leurs, & le gracieux des têtes » ; L'Auteur étoit de Sienne, né en 1500 ; il s'appliqua beaucoup

au dessein, il fut savant dans les Mathématiques & dans l'Architecture; c'est ce qui lui fit entreprendre de grands ouvrages de Décorations, qu'on admira beaucoup à Rome & ailleurs.

Balthazar Péruzzi se trouva dans cette Capitale, lorsqu'elle fut prise par les Troupes de Charles V. sous le Pape Clement VII. & il y essuya beaucoup de mauvais traitements. On lit ici *qu'il ne se tira des mains* Ennemies *qu'en faisant le portrait de Charles de Bourbon qui commandoit au Siége de cette Ville*: & voilà ce qu'il faut entendre. Le Connétable, Charles de Bourbon, avoit formé le Siége de Rome; mais il n'en vit point le succès, puisqu'il fut tué dans un assaut. Cependant George Vasari assure qu'un intime Ami du Connétable fit faire son portrait par le Péruzzi, soit, ajoute l'Auteur Italien, qu'on dirigeât le Peintre

en lui montrant le Cadavre d
Prince mort, soit qu'on eût déj
son Portrait, ou qu'on se con
tentât d'expliquer de bouche le
principaux caractères de sa physio
nomie. Il est toujours certain
suivant cette relation, que Charle
de Bourbon ne fut peint par notr
Artiste, qu'après sa mort.

Balthazar préparoit un Com
mentaire de Vitruve, quand il ter
mina ses jours à l'âge de trente
six ans.

François de Rossi le suit dan
ce Catalogue. On l'appelle le *Sal
viati* à cause du Cardinal de ce non
qui s'étoit fait son Protecteur. O
voulut aussi le protéger dans l
Cour de France, on l'y appell
pour peindre à Fontainebleau
mais son caractère dur, ses ma
nières pleines d'orgueil & de ru
desse indisposèrent tout le mond
contre lui : *tant il est vrai*, ajout
M. Lépicié, *que la douceur & l*

modestie relèvent les talens des grands Artistes, & que l'estime de leurs Ouvrages est souvent proportionnée, pendant leur vie, à celle de leur personne! Les Tableaux de Salviati furent médiocrement goûtés, parce qu'on étoit mécontent de lui; il retourna en Italie, où son caractère ne s'adoucit point; ainsi sa carrière qui pouvoit être agréable & brillante, fut triste & disgracieuse; il la termina en 1563 à l'âge de 53. ans. Le Roi a un Tableau de lui; on y voit *Adam & Eve chassés du Paradis terrestre*; mais le tems l'a fort endommagé. Il a été repeint presque par tout; & tout ce qu'on en peut dire *c'est qu'on y apperçoit malgré des incorrections un grand caractère.* *

* Il y a deux petites différences entre la Notice de Vasari & celle de M. Lépicié. Celui-ci dit 1°. que le Salviati se lia d'amitié chez André del-Sarte avec le

Le dernier Peintre Florenti
dont il ſoit queſtion dans ce Re
cueil, eſt Mathieu Roſelli. Il na
quit à Florence, dit notre Auteu
en 1578. ce qui doit être une fau
d'impreſſion; car on place enſui
ſa mort au commencement d
1560. ſuppoſons donc la naiſſan
en 1478. M. Lépicié fait de c
Maître le plus beau portrait d
monde. » C'étoit un homme ve
» tueux, dont les mœurs douces
» inſinuantes gagnoient aiſémen
» l'affection de ceux qui entroien
» en commerce avec lui. Bon am
» bon maître, bon parent; tou
» ceux qui, dans leurs beſoins
» avoient recours à lui, éprouvoie
» juſqu'où alloit l'excellence d

même Vaſari, qui de ſon côté aſſure q
cette liaiſon étoit plus ancienne. 2°. Q
le Salviati & le Vaſari profitèrent pl
en deux mois chez le Bandinelli, qu'ils n
voient fait ailleurs en deux ans. Il y
dans le Vaſari, *en un mois.*

» ſon cœurs » ſes talens pittoreſques n'étoient pas auſſi diſtingués; mais *ſes Tableaux ont de l'agrément*, & les deux qui ſont chez le Roi, ſçavoir, *David tenant la tête de Goliath, & le triomphe de Judith* plaiſent aux Connoiſſeurs. » La » compoſition en eſt agréable; les » têtes en ſont gracieuſes, la cou» leur, ſans être vraie, a de l'accord »& del'harmonie dans les tons. » Nous tranſcrivons ainſi les jugements de notre Auteur qui s'exprime toujours bien ſur le merite des Ouvrages qu'il décrit.

Nous allons le ſuivre encore mieux dans les détails de l'Ecole Romaine. Et c'eſt ici qu'une penſée, qui nous eſt venue ſouvent en parcourant ce Catalogue, ſe manifeſte & ſe développe de plus en plus. Nous comparions la lecture des ces belles deſcriptions, à celle des Voyages de Pauſanias dans les Villes de la Grèce : avec

cet Auteur , on se trouve placé
tout instant vis-à-vis des che
d'œuvres d'Apelle, de Parrhasius
d'Euphranor de Pausias &c. parc
qu'il décrit les Tableaux de c
grands Maîtres, parce qu'il en c
ractèrise les divers personnages.

Et que fait M. Lépicié dans
développement du Catalogue q
nous occupe ? Ne nous conduit-
pas comme par la main dans l
Palais de S. M. ? Ne nous y fait-
pas admirer les Monuments d'u
Art qui, depuis près de trois siècle
s'est élevé presque au niveau d
l'antique ? Voici par exemple l'E
cole Romaine qui va fixer nos re
gards ; on nous dira, ceci est d
Raphaël, cela de Jules Romain
ailleurs c'est un bel ouvrage d
Parmesan ; dans un autre endroit
ce sont de grands Morceaux d
Piètre de Cortone, &c. Et ce qu
ne fait pas assez Pausanias dans s
Courses Attiques , Béotiques

Corinthiennes, on l'executera ponctuellement ; on nous donnera une idée de la manière & du mérite particulier de chaque Peintre.

Indiquons, avant que de finir, les deux premiers de cette Ecole Romaine. Ce sont Pierre Perugin & André Mantegne. Le * premier passa une jeunesse bien laborieuse, il eut à lutter contre l'indigence, mais il la combattit si vivement, qu'il en triompha & tomba dans une autre extrémité. Il devint riche & avare. ** Il manqua aussi du talent de se faire aimer ; il fut toujours en contestation avec Michel-Ange : ce qui prouve qu'on

* Né en 1446. mort en 1524.

** Le Vasari l'accuse d'un défaut bien plus grand dont ne parle point M. Lépicié : c'est d'avoir eu peu de Religion, de s'être déclaré contre le dogme de l'Immortalité de l'Ame, & d'avoir mis toutes ses espérances dans les biens de la Terre.

ne ſçait jamais ſe rendre juſtice : quelle différence entre ces deux Artiſtes ! La principale gloire du Perugin fut d'avoir eu Raphaël pour éleve ; & celui-ci de ſon côté eut l'eſprit de s'élever au-deſſus des leçons & des exemples de ſon Maître. Quel intervalle encore entre ces deux genies ! Le Perugin n'eut qu'une petite manière, que des vuës bornées, qu'un *faire* médiocre les quatre Tableaux qu'on a de lui chez le Roi juſtifient ce jugement ou cette Critique ; on ne lui refuſe pourtant pas le mérite des airs de tête, & du pinceau gracieux. Mais quelle grandeur de genie dans Raphaël ; quelle multitude de talens Nous commencerons par lui l'Extrait ſuivant.

Ici nous n'ajoutons qu'un mo ſur André Mantegne dont il y un Tableau dans la collection d Roi, ſavoir une *Sainte Vierge* *l'Enfant Jeſus* : les attitudes

ſont ſimples & élegantes & l'exécution eſt d'un grand fini; mais *on reproche à ce Peintre, de la ſechereſſe dans le nud, de la roideur dans les plis de ſes Draperies &c.* Mantegne naquit en 1451. & mourut en 1517. Il peignit à Padoue, à Rome & à Mantoue; ſon plus grand ouvrage eſt le triomphe de Céſar qu'il fit pour le Marquis de Mantoue, & qui a paſſé dans le Palais d'Hamptoncourt en Angleterre. On en admire la perſpective & la belle compoſition qui eſt décrite fort au long par le Vaſari. M. Lépicié l'abrège, ainſi que toutes les autres particularités de cette vie, où il inſère néanmoins de tems en tems, comme dans ſes autres Notices, des réflexions inſtructives, agréables & qui relèvent beaucoup ces Hiſtoires abrégées.

ARTICLE CVI.

VOYAGE D'EGYPTE ET de Nubie. Par M. F. L. Norden premier Vol. *in-folio*.

COmme il n'y a encore ni Frontiſpice ni Préface à cet Ouvrage, nous ſommes obligés de raſſembler les annonces qu'on en a publiées pour la ſouſcription ; afin de donner aux Lecteurs une idée de ce que nous devons dire.

Le ſieur Frideric Louis Norden, Danois, & Capitaine de Marine, fit il y a environ 15. ans, c'eſt-à-dire en 1737. & 1738. le voyage d'Egypte, non en Marchand, non en ſimple Militaire, mais en Obſervateur curieux & attentif. Il examina tout, depuis Alexandrie juſqu'à Syenne & aux Cataractes ; il deſſina ſur les lieux ce qui lui parut remarquable, & il rapporta de très-bons Mémoires que la So-

ciété Royale de Londres le pria de donner au Public.

Engagé par ces sollicitations, il se mit à former un tout des diverses parties de sa relation, & il ne négligea rien pour rendre cet Ouvrage digne de l'attention des Curieux ; mais étant sur le point de l'imprimer, il fut surpris de la mort ; & ses Mémoires seroient peut-être demeurés dans l'oubli, si le Roi de Dannemark ne les avoit pas pris sous sa protection. Ce Prince ordonna que l'édition se feroit à Coppenhague & que la Société Royale des Arts & des Sciences de cette Ville y donneroit ses soins. Comme l'ouvrage devoit être en François, M. Roche de Partenay, Auteur de la dernière histoire de Dannemark, fut chargé particulièrement de le conduire ; & toutes ces attentions ont eu leur effet.

La relation sera en 2. Vol. in-

fol. Le premier paroît ſans préface & ſans frontiſpice, parce qu'on a voulu contenter les Souſcripteurs, qui s'ennuyoient de ne point recevoir les exemplaires longtems après les termes marqués dans le *Proſpectus*. Mais à la tête du ſecond Volume, on remplira ce vuide ; on y mettra le titre, la dédicace, la Préface & le portrait de l'Auteur : c'eſt ce qu'on ſpécifie dans un court avertiſſement qui accompagne ce premier tome ; & il ſemble qu'après l'explication que nous venons de donner, on doit être aſſez inſtruit de l'entrepriſe. Il s'agit préſentement de marquer au juſte les qualités & le mérite de l'exécution. Le livre eſt très-bien imprimé, très-orné de planches, toutes gravées ſur les deſſeins de l'Auteur ; mais que faut-il penſer du diſcours, c'eſt-à-dire de la relation même ?

Elle eſt diſtribuée dans ce Volu-

me en quatre parties, où l'on trai-te 1°. de l'ancienne Alexandrie. 2°. de la nouvelle. 3°. du vieux & du nouveau Cayre. 4°. des Pyramides & des Obelisques, & sur tout cela il ne faut pas attendre des discussions d'Antiquaire, des Commentaires de Savant, mais des Observations de Voyageur. M. Norden paroît sincère dans toute sa narration; il ne prononce que sur ce qu'il a vu; il donne pour douteuses les remarques qu'il n'a pu vérifier totalement. Son style tout simple qu'il est, intéresse, & après tant de relations sur l'Egypte, on s'occupe encore volontiers de celle-ci.

L'ancienne Alexandrie présente beaucoup de ruines, capables de rappeller le souvenir de son ancienne splendeur. Parmi ces restes précieux, & qui disent tant de choses à un Observateur instruit, on voit deux Monuments assez entiers. Le premier est ce qu'on

appelle *l'Obelisque de Cléopâ*
» Sa base dont une partie est
» terrée, se trouve élevée de vi
» pieds au-dessus du niveau de
» Mer .... L'Obélisque est d'u
» seule pièce de Marbre grani
» ayant quatre faces dont de
» sont bien conservées, les de
» autres sont frustes, & l'on y v
» à peine les Hiéroglyphes dont
» les ont été couvertes ancien
» ment. » L'Auteur donne, da
trois Planches, toutes les faces
ce Monument, & il se porte da
son discours pour en détermi
aussi les dimensions; mais on
les trouve point sur ces Planche
ce qui est peut-être une inatte
tion, un oubli des Editeurs. *

* Le P. Kircher, sur les dessins d
Architecte du Roi de Pologne, a fixé
hauteur de cet Obélisque à 100 paln
ou 62 pieds Romains, mesure du Ca
tole, laquelle est plus petite que celle
pied de Roi. V. *Oedip. Ægypt.* t. 3. p. 3

M. Norden prévient une question que les ſavans pourroient faire ſur cet Obéliſque : pourquoi, dira-t-on, les Empereurs Romains ne l'ont-ils pas tranſporté à Rome, le trouvant dans le Palais même de Cléopâtre & ſi près du lieu de l'embarquement? A quoi l'Auteur répond que deux des faces de ce Monument étant très-endommagées, il eſt naturel de penſer que les Romains n'auront pas voulu faire la dépenſe du tranſport. Le P. Kircher décrivant ce même Obéliſque dit que les Hiéroglyphes qu'on y voit ſont d'un travail très-groſſier, très-inferieur à celui qui paroît ſur les autres Obéliſques d'Egypte, & cetre raiſon peut bien aller de pair avec l'obſervation de M. Norden ; elle peut du moins la fortifier & ſatisfaire en partie à la queſtion des Curieux.

La deſcription de tout ce qui environne l'Obéliſque de Cléo-

pâtre a quelque chose de touchant
On voit là un autre Obélisque ren-
versé & presque enfoui dans la
terre, on y remarque des débris
de colonnes, de frises, ou d'autre
pièces d'Architecture, toutes de
Marbre de diverse espèce, & il est
aisé de juger que ce sont les reste
d'un superbe Palais.

L'autre Monument considérabl
& assez conservé qui attire les re-
gards des Voyageurs, est ce qu'o
appelle *la Colonne de Pompée*
Notre Auteur ne fait pas difficult
d'y reconnoître l'ordre Corinthien
& dans le dessein qu'il en donne
on remarque en effet que les or-
nemens du Chapiteau sont con-
formes à cet ordre. *A l'égard de*
dimensions, ajoute le texte d
M. Norden, *on les trouve mar-*
quées sur la Planche; & voilà en-
core un mot qui n'est point exa-
ctement dit. Ces dimensions n
paroissent ici en aucune manière

enſorte que nous ſommes obligés, pour perfectionner la relation, de recourir aux Mémoires de M. de Maillet qui aſſure que la colonne de Pompée a cent dix pieds de haut.

Mais d'un autre coté, ce M. de Maillet eſt réfuté par M. Norden, qui l'accuſe de tranſcrire ce qu'il a trouvé dans Paul Lucas : à la vérité la réfutation ne touche pas directement les dimenſions de la colonne de Pompée , elle a pour objet d'autres circonſtances qui intéreſſent le même Monument ; mais enfin voilà toujours une relation infirmée, un témoignage entamé, un récit auquel on ne peut donner toute confiance.

Pour nous déterminer entre ces diverſes narrations , l'Hiſtoire du P. Sicart , ſi elle ſubſiſtoit, pourroit être d'une grande reſſource : on en voit le plan dans le cinquième Volume *des nouveaux Mé-*

moires des Missions de la Com
gnie de Jesus dans le Levant. O
remarque que ce Missionnaire p
mettoit la description & l'Estan
de la *colonne de Pompée*, ainsi
de tous les autres Monuments
l'Egypte. Ce plan a été mis
œuvre ; l'Histoire a été compos
on l'a vuë & luë à Paris en man
crit ; mais quel incident l'a
disparoître, quel malheur ou qu
mauvaise volonté a détruit
Ouvrage si intéressant ? C'est
qu'on n'a jamais pu deviner ni
rifier.

M. Norden ne quitte pas la
lonne de Pompée, sans nous
quelque chose de sa dénominati
Ce n'est toutefois pas en affirma
car nous répétons que l'Auteur
ce Voyage est fort circonspect d
les explications qui ont trai
l'Antiquité. » On n'ignore poi
» *dit-il*, que César pleura la m
» de ce grand Capitaine (Pomp

» mais qui nous dira qu'il lui ait
» érigé ce magnifique Monument?
» Le silence des anciens Auteurs
» sur ce point est étonnant. Je ne
» m'engage pas non plus à en don-
» ner l'histoire, il faudroit être de-
» vin. Je remarquerai seulement
» que comme cette colonne est de
» l'ordre Corinthien, cela semble
» fixer son érection au tems des
» Ptolomées. Je dis son érection,
» & non sa fabrication ; car je la
» crois Egyptienne d'origine, &
» changée ensuite dans la forme
» qu'on lui voit aujourd'hui. Une
» Inscription qu'on découvre avec
» peine sur un des côtés du piédes-
» tal, pourroit sans doute donner
» quelque lumière là-dessus ; mais
» le temps l'a si peu ménagée,
» qu'elle n'est guères déchiffrable.
» Un Voyageur qui l'a observée
» une vingtaine d'années avant
» moi, prétend avoir pu distin-
» guer qu'elle étoit écrite en cara-
» ctères

» ctères Grecs. * Je m'en rapporte.
» Je sçais seulement que les tra-
» ditions que les Arabes nous en
» ont transmises, sont si fabuleu-
» ses, qu'il vaut mieux les metre
» avec les contes de Roland &
» de son Cheval, que de les rap-
» porter parmi des observations &
» des remarques sérieuses.

L'Auteur décrit d'autres Anti-quités d'Alexandrie, sçavoir, le Canal de Cléopâtre, les Grottes Sépulcrales, les Catacombes, les Réservoirs, quelques pièces de Marbre chargées d'Hiéroglyphes, quelques restes de tours, de souterrains &c. Il a cherché inutilement des vestiges du Tombeau d'Alexandre de la Bibliothéque de Ptolomée du fameux Temple de Serapis rien ne s'est presenté à ses yeux

* Il faut que ce soit Paul Lucas. M de Maillet l'a copié en cet endroit comme en plusieurs autres.

la Barbarie a tout détruit, & il faudroit creuser bien avant dans la terre, pour trouver des Monuments de cette magnificence antique.

La superficie de ce terrein a été maniée, remuée, renversée un million de fois : car la cupidité des naturels du Pays & la curiosité des étrangers ont toujours supposé qu'il y avoit quelque coup à faire, quelque trésor ou quelque Antique à découvrir ; mais ces recherches n'ont point été portées à la profondeur convenable pour trouver l'ancien sol d'Alexandrie ; & c'est là probablement qu'on verroit des traces de la grandeur & de la puissance Egyptienne. Les Turcs, les Arabes, les Coptes d'aujourd'hui n'en savent pas si long ; ils sont fort jaloux ; ils ne permettroient pas aux savans des autres Pays de pénétrer dans cette Terre, qui fut celle des Grands Rois & des

Conquérans. Mais ils n'ont ni l'adresse ni le courage de tenter eux-mêmes ces travaux. Ils se contentent de chercher des bagatelles, les Momies tout au plus qu'ils vendent bien cher aux Curieux.

Comme l'ancienne Alexandrie, toute dégradée qu'elle est, présente aux yeux une multitude de Monuments, où le Marbre & le Granite ont été prodigués, l'Auteur demande *d'où l'on avoit tiré cette énorme quantité* de Matériaux précieux ; & il donne une réponse qui poura satisfaire les Lecteurs. Il croit qu'Alexandrie fut construite & ornée des débris de Memphis. Cette ancienne Ville avoit déja infiniment souffert de la part de Cambyse Conquérant & Tyran de l'Egypte. Alexandre l'aura trouvée dans un état d'avilissement & d'abandon ; ses Temples étoient profanés, ses Monuments à demi renversés ; le Vainqueur des Perses

ſe ſera cru autoriſé à ne pas épargner des ruines, des débris, des reſtes échapés à la fureur d'un ennemi qui n'envahiſſoit que pour détruire. Il aura fait tranſporter dans la nouvelle Ville, fondée ſous ſes auſpices, & portant ſon nom, les Materiaux de Memphis : le Nil, le Canal, appellé depuis de *Cléopâtre* lui auront *offert des paſſages bien faciles ;* & comme ces Marbres, ce Granite devoient être couverts d'Hiéroglyphes, dont on ne voit preſque plus de veſtiges aujourd'hui, il faut dire qu'Alexandre & ſes Gens auront fait diſparoître ces figures, tant pour donner de la légèreté aux pièces maſſives qui s'étoient trouvées à Memphis, que pour abolir, en quelque ſorte, la mémoire de la Mythologie & des Arts d'Egypte, afin d'ajuger la préférence à la Religion & aux Sciences des Grecs. Au reſte ce qu'on dit ici d'Alexandre peut s'appliquer

aussi à ses Successeurs qui priren
soin d'embellir Alexandrie & qu
n'auront pas plus epargné que lu
les Monuments de Memphis.

Il y a bien des conjectures dan
tout cela, & il en faut pour résoudr
une telle question: c'est assurémen
le cas de dire :

> Si quid novisti rectius istis,
> Candidus imperti : si non, his uter
> mecum. *Horat. Epist.* 6. *l.* 1.

Nous continuerons nos Extrait dans d'autres Volumes de ce Journal.

ARTICLE CVII.

LETTRES SUR L certitude des Signes de la Mort, ou l'on rassure les Citoyens d la crainte d'être enterrés vivans, avec des Observations & de Expériences sur les Noyés pa M. Louis, Conseiller & Commissaire pour les Extraits d

l'Académie Royale de Chirurgie, Démonstrateur Royal, & membre de la Société Royale de Lyon, vol. in-12 pages 826. A Paris chez Michel Lambert, Libraire, ruë S. Jacques 1752.

LEs fraïeurs véritables, que la Mort doit répandre, sont assez grandes pour tout le monde, & ne sçauroient l'être trop pour ceux, qui songent plus à vivre qu'à mourir, qui s'occupent plus de leur existence que de leurs devoirs, & qui se mettent moins en peine de ce qui suivra la Mort, que de ce qui la précéde. Toute fraïeur sur la Mort, qui ne nous rappelle pas à des réfléxions salutaires en ce genre, est en pure perte.

Mais s'il s'agit de fraïeurs aussi vaines qu'affreuses, aussi contagieuses que frivoles, aussi appuiées

d'autorités respectables que desti
tuées de véritables raisons, on n
sçauroit faire trop d'accueil à un
Auteur, qui ose réclamer, & raf
surer les *Citoyens* faussement ef
fraiés; surtout quand il le fai
avec autant de discrétion que d
zéle, avec autant de modestie qu
de capacité.

Or telles sont les fraïeurs de l
Mort fondées sur l'incertitude d
ses signes, & tel est le procédé d
M. Louis. En combattant ce
fraïeurs, il connoit le mérite & l
vertu de ses adversaires, la droitur
& la bonté de leurs intentions: s
plume ne les attaque qu'avec res
pect, son style est aussi poli qu'é
légant, sa critique aussi douce qu
solide: en les réfutant c'est le bie
public qu'il cherche, & non leu
gloire qu'il envie. Dans ses pre
mières Lettres, il renverse les ap
puis que les autorités, les faits, &
les coutumes prêtent à leur opi

nion : dans les dernières, il prouve qu'il y a des ſignes certains de mort independants de la putréfaction : il montre le danger qu'il y auroit à conſerver les corps juſqu'à cette extremité ; enfin il examine le réglement, qu'a propoſé M. Bruhier pour les enterremens : ainſi ces ſix Lettres roulent ſur ces ſix articles & embraſſent toutes les parties de cette intéreſſante matière.

Celſe & Lanciſi ſont les Auteurs, dont on ſe prévaut, pour douter de la certitude des Signes de la Mort. En examinant le premier avec M. L. on eſt tenté de croire qu'on a pris l'Objection pour la réponſe. *Je ſçais*, dit-il, dans la Traduction exacte de M. Louis, *qu'on peut me demander comment des malades abandonnés par les Médecins guériſſent quelquefois, & qu'on peut me dire que quelques-uns ſont revenus à la vie dans*

le tems de leurs funérailles. O
pourroit même m'oppoſer que Dé-
mocrite, qui étoit avec juſtice u
homme de grande réputation
croïoit que les ſignes de la Mor
n'étoient pas aſſez certains, pou
que les Médecins y euſſent con-
fiance. Mais toutes ces raiſons
ajoute-t'il, *ne prouvent pas qu'i*
n'y ait des ſignes aſſurés d'un
mort prochaine. Je pourrois ré-
pondre qu'il n'y a que des Méde-
cins ignorants ou mal inſtruits
qui puiſſent ſe méprendre à ce
marques ; je pourrois dire qu'Aſ-
clépiade, ayant rencontré un con-
voi, reconnut que celui qu'on portoi
en terre n'étoit pas mort, & qu'i
n'eſt pas juſte d'imputer au défau
d'un Art les délits de ceux qu
l'exercent.

Pour Lanciſi, il eſt ſi peu favo-
rable à l'opinion, qui ſoutient l'in-
certitude des Signes de la Mort
qu'il n'attribue les fautes énormes

qui se sont commises en enterrant des personnes vivantes, qu'à la précipitation & au peu de lumières des Gens chargés du soin de rendre les dernieres dévoirs.

Enfin, dit M. Louis, *l'opinion de l'incertitude des Signes de la Mort est trop injurieuse à la Médecine pour être vraie.* Il pousse fort loin cet argument; & la Faculté doit lui savoir gré de l'appareil d'érudition, qu'il étale, pour soutenir l'excellence de l'Art de guérir, & pour détruire les préjugés désavantageux, qu'on en pouroit concevoir, si on en jugeoit sur quelques mauvais Praticiens, dont une certaine malignité étend volontiers les torts à tout le corps *pour confondre le vrai Médecin avec un homme, qui ne l'est que de nom.*

Reste à lever le poids que donnent à l'opinion combattuë ces nombreuses Approbations, dont

M. Bruhier a fortifié sa Dissertation. M. Louis dégage *ces complimens de leur formule obligeante ; les réduit à de purs applaudissemens, donnés au zèle & aux vuës de l'Auteur, & borne la fonction d'Approbateur à juger d'un ouvrage par l'idée générale qu'il en prend. L'examen des détails*, ajoute-t'il, *n'est pas de leur ressort : la confrontation de tous les passages seroit trop pénible, elle seroit même injurieuse à l'Auteur.* Rien de plus vrai & de plus juste que ces réfléxions Les Auteurs & le Public ne doivent jamais oublier que les Approbateurs ne sont point garants de l'excés de confiance, qu'on met dans leur suffrage : c'est une injustice de les rendre complices de toutes les erreurs des Livres qu'ils approuvent, & de toutes les illusions des Auteurs, qu'ils encensent. On doit savoir que tout Approbateur sçait mettre

en œuvre un certain ſtyle dont le ſens eſt bien plus foible que la Lettre.

Quant aux faits, dont M. Bruhier s'autoriſe, pluſieurs de ſon aveu ne ſont rien moins qu'autentiques. Ceux qu'on a tirés de Platon, de Pline, de Plutarque & d'Apulée, ſont juſtement ſuſpects. M. Louis s'éleve, non contre la vérité des autres, mais contre l'application qu'on en fait. Il convient qu'on a ſouvent cru mortes, des perſonnes qui étoient vivantes, qu'on en a trop bruſquement enſeveli quelques-unes, & enterré quelques autres. Mais il ſoutient qu'il n'y a jamais eu que l'ignorance & la précipitation, qui s'y ſoient trompées. La ſçience & l'expérience ont réconnu tout d'un coup la mépriſe, l'inſtinct même a ſuffi quelquefois pour en garantir. Il y a donc, conclut M. Louis, pour les Gens éclairés, des *Signes* certains de la

Mort. Si des corps vivans, qu'o
croyoit morts, ont été livrés au
opérations Anatomiques, si l
faute n'est devenuë sensible qu
quand elle étoit irréparable, il n
faut en accuser qu'une passio
d'opérer, trop souvent outrée, pou
n'être pas quelquefois inconsi-
dérée.

La nature n'a pas toujours pré
sidé aux loix, ou coutumes, qu
ont reglé la sépulture des mort
dans tous les tems & dans tous le
Pays : quelques-uns de ces usage
sont trop bizarres, d'autres tro
horribles, pour être de son inspira-
tion. L'érudition de MM. Bruhie
& Louis en a recueilli les plus sin
guliers. Le premier prétend en trou
ver l'origine dans la nécessité de s
prémunir contre l'incertitude de
signes de la Mort : le second détruit
sans effort, cette prétention, &
n'attribue ces affreuses extrava-
gances qu'à l'ignorance & à l

superstition. Il n'a pas de peine à prouver que dans la plupart des autres rits funébres on a moins cherché à honorer les défunts, & à s'assurer de leur mort, qu'à soulager la douleur des vivans, à contenter leur vanité, ou à prévenir leur dégout. L'incertitude de la Mort n'a pas plus été le fondement de ces cérémonies que du son des Cloches. On en a une preuve sans replique dans le peu de précautions, qu'on y prénoit, & dans le peu d'intervalle qu'on mettoit entre la mort & les funerailles, quand leur simplicité n'exigeoit pas ces longs & somptueux préparatifs.

Jusques-ici M. Louis n'a fait que renverser le fondement de nos frayeurs : maintenant il va établir celui de nôtre sécurité. Il y procéde de si bonne foi, qu'il commence par ranger au nombre des signes incertains, la plûpart de ceux, où le vulgaire a le plus de confiance,

me l'interruption des fonctions
iales & naturelles, l'insensi-
é aux irritations, & aux
uves Chirurgiques, le mou-
ent du cœur suspendu, la res-
tion arrêtée &c. Pour premier
e d'une mort certaine M. L.
; donne *la roideur & l'inflexi-
é des membres*; mais comme
accident arrive dans des ma-
es, qui ne sont que convulsives,
roit équivoque, s'il n'étoit pas
caractérisé par des traits spé-
ques, qui font, que les membres
oidissent comme subitement,
ls ne cèdent à aucun effort,
qu'ils reviennent d'eux mêmes
situation, qu'on les a forcés
quitter, qu'ils se refusent aux
es de mouvement propres aux
ps inanimés. Ainsi l'inflexibilité
membres n'est un signe certain
mort que quand elle survient
tement. D'ailleurs, *quand la
re n'est qu'apparente le visage*

se soutient, *& dans le cas de mort réelle il est flétri*, *& il prend une couleur pâle*, *plombée & comme saffranée. Mais quand ces morts sont causées par le froid*, *tous ces signes sont incertains*; alors il faut mettre *le sujet dans du fumier pour le réchauffer doucement*, *& lui administrer tous les secours proposés par les bons Auteurs en pareil cas. Un autre signe vrayement caracteristique & indubitable*, *selon M. Louis*, *ce sont les yeux du malade devenus flasques & mous en fort peu d'heures*.

La putréfaction n'est pas toujours un signe de mort infaillible. M. Louis le prouve, & donne des règles également sages & sûres pour ne s'y pas tromper. Ensuite il entre dans l'examen *des inconveniens inséparablement attachés à la conservation des morts jusqu'à putréfaction*. Sur la physique la plus saine & la mieux développée,

M. Louis fonde le danger qu'i
a d'expoſer les vivans aux ex
laiſons, qui s'élèvent des co
putréfiés. Les loix & les coutur
anciennes dépoſent en ſa faveu
c'eſt pour ſe préſerver de cette
fection peſtilente, qu'il fut to
jours ordonné d'enterrer les co
à une certaine profondeur, ou
les brûler à une certaine diſtai
des maiſons. Les autorités les p
graves, les obſervations les p
conſtantes, les faits les plus c
tains, ne permettent pas de dou
que les vapeurs fœtides, &
émanations putrides, que répa
dent les cadavres, *n'empoiſonn
l'air & ne portent, dans le ſang
vivans, le levain de diverſes m
ladies.* De-là vient que les chan
de bataille, & les Egliſes mên
quand les enterrements ſont tr
fréquents, ſement ſouvent la co
tagion dans tout leur voiſina
Ainſi le réglement, que M. B

hier voudroit établir pour nous préserver des frayeurs imaginaires, pourroit à cet égard en fonder de très légitimes. Mais il est sage en d'autres points, sur-tout dans la proposition qu'il fait de commettre des Inspecteurs, qui soient chargés de visiter les cadavres avant qu'on les ensevelisse. M. Louis applaudit à ce projet & en sollicite ardemment l'exécution; ainsi l'amour du bien public, qui les divise sur l'incertitude des Signes de la Mort, les réunit sur les précautions qu'ils conseillent pour ne s'y pas méprendre.

Les Observations de M. Louis sur les Noyés sont le fruit des expériences les plus exactes; elles lui ont découvert qu'on s'est fait les idées les plus fausses sur l'état de ces malheureux, & que les secours, qu'on leur administre ordinairement, sont inutiles & même dangereux. Après bien des essais

ur des Animaux, qu'il a exposés à tous les accidens, qui peuvent arriver aux Noyés, M. Louis s'est enfin convaincu, que l'eau qu'ils *inspirent*, gonfle leurs poulmons, en dilate les branches, engorge les vaisseaux, & par-là met à la circulation un obstacle meurtrier.

Voici les moyens que prescrit M. Louis pour en prévenir l'effet funeste : selon sa méthode, *la première attention qu'on doit aux Noyés, est de leur souffler de l'air chaud par la bouche dans les poulmons, en leur pinçant le nés, afin que cet air ne revienne pas par les narines.* On peut ensuite les suspendre *pendant quelques minutes par les pieds. Il faut aussi les dépouiller de leurs habits, les envelopper d'un drap & d'une couverture pour les mettre à l'abri du froid, les réchauffer entierement dans un lit bien chaud, ou dans*

un bain d'eau chaude , si cela se peut ; faire des frictions avec des linges chauds sur la surface exterieure du corps, recourir aux sternutatoires & aux émétiques , irriter avec une plume le fond du gosier. Mais le plus efficace des secours, selon M. Louis, c'est de souffler de la fumée de Tabac dans les intestins du Noyé ; la saignée à la jugulaire en assurera le succès, si on peut la faire précéder ; on ne peut la faire trop promptement. M. L. défend de verser dans la bouche du Noyé, qui ne donne aucun signe de vie, des *liqueurs spiritueuses*, ou *à leur défaut de l'urine chaude ;* il interdit également le *gargarisme avec la décoction de poivre dans du vinaigre* , & ne permet pas plus la *bronchotomie.*

Dans cet Extrait on n'a que les points capitaux de l'Ouvrage de M. L. c'est-à-dire le résultat de ses observations & de ses recherches,

des conſéquences de ſes princi
& de ſes expériences. Nous
nous ſommes attachés qu'à
qu'il a de plus pratique, & n
nous hâtons de le publier. Mais
que nous n'avons qu'abrégé & r
ſerré peut-être avec trop de ſéc
reſſe, M. L. dans ſon Livre
éclairci & développé avec une an
nité rare. On y ſent partout
génie aiſé & cultivé, qui pe
avec fineſſe, & s'exprime av
grace, un Phyſicien profond, q
ſçait interroger la nature, & d
voiler ſes reſſorts, un ſavant Pra
cien, qui opère avec dextérité,
raiſonne avec force.

ARTICLE CVIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ALLEMAGNE.

De Gottingue.

LEXICON Diplomaticum abbreviationes ſyllabarum & vocum, in diplomatibus & codicibus à ſeculo VIII. ad XVI. uſque occurrentes exponens junctis alphabetis & Scripturæ ſpeciminibus integris, ſtudio Joannis Ludolfi Waltheri S. R. Maj. M. Britanniæ in Archivo Electorali à Secretis, cum Præfatione Joan. Henrici Jungii Secretarii Regii in Univerſitate Gottingenſi. *Dictionnaire Diplomatique &c. Par M. Walther & avec la Préface de M. Jung. A Gottingue chez Jean Guill. Schmid*

Libraire de l'Université, *Fol.* 2
Vol. M. DCC. LII.

Il n'y a ici de discours suiv
que la Préface, où l'on commen-
ce par célébrer les avantages de l
Diplomatique, & ceux qui on
pris soin d'expliquer les principe
de cette Science, qui ont donn
des règles de critique pour le dis-
cernement & l'estimation de
vrais diplomes. On passe ensuit
à l'origine des abbréviations diplo
matiques; à l'usage d'écrire pa
notes, par chiffres; à la confu
sion que peut mettre dans l'histoi
re & dans les affaires, l'ignoranc
de ces caractères souvent très-dif
ficiles; aux services signalés qu'on
rendu en divers tems quelque
doctes Personnages assez laborieu
& assez zèlés pour débrouiller c
cahos. Mais il restoit encore beau
coup à faire: M. Walther s'e
proposé de manier cette Littéra
ture; il n'a pû voir l'édition de so

Livre, étant mort le 21 Octobre 1745. M. Jung vient de remplir à cet égard les desirs du Public, & voici en quoi consiste cet Ouvrage.

1°. On y trouve par ordre alphabétique les abbréviations des Diplômes, c'est-à-dire des Chartes Impériales, des Bulles des souverains Pontifes, des Decrets émanés de l'autorité Royale, des Procédures de la Rote, des Actes faits par les Evêques, par les Princes, par les Comtes, par les Abbés ou leurs Monastères, &c.

2°. On a, dans ce même Dictionnaire les abbréviations des Manuscrits Latins de toute espèce, Théologiens, Jurisconsultes, Médecins, Philosophes, Liturgies, Calendriers, &c.

L'intervalle du tems dans lequel l'Auteur se renferme est depuis le VIII^e^. siècle jusqu'au XVI^e^. C'est ce qu'on a soin de marquer dans le Dictionnaire, en mettant à la fin

de

de chaque mot la marque du siè
distinguant même dans ce siècle
commencement, le milieu & la
par les lettres *J. M. F.*

Si l'on avoit quelque doute
la certitude des explications q
M. Walther donne ici, il faudr
penser que cet Auteur ne s'est
terminé qu'après avoir vu la mê
figure employée plusieurs fois da
le même Diplôme, & qu'après l
voir bien comparée avec le sens
texte, afin d'en tirer une expli
tion juste. C'est, si l'on veut, u
méchanique, mais qui suppose bi
de l'attention, du travail, du ter
de la patience. Un Ouvrage tel q
celui-ci n'est point brillant, mai
est très-utile; il épargne bien
recherches & des perplexités a
lecteurs de Chartes. Il ne deman
pas beaucoup d'élévation dans l'
prit, mais il n'exclut ni la scien
des combinaisons, ni le sens dro

ni la culture que donnent les Lettres.

Il y a de bonnes Tables dans ce Livre, ce qui eſt encore d'une utilité très-manifeſte ; il y a *ſur la fin* des pièces entières avec leurs alphabets : nous entendons des exemples de Chartes & de Mſſ. Ce ſont quelques lignes de ſuite deſtinées à repréſenter l'écriture des divers tems & à juſtifier les explications de l'Auteur.

M. Walther étant mort en 1745. on ne doit pas être ſurpris qu'il n'ait pas connu l'ouvrage de *M.* l'Abbé Carpentier ſur les Notes de Tiron, ce Livre n'ayant paru qu'en 1747. Mais il ſemble que l'Editeur auroit pû depuis cinq ans entendre parler de cette entrepriſe Diplomatique, & en faire mention dans ſa Préface, où tant d'autres Livres moins conſidérables, ou moins ſinguliers, ſont cités avec éloge.

Le présent Dictionnaire est tout ravé : ce qui a du occasionner de rands frais ; & la conséquence naurelle sera que les Libraires ven'ront bien cher les Exemplaires. *On en trouve à Paris chez Montdnt, Quai des Augustins.*

FRANCE.

DE PARIS.

Carte des nouvelles découvertes u Nord de la Mer du Sud, tant à 'Est de la Sibérie & du Kamtchata, qu'à l'Ouest de la Nouvelle-France. Dressée sur les Mémoires de M. De Lisle, Professeur Royal & le l'Académie des Sciences, par M. Philippe Buache, de la même Académie, & présentée à l'Académie dans son assemblée publique du ? Avril 1750. par M. De Lisle. Avec l'explication de ladite Carte, par le même Académicien, M. De Lisle) *imprimée chez De-*

faint & Saillant, rue Saint Jean de Beauvais. M. DCC. LII.

On peut dire que depuis longtems il n'a paru de Carte aussi belle, aussi curieuse & aussi importante que celle-ci. M. De Lisle, par l'étendue de ses connoissances, par le séjour qu'il a fait en Russie, & par les divers Mémoires qu'il a rassemblés, s'est trouvé en état de faire ce présent au Public, c'est-à-dire, de lui montrer jusqu'où on a poussé les découvertes au nord de la Mer du Sud, tant du côté de l'Asie que du côté de l'Amérique. Comme la matière est des plus intéressantes, nous en rendrons compte le mois prochain, dans un Article particulier.

Oraison Funèbre de Très-Haut, Très-Puissant & Très-Excellent Prince, Louis d'Orléans, Duc d'Orléans, premier Prince du Sang. Prononcée le 13 de Mai 1752. dans

l'Eglise de Paris, par M. l'Abbé de la Tourdupin. Chez Chaubert, Quai des Augustins, &c.

Cet Eloge funèbre est orné d'un beau frontispice, présentant le Sanctuaire de l'Eglise du Val de Grace, près duquel la Foi & la Pénitence élèvent un monument à la mémoire du Prince leur Héros. Cette Vignette est de goût, & répond à la composition du Panégyrique.

M. l'Abbé de la Tourdupin y fait voir comment le Duc d'Orléans sacrifie sa grandeur par un principe de Religion; & comment il conserve sa grandeur pour la gloire de la Religion. Ce sont les deux parties du Discours, qui nous a paru très-digne du sujet. Nous en citerons un morceau destiné à peindre la charité tendre & compatissante du religieux Prince objet de l'Eloge. « C'est elle (*la charité*) » qui le conduit dans ces tristes

» lieux, où la faim, la nudité, la
» misère accablent des malheureux,
» souvent tentés d'accuser la mort
» de lenteur. Pauvres de Jesus-
» Christ qui, sur un lit de douleur,
» n'attendez que le moment de
» voir finir vos maux, quel specta-
» cle pour vous! Vous allez rece-
» voir votre Dieu, & vous voyez
» sur ses pas un Prince qui vient
» connoître votre situation déplo-
» rable & la changer. Tandis que
» le Prêtre vous exhorte, ranime
» votre ferveur, le Duc d'Orléans
» vous console, vous sert. L'un
» sonde les plaies de votre ame;
» l'autre visite, panse les plaies de
» votre corps. Le premier fait cou-
» ler de vos yeux des larmes salu-
» taires; le second vous en fait ver-
» ser de reconnoissance: celui-là
» par son zèle vous apprend à mou-
» rir en Chrétiens; celui-ci, par ses
» exemples, vous apprend com-
» ment un Chrétien doit vivre.

» Ah ! il n'appartient qu'à no
» Religion de produire de par
» exemples : & qu'il eſt édifiant
» voir un Duc d'Orléans les d
» ner ! » On s'arrêtera auſſi, d
cette Oraiſon-funèbre, au caract
du Duc d'Orléans Régent,
morceaux qui regardent la derni
guerre, la maladie du Roi, l'at
chement du Duc d'Orléans pour
M. On verra avec plaiſir le détail
exercices de piété, de retraite,
littérature toute Chrétienne a
quels ſe livroit le Prince que n
regrettons. Tout l'Ouvrage de
l'Abbé de la Tourdupin lui
honneur, & répond à la célébr
de ſes autres ſuccès.

Avis ſur une Traduction Fr
çoiſe de l'Hiſtoire générale d'A
gleterre, par M. Thomas Car
Gentilhomme Anglois. 4 Volu
in-folio, dont il n'y a encore
les trois premiers d'imprimés.

On publia en 1738. le projet de cette Histoire, & le premier volume fut donné en 1748. Depuis ce tems-là on a pû s'assurer du mérite de l'Ouvrage. Toutes les notices que nous avons vuës en font l'éloge. M. Carte a dépouillé une quantité prodigieuse d'actes, de pièces, de monuments concernant la Nation Britannique, & l'on a été content de l'exécution.

Une pareille entreprise intéresse aussi la France, & par cette raison on sera bien aise d'apprendre qu'on prépare une traduction ; & nous pouvons ajouter que le Traducteur est bon Ecrivain ; qu'il s'est fait connoître avantageusement dans la carrière des Lettres, & qu'étant fort laborieux, il remplira tous ses engagements. Il est connu & avoué de M. Carte ; le Privilège, pour l'impression & la publication de l'Ouvrage en France, leur a été accordé conjointement, & toutes les

mesures sont prises pour en don
le commencement vers le tems
le quatrième & dernier Volume
l'Histoire paroîtra en Angleter
Le Traducteur compte qu'il y a
dans notre langue X. Volumes
4°. On a inséré, dans les autres O
vrages périodiques, des détails
cette belle entreprise : nous pri
nos Lecteurs de les consulter.

Il est venu ici des exemplai
d'un Ecrit intitulé : *Lettre, Ab
ration & Profession de Foi de
Molines, ci-devant Ministre de
Religion prétendue Réformée.*
Montauban, chez Teullières. L
dition est jolie, & plus exacte qu
ne autre qui avoit été faite à Mo
pellier sous les yeux de l'Aute
Or voici l'objet de cette Brochu

Le sieur Molines dogmatis
dans le bas Languedoc ; il ét
fort estimé dans son parti : les l
de l'Etat, qui défendent toute

ſemblée de Calviniſtes, ſe trouvoient violées par la liberté qu'on ſe donnoit de prêcher & d'enſeigner publiquement. Le ſieur Molines fut arrêté & mis en priſon à Montpellier. La ſolitude, les bons conſeils, le zèle de M. l'Evêque, les ſoins de quelques ſçavants Controverſiſtes; en premier lieu & par deſſus tout, les lumières divines & la grace de Jeſus-Chriſt, ont opéré le changemment de ce Miniſtre; il a connu la vérité, il a fait ſolemnellement ſon Abjuration, il la publie dans l'Ecrit que nous annonçons, & il l'accompagne d'une Lettre qui fait partie de cette Brochure. L'acte d'Abjuration & de profeſſion de Foi a été pris, dit l'Auteur, dans les Ouvrages de M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai, & il contient des déclarations nettes, préciſes & poſitives ſur tous les points controverſés entre les Calviniſtes & nous; c'eſt-à-dire, que le ſieur

Molines adhère sans équivoqu
sans subterfuge à tout ce que l
glise Catholique, Apostoliqu
Romaine croit & enseigne.
verra ce détail avec plaisir, &
pourra servir de modèle dans
occasions semblables à celles o
trouve le Ministre converti.

Quant à sa Lettre, nous all
en marquer les principaux tra
L'Auteur paroît un esprit atten
sage & judicieux ; un homme dr
& qui a toujours eu cette répu
tion dans son parti. C'est d'ab
un préjugé très-favorable à la
marche qu'il vient de faire.
Calvinistes de sa connoissance
publié, depuis son changement, q
ne s'étoit déclaré Catholique qu
près être devenu imbécille. Mais s
avoient été de bonne foi, ils
roient pû se détromper eux-mêm
puisqu'on a eu toute liberté de
voir & de lui parler dans sa pris
L'Ecrit actuel est de plus l'ouvr

d'une tête fort saine ; on en peut juger par l'exposition des motifs qui ont touché l'Auteur.

« J'ai reconnu, *dit-il*, que la » voie que les Réformateurs ont » ouverte pour conduire tous les » hommes à la vérité, est une voie » d'illusion & d'égarement, qui ne » peut y conduire personne ; que le » moyen de former sa foi sur l'exa» men des Ecritures, est un moyen » impratiquable pour les simples & » les ignorants, qui sont les trois » quarts & demi du genre humain ; » dangereux pour les Sçavants & » les Docteurs, qui ne veulent » d'autre guide que leur esprit par» ticulier ; inutile aux uns & aux » autres pour trouver les vérités de » la foi. La nature de la Religion » Chrétienne, qui est une Religion » révélée, & non pas une vaine » Philosophie, m'a fait sentir tout » cela. J'ai vu ensuite, & j'ai été » forcé de l'avouer, que cet examen

» que les Protestants prétendent si
» aisé, est dans le fond la chose du
» monde la plus difficile; si difficile
» même, qu'aucun membre de leur
» Société, sans en excepter leurs
» Ministres les plus habiles, n'ose-
» roit se vanter de l'avoir fait avec
» toute l'application qu'il mérite,
» & toute la suffisance qu'il exige. »

Après avoir reconnu le danger, la difficulté, l'illusion de la voie d'examen, il étoit naturel que M. Molines entrât dans la voie de l'autorité. Il ne s'est néanmoins rendu qu'après bien des combats. Il étoit infiniment prévenu contre l'infaillibilité de l'Eglise Catholique; il regardoit comme une tyrannie l'usage qu'elle fait de son autorité en matière de foi. Il se mocquoit de la confiance avec laquelle on lui promettoit des preuves convaincantes de cette infaillibilité. Mais enfin, convaincu que la voie d'examen étoit pernicieuse & impraticable,

il étoit obligé de convenir que celle de l'autorité étoit absolument nécessaire, n'y ayant que ces deux voies pour constater la divinité des Livres saints, pour s'assurer de la fidélité des Versions, pour déterminer le véritable sens des passages. « On me fit voir, *ajoute le Ministre* » *détrompé*, que le renversement » de l'autorité entraînoit la ruine » totale de la Religion ; que sans » elle le Royaume de Jesus-Christ » seroit divisé, comme celui de Sa- » tan. On me fit toucher au doigt » que l'exclusion de cette autorité » enlève à la foi toute sa certitude, » & la fait dégénérer en opinion ; » qu'elle l'expose à perdre son uni- » té, parce que la diversité des es- » prits ne peut produire que la dif- » férence des sentiments ; que ce » mal est inévitable, & d'autant » plus grand, qu'en laissant à cha- » que Fidèle la liberté d'expliquer » selon son esprit particulier l'E-

ure sainte, il n'y a plus de
yen pour le prévenir, ni de
ède pour le faire cesser. On
fit remarquer que l'Ecriture
nt une loi muette, sur laquelle
lent tous les différends qui di-
nt les Chrétiens, elle ne peut
nt en être le juge ; qu'il doit
conséquent y avoir dans l'E-
e un Tribunal qui termine
différends, des juges inter-
tes de cette loi, qui en fixent
sens par un jugement infailli-
, comme il y a dans un Etat
n policé des Magistrats qui
noncent des Arrêts, & qui
liquent les loix avec une au-
ité souveraine. »

exposition de tous ces motifs
uit l'Auteur à presser son Ami
ivre la même route, de recon-
e une Eglise qui ne peut le
per. *Cette Eglise*, conclut-il,
t tous les caractères que la
ole attribue à l'Epouse de J. C.
ptembre 1752.

Elle est une dans sa foi, sainte dans sa morale, universelle dans son étendue, perpétuelle dans sa durée... hors de son sein on ne trouve qu'une Ecriture sans témoignage, une foi sans fondement, une chaire sans autorité, un Ministère sans succession, des Ministres sans caractère, des Pasteurs sans mission.

Cette Lettre, qu'il faut lire entière, est du 20 de Mai 1752. *On en trouve des Exemplaires à Paris, chez Chaubert, Quai des Augustins.*

On nous adresse la notice de ce qui s'est passé dans la séance publique de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, séance tenuë le 16 Avril dernier. Comme cet Ecrit se trouve inséré dans le Mercure de Juillet 1752. page 42 & suiv. nous ne devons plus adopter cette pièce. On sçait que nos Mémoires, destinés à conserver les mo-

numents littéraires qu'on leur com
munique en Mſ. ſe ſont toujou
extrêmement défendus d'envahi
ceux qui ont été reçus & inſér
dans les autres Ouvrages périodi
ques, & nous renouvellons publ
quement le témoignage de nos di
poſitions à cet égard.

Il ne nous convient en aucun
manière de tranſcrire ce qui ſe trou
ve ailleurs; nous aimons à rempl
de nous-mêmes & par notre propr
induſtrie, la tâche qui nous eſt im
poſée; bien entendu que, ſi l'on nou
adreſſé des pièces entières qui mé
ritent d'être livrées au Public, nou
y ferons l'accueil convenable, ſup
poſé encore une fois qu'on nou
donne le privilège excluſif à l'égar
de ces ſortes de pièces: autremen
ce ſeroit répèter ſans ceſſe les mê
mes choſes, & nous mettre dan
une poſition très-limitrophe, o
très-ſuſpecte de plagiat, quand il ar
riveroit que nous parlerions aprè

le Mercure, ou les autres Journaux: écueil qu'il est nécessaire d'éviter, & auquel nous prions les gens de Lettres de ne point nous exposer.

Nous invitons en même tems tous ceux qui auront des morceaux littéraires à nous confier, de les rendre intéressants par la qualité des sujets, & par la manière de les traiter. Nous en avons laissé plusieurs dans l'oubli, bien persuadés que le Public n'y feroit aucune attention, si ce n'est peut-être pour nous accuser de trop de complaisance, & d'un défaut de considération pour nos lecteurs.

Pour ce qui regarde les pièces qui ont occupé la séance Académique de Toulouse, elles ne seroient point dans le cas de ces Ecrits négligés, ou trop peu importants. On y a présenté quatre ou cinq choses.

1°. Un discours sur l'amour de l'Estime publique; sujet moral, qui peut intéresser tous les hommes,

qui peut leur développer les principes de la plus saine philosophie.

2°. Un Mémoire sur l'Existence & la nécessité du Tourbillon Lunaire. Puisque la Lune tourne sur son axe, ainsi que les autres planètes, on prétend qu'elle doit être entourée d'un Tourbillon, & comme elle ne tourne sur son axe qu'en vingt-sept jours, on croit que ce Tourbillon particulier qui l'environne, doit la défendre du mouvement très-rapide de la matière dont est composé le Tourbillon de la terre. Reste à sçavoir comment cet excès de mouvement qui est dans le fluide terrestre, ne se communiquera pas, suivant les loix de l'Hydrostatique, jusqu'au centre du Tourbillon Lunaire; comment il n'agira que sur la Terre, qui est la planète principale. Il y a tant de de difficultés dans la doctrine des Tourbillons, petits & grands, principaux & secondaires, qu'on

doit sçavoir gré aux Physiciens qui s'évertuent encore aujourd'hui pour imaginer des réponses.

3°. Des Observations sur une concrétion formée dans les bronches de la trachée artère, & arrachée par un effort de toux. On rapporte dans ce Mémoire un accident très-singulier, & dont le souvenir mérite d'être conservé dans des Archives Académiques. Quant à l'explication du phénomène, elle entraîne, sous la plume de l'Académicien de Toulouse, des conséquences qui paroissent très-judicieuses.

4°. Une Dissertation sur l'utilité de l'étude des Médailles. On fait bien de ranimer l'émulation à cet égard; elle s'est fort rallentie depuis un tems, c'est-à-dire, depuis qu'on étudie peu, & qu'on a perdu l'habitude de comparer l'histoire avec les monuments qui nous restent en or, en argent & en bronze. On peut faire aussi une Dissertation sur l'a-

bus de l'étude des Médailles ; ce
signifie qu'en préconisant ce
science, il faut aller au-devant
dangers, ou prévenir les objecti
qu'on peut former contre elle.

A la suite des pièces que n
venons d'indiquer, on a fait l'a
nonce d'une nouvelle Ecole de G
& d'Hébreu qui vient de s'établ
Toulouse, dans l'Hôtel de l'Aca
mie, & c'est le R. P. Dom Po
Religieux de la Congrégation
S. Maur, qui en a fait l'ouvert
le 17 Avril de cette année. U
Capitale comme Toulouse mé
une telle institution ; il est à pro
que l'étude des Langues sçavan
s'y renouvelle & s'y conserve. N
applaudissons d'avance aux suc
de cette Ecole ; nous ne craindr
pas de la proposer pour modè
tant de grandes Villes, où le g
du Grec & de l'Hébreu se ralle
tous les jours.

Depuis dix ans nous avons

tomber trois ou quatre têtes Grecques, qui ne sont pas remplacées; nous avons vû le renouvellement de ce misérable axiôme du XIII. & du XIV^e^ siècle, *Græcum est non legitur;* nous avons vû enlever nos belles Editions Grecques, nos Aldes, nos Etiennes, au plus vil prix. Quels éloges ne mérite donc pas une Ville, une Académie qui élève une digue, qui établit une barrière contre des progrès d'ignorance si marqués!

Vers sur la Maladie & la Convalescence de Monseigneur le Dauphin.

Avec un Envoi à M. Chalut de Verin, Trésorier Général de Madame la Dauphine. Par M. Marmontel, 4°. Chez Sébastien Jorry, Quai des Augustins. M. DCC. LII.

ABLE DES ARTICLES du mois de Septembre 1752.

RT. XCIX. Gemmæ Antiquæ Antonii Mariæ Zanetti &c. *Pierres Antiques de M. Zanetti, &c.* 1926

RT. C. *Mémoires pour servir à l'Histoire de plusieurs hommes illustres de Provence &c.* 1940

RT. CI. *Nouvelles Réflexions de M. Rameau sur l'harmonie &c.* 1961

RT. CII. Alsatia Illustrata &c. *Histoire d'Alsace &c.* Par M. Schoëpflin &c. 1977

RT. CIII. *Bibliothèque Françoise &c.* 2001

RT. CIV. *Théorie des Tourbillons Carthésiens &c.* 2018

RT. CV. *Catalogue Raisonné des Tableaux du Roi &c.* 2037

Septembre 1752.

Art. CVI. *Voyage d'Egypte & de Nubie*, par M. Norden, 2055
Art. CVII. *Lettres sur la certitude des Signes de la Mort &c.* 2069
Art. CVIII. *Nouvelles Littéraires*, 2086

Errata pour le mois d'Août.

P. 1777. l. 9. Hénatit, *lisez* Hénatu.
P. 1912. l. 13. renferme, *lisez* réforme.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 20 Août 1751.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Octobre 1752. I. Vol.

[EMOIRES
POUR
'HISTOIRE

es Sciences & des beaux Arts,

nmencés d'être imprîmés l'an
!701. à Trévoux, & dédiés à
ōn Altesse Sérénissime Monsei-
;neur le P*RINCE* S*OUVE-*
ɩAIN DE D*OMBES.*

Octobre 1752. I. Vol.

A PARIS,

z { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LII.

vec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	14.	v.
1726.	13.	v.	1752.	12.	v.

MEMOIRE [redacted]

POUR L'HISTOIRE [redacted]

Des Sciences & des beaux Ar[redacted]

Octobre 1752. I. Vol.

ARTICLE CIX.

BRITANNICO, TRAGEDI[redacted] de Juan Racine traducida [redacted] Francès. Por Don Saturio Ig[redacted] ren. *Britannicus, Tragédie* [redacted] *M. Racine, traduite du Fra*[redacted] *çois en Espagnol. Par D. Sat*[redacted] *rio Iguren.* A Madrid, chez G[redacted] briel Ramirez. 1752.

L'Auteur de cette Traductio[redacted] est D. *Juan Trigueros* qui re[redacted] verse les lettres de son nom [redacted]

mettant *Saturio Iguren*. L'ouvrage qu'il nous donne est en Prose. Des Vers conserveroient peut-être mieux la force & la beauté du Texte original ; on en convient ici dans une Préface judicieusement écrite : *Conozca que la traduccion en verso, hecha per mano hàbil, conservàrà mejor la valentia y hermosura del original.* Mais le talent de versifier n'est pas donné à tous, & d'ailleurs la Prose peut avoir lieu, quand il est question surtout de traduire un Ouvrage Dramatique. Si l'Original perd quelque chose de sa force & de sa beauté, il pourra gagner du côté de l'exactitude & de la vraisemblance ; étant bien plus naturel qu'une conversation suivie, telle que la demande le Théâtre, soit en Prose qu'en Vers. *Però no por esto creo culpable la traduccion de verso en Prosa, principalmente en la Poesìa dramatica : lo que pierde*

de Valentia, y hermosura, pu
ganarlo en fidelidad, y verosim
tud; porque si se examinasse c
rigor, siempre disonarià dir
verso una conversacion familia

C'est pour se rapprocher de
Prose que les Anciens ont empl
sur la Scène le Vers Iambe, qui e
dit Cicéron, semblable au c
cours ordinaire, *orationi simi*
mus. Et les François ne se pl
gnent-ils pas, dans leurs ouv
ges didactiques, de l'uniformi
de l'identité de mesure dans
Vers dont ils se servent pour l'
popée, pour l'Elégie, pour la S
tyre, pour la Comédie, pou
Tragédie? Et ne s'est-il pas tro
parmi eux de très-bons Aute
qui préféroient la Prose de M
lière à sa Poësie? Enfin n'a-t-
pas en Espagne des pièces dra
tiques très-estimées quoiqu'é
en Prose, telles que les Tragé
d'Hécube & d'Agamemnon, s

Art. CVI. *Voyage d'Egypte & de Nubie*, par M. Norden, 2055
Art. CVII. *Lettres sur la certitude des Signes de la Mort &c.* 2069
Art. CVIII. *Nouvelles Littéraires*, 2086

Errata pour le mois d'Août.

P. 1777. l. 9. Hénant, *lisez* Hénaut.
P. 1912. l. 13. renferme, *lisez* réforme.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 20 Août 1752.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRE

POUR

L'HISTOIRE

DES SCIENCE

ET

DES BEAUX ART

Octobre 1752. I. Vol.

MEMOIRE[redacted]
POUR
L'HISTOIR[redacted]

Des Sciences & des beaux Arts[redacted]

Commencés d'être imprimés l'[redacted]
1701. à Trévoux, & dédié[redacted]
son Altesse Sérénissime Mon[redacted]
gneur le PRINCE SOUV[redacted]
RAIN DE DOMBES.

Octobre 1752. I. Vol.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacqu[redacted]
à la Science.
CHAUBERT, Quai des [redacted]
gustins, à la Renommée.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilége du Ro[redacted]

Pourvû que nos conseils ne tenden
sa gloire ;

Pourvû que, dans le cours d'un règr
rissant,

Rome soit toujours libre, & Césa
puissant ?

Le Traducteur Espagnol s'e
me ainsi : *Si esto es assi, de q
quexas ? No eres de todos re
ciudad ? no juran del mismo
por tu nombre, que por el de C
Es verdad que no viene*
horas à poner à tus pies el Imp

gusto, y Cesar mas que en el no
bre? Si lo dirè de una vez? Ro
le justifica, Roma que escla
por tanto tiempo de tres liberto
respirando apenas del yugo que
sufrido, cuenta su libertad de
el Reinado de Neron. Mas q
digo? la misma virtud parece q
renace. Yà el Imperio no es mira
como presa de un Tyrano. El pue
nombra sus Magistrados en el Ca
po Marcio. Cesar nombra los Ge
que desean las Legiones. Thrasea
el Senado, y Corbulon en el Ex
cito no dèxan de ser inocentes, au
que son famosos. Los desierto
poblados antes de Senadores,
los habitan yà sino los que injus
mente los acusan. Yo no alcan
què daño podrà seguirse del cred
que nos dà Cesar, con tal q
nuestros consejos se dirijan à
gloria; y que en el discurso de
floreciente Reinado se vea, que ba

un Emperador, que lo puede todo, conserva Roma su libertad.

Un autre bel endroit que nous citons, est la menace pleine de fureur que fait Agrippine à Burrhus : (Acte III. Scene III.)

Le fils de Claudius * commence à ressentir
Des crimes, dont je n'ai que le seul repentir.
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'Armée,
Plaindre aux yeux des Soldats son enfance opprimée,
Leur faire à mon exemple expier leur erreur.
On verra d'un côté le Fils d'un Empereur,
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la Fille.
De l'autre, l'on verra le fils d'Enobarbus
Appuyé de Seneque & du Tribun Burrhus,

* Britannicus.

Qui tous deux de l'exil rappellés
moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprê
De nos crimes communs je veux qu
soit instruit;
On sçaura les chemins par où je
conduit.
Pour rendre sa puissance & la vôtre
dieuses,
J'avoûrai les rumeurs les plus injurieu
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même....

On lit dans la version Es
gnole : *Yà empieza Britannic
conocer aquellos delitos , de
solo me queda el arrepentimien
Yo irè à ponerle delante del ex
cito : llorarè su oprimida infan
à vista de los soldados , y les ha
que à exemplo mio enmienden
error cometido entonces. Veràse
una parte à la hija de Germani
y al hijo de un Emperador ,
pide se le guarde la fé jurada
familia .... De la otra se ver*

hijo de Enobarbo sostenido de Seneca, y del Tribuno Afranio *, *que habiendo sido ambos llamados por mí misma de sus destierros, dividen à mi vista entre sì la autoridad suprema. Todos han de saber nuestras communes maldades, y los medios injustos con que dispuse la exaltacion de mi hijo. Y para hacer odioso su poder, y el vuestro, confirmarè los mas injuriosos rumores. Lo confessarè todo, destierros, asesinatos, el mismo veneno...*

Nous pourrions transcrire plusieurs autres morceaux importans; on verroit dans tous que la traduction a été faite avec une exactitude scrupuleuse; ceci suffit pour le persuader & pour donner une idée des attentions de D. Juan Trigueros: nous l'invitons à nous faire d'autres présents semblables.

On nous annonce que la belle

* C'est Burrhus, toujours appellé *Afranius* dans cette Traduction.

Tragédie d'Athalie va paroître da
peu en Vers Espagnols. Nous
rendrons compte si elle parvie
jusqu'à nous.

ARTICLE CX.

VOYAGE D'EGYPTE E de Nubie. Par M. F. L. Norde Vol. in-fol. avec beaucoup planches. Suite de l'Art. CV au mois de Septembre.

LA seconde partie de ce V
lume traite de la *Nouve*
Aléxandrie : mais l'Auteur exéc
te cela sommairement, & sa d
cription se borne à une espèce
portrait général que voici : » C
» peut dire avec raison que, dans
» nouvelle Ville d'Aléxandrie,
» rencontre un pauvre orphelin
» qui il n'est échu, pour tout hé
» tage, que le nom respectable
» son père. La vaste étendue
» l'ancienne ville est bornée, d

» la nouvelle, à une petite lan-
» gue de terre entre les deux Ports.
» Les plus ſuperbes Temples ſont
» changés en des moſquées aſſez
» ſimples ; les plus magnifiques
» Palais, en des maiſons d'une
» mauvaiſe conſtruction ; le ſiége
» Royal eſt devenu une maiſon
» d'eſclaves ; un peuple opulent &
» nombreux a cédé la place à un
» petit nombre d'étrangers inté-
» reſſés, & à une troupe de miſé-
» rables qui ſont les valets de ceux
» dont ils dépendent : une place
» autrefois ſi célèbre par l'étendue
» de ſon commerce, n'eſt plus qu'un
» ſimple lieu d'embarquement. En-
» fin ce n'eſt plus un Phénix qui
» renaît de ſes cendres ; c'eſt tout
» au plus une vermine ſortie de la
» boue ou de la pouſſière, dont
» l'Alcoran a infecté tout le pays.
» Voilà en gros le portrait de
» l'Aléxandrie de nos jours : elle
» ne mérite guère qu'on en donne

» une description dans les formes.

On peut voir par ce morcea que, quand un Etranger veut écri en notre Langue, il fait à peu prè comme ceux d'entre les modern qui écrivent en Latin. Les uns & les autres allient des mots qui n vont point ensemble; ils employer des expressions qui ne sont poi propres ; ils disent les choses d'u ton & d'un style qui s'éloignent d vrai goût de la langue. Que sign fie, par exemple, ce *Siège Royal* qui dans Aléxandrie *est devenu u prison d'esclaves* ? Entend-on qu le Palais des anciens Rois, ou qu le lieu destiné à rendre la Justic ait été converti en une prison po les esclaves malfaiteurs ? Quelle gure fait cette *vermine sortie de boue, dont l'Alcoran a infecté pays ?* Quelle image encore qu celle-ci ; *dans la nouvelle Vil d'Aléxandrie on rencontre u pauvre orphelin*, pour dire qu

cette Ville est déchuë de sa première dignité ?

Dans la suite de cette partie l'Auteur donne de très-bonnes leçons aux Etrangers qui vont en Egypte ; il les instruit de tout ce qu'il faut faire & prévoir pour éviter les inconvéniens, les avanies, la violence ou la fourberie des Arabes, pour ne pas donner d'ombrage aux Négocians des diverses Nations, pour ne point se compromettre avec les Musulmans. Il y a une notice utile & curieuse sur l'esprit qui régne en ce Pays, & en général sur toute la façon d'y vivre. Cela est dit d'une manière intéressante, & qui décèle un observateur dont les attentions se sont portées à tous les détails. *J'aurois été ravi*, ajoute-t il, *d'être informé par avance*, de tout ce que je viens de dire, *c'est ce qui m'a engagé à publier ces Articles ; pour l'utilité de ceux qui pour-*

vient être dans le cas où je me suis trouvé. Voilà en effet un des plus grands avantages des relations de voyageur ; on y apprend à connoître *les mœurs des Peuples, les coutumes des Pays* ; & quand il est question de courir le monde, on met à profit toutes ces connoissances, on n'a pas besoin d'éprouver des avantures ou des malheurs, pour être aussi instruit qu'Ulysse de la science des hommes.

La troisième partie roule sur le vieux & le nouveau Cayre ; cette Ville est la Capitale de l'Egypte, le Siége du Bacha & des principaux Officiers du Gouvernement. On s'attend d'abord que l'Auteur fera la description d'un lieu si célèbre ; mais cette célébrité est ce qui le réduit en quelque sorte au silence. Le Cayre, dit-il, est *si connu par tant de relations & de descriptions qui en ont été publiées,*

que je me flatte qu'on me sçaura gré, de ce que je me dispense d'entrer dans des détails circonstanciés au sujet de son origine, de son circuit, du nombre de ses habitans, de son Château, de la quantité de ses Mosquées, de ses bains publics, de ses portes &c. Cependant il se permet ensuite quelques remarques, il parle de la cérémonie qui se fait à l'ouverture de la digue ou canal qui, dans le tems de l'accroissement du Nil, doit porter ses eaux au Cayre. C'est un spectacle grossier, bizarre, tumultueux, bon pour des Turcs & pour des Arabes. Une planche gravée en donne encore plus d'idée que la chose ne vaut.

L'Auteur dit un mot du fameux Puits de Joseph qui est dans le Palais ou Château du Cayre. Ce Monument a été décrit par tous les Voyageurs & d'une manière très-détaillée par M. de Maillet notre

Consul au Cayre. Il y a peu de différences à cet égard entre la relation de ce dernier & celle de M. Norden. Ce Puits n'est guéres curieux que parce qu'on l'a taillé dans le roc, & parce qu'il est comme partagé en deux : ce qui veut dire que vêrs sa moitié il y a un repos, ou paillier, ou plateforme : des bœufs y sont placés, tournent une rouë & font monter l'eau ; d'autres bœufs achévent l'opération par l'ouverture supérieure. On admire cela, dit M. de Maillet, *& il n'y a point de Particulier un peu riche qui ne pût réussir dans une pareille entreprise.*

M. Norden parle assez au long du vieux Cayre & de ses environs, joignant toujours des planches à son discours, & se faisant scrupule de dire quelque chose sans parler aux yeux du Lecteur. L'inondation du Nil lui donne lieu de raisonner un peu sur le terrein

de ce Pays, & de présenter encore des planches tantôt pour les Machines hydrauliques, tantôt pour l'espèce de labourage qu'on pratique dans la haute Egypte. En général le Nil fertilise cette terre; mais cela n'empêche pas qu'il ne faille ajouter les travaux, les soins, & la culture au bienfait de l'inondation. La grande attention des Egyptiens est de sçavoir ménager l'écoulement des eaux, de se procurer des arrosements, de pratiquer des digues, des réservoirs: nulle part en un mot l'hydraulique n'est plus utile; mais ce peuple traite cette science bien grossièrement; & leurs ancêtres, dans le beau tems des Arts, sçurent infiniment mieux apprécier & distribuer les richesses du Nil.

Tout a péri encore une fois dans ce Pays le plus singulier peut-être & le plus malheureux qui fut jamais. Cambyse le ruina longtems

avant

avant Alexandre ; celui-ci rép
un peu ces ravages en fond
Alexandrie. Sous les Seleucides, l
gypte reprit presque toute
ancienne splendeur. Les Roma
vainquirent Cléopatre, & trai
rent son Royaume en pays de c
quête. Les Sarrazins vinrent
suite, & ne songèrent qu'à
gner sans rétablir, sans amélio
Les Arts & les esprits tombèr
en décadence; mais le gouver
ment fut du moins supportal
Les Turcs ont succédé, ont éta
un joug despotique, ont éteint t
sentiment, toute émulation
Egypte, hors les Turcs, quelq
Marchands, quelques Juifs mo
poleurs, tout le monde est pau
& misérable. C'est ce gouver
ment que décrit le Capitaine N
den; il raisonne de la milice
pays; des Janissaires, des As
& de leurs Officiers, des pla
fortes, de la police, du Muffti

des Docteurs de la Loi. Tout ceci regarde les Turcs.

Il a fallu un Article à part pour les Arabes, dont les uns sont d'assez honnêtes-gens, vivant sous des tentes, faisant paître des troupeaux & n'inquiétant personne; les autres sont des voleurs qui courent les champs, & détroussent les passans. Il y a aussi des Princes ou Seigneurs Arabes, les uns tributaires du Turc, d'autres cantonnés dans leurs terres & faisant les petits Souverains. Tout ce morceau de politique est bien dans la Relation de M. Norden.

Sa quatrième partie a pour objet les Pyramides; & l'Auteur ou l'Editeur y ajoute une Lettre à M. le Chevalier Folkes, Président de la Société Royale de Londres, sur les Obélisques. Ce que dit M. Norden des Pyramides est sans contredit le morceau qui fait le plus de plaisir dans son Ouvrage. La Re-

lation de sa promenade aux Py
mides de Memphis, les détails
concernent ces antiques Mo
ments, leur situation, leur h
teur, leur nombre, l'intérieur
celui où l'on peut entrer, ce q
en coûte de peines, de trav
pour examiner toutes ces parti
larités, les précautions qu'il f
prendre en allant, en entra
en sortant; en un mot tout
qu'on peut desirer de sçavoir
l'objet en question, se tro
ici dans le plus beau jour, & a
che extrêmement le Lecteur.

Les Pyramides, surtout les q
tre grandes appellées Pyramide
Memphis, ne sont éloignées
Cayre que de trois heures de c
min: la manière de faire cette p
menade est bien circonstanciée
l'Auteur. On choisit le tems
l'hyver, c'est-à-dire depuis le m
de Novembre jusqu'à la mi-Av
parce qu'alors la campagne est

séchée de toutes parts, au lieu qu'en Eté l'inondation du Nil rend ces Antiquités inaccessibles ; à quoi il faut ajouter que les Arabes font plus de courses & inquiètent plus les voyageurs en Eté qu'en Hyver.

On va aux Pyramides en Compagnie, & l'on se munit de quelques Arabes civilisés qui connoissent l'intérieur & l'extérieur de ces masses énormes. Comme il y en a une des plus grandes qui est ouverte, on s'attache particulièrement à celle-là ; elle est, ainsi que toutes les autres, sans fondements artificiels, elle porte immédiatement sur le roc qui lui sert de base, & l'on conçoit que la figure pyramidale étant la plus solide de toutes, ces édifices ne sont pas exposés à être renversés ; il n'y a que la longueur des siècles qui puisse en séparer les pierres, mais il y a déja plus de deux mille deux cents ans

que ces maſſes étoient antiques, puiſque Hérodote en parle comme attirant de ſon tems l'attention des voyageurs, & comme étant un objet de diſcuſſions & de recherches pour les ſçavans de la Grèce & de l'Egypte.

M. Norden dit que les deux Pyramides Septentrionales & les plus grandes ont 500 pieds de hauteur perpendiculaire : ce qui ne revient pas tout-à-fait aux meſures priſes géométriquement par M. de Chazelles en 1693. Ce Mathématicien trouva la hauteur perpendiculaire de la première pyramide, à laquelle la ſeconde eſt égale, de 77 toiſes & trois quarts, ou 466 pieds ½. Les Auteurs de l'Hiſtoire Univerſelle s'en tenant aux dimenſions marquées par M. Greaves, font monter la même hauteur perpendiculaire à 481 pieds * d'Angle-

* On ſçait que le pied d'Angleterre eſt un peu moindre que notre pied de Roi.

terre, & prétendent que *la plus grande des Pyramides n'atteint pas à la hauteur de S. Paul de Londres.*

C'est dans la description du corps de la Pyramide où l'on peut entrer, que M. Norden signale son exactitude. Il réfute ceux d'entre les voyageurs qui ont dit que ce Monument avoit été revêtu de Marbre * ; il décrit tous les canaux ou passages qui mènent aux chambres ; il tient compte de tout ce qu'on y remarque, surtout du Sarcophage de granite fort bien creusé & sonnant comme une cloche, *quand on le frappe avec une clef.* Nous renvoyons à tous ces détails qu'on perd en entier quand on veut les abréger.

* C'est à M. de Maillet que l'Auteur en veut, & peut-être au P. Sicard qui a dit aussi que les Pyramides avoient été revêtuës en dehors & en dedans des plus beaux Marbres.

Admirons ſeulement ce qu
curioſité fait tenter aux gens
vont d'Europe en Afrique p
voir ces reſtes précieux de la r
gnificence des anciens Rois d
gypte. » Lorſqu'on eſt parven
» l'extrémité du Canal (c'eſ
» premier) où le paſſage eſt for
» on trouve une ouverture qui
» à peine, un pied & demi de h
» teur & deux pieds de large
» C'eſt pourtant par ce pert
» qu'on eſt obligé de paſſer en ra
» pant. Le voyageur ſe couche o
» nairement par terre; & les d
» Arabes qui ont pris les devan
» ſaiſiſſent chacun une de ſes ja
» bes & l'entraînent ainſi, pa
» difficile paſſage, au travers du
» ble & de la pouſſière. Heureu
» ment ce paſſage n'eſt que de d
» aunes de longueur : autrem
» ce travail ſeroit inſupporta
» pour quelqu'un qui n'y ſe

» pas accoutumé *.

On conçoit que pour des opérations semblables il faut être sans habits, c'est bien d'ailleurs une nécessité vû la chaleur extrême & étouffante qu'on éprouve dans un édifice fermé depuis peut-être plus de 3000 ans, & où l'on ne va qu'à la lueur des flambeaux. Aussi l'Auteur ajoute-t-il : » dès que l'on est » sorti de la Pyramide, on s'ha» bille, on se couvre bien, & l'on » boit un bon verre de liqueur : ce » qui préserve de la pleurésie que

* On voit dans la Description de l'Egypte par M. de Maillet, que ce Consul visitoit plus commodément la Pyramide. Quand il vouloit faire cette promenade, il envoyoit déboucher les canaux, en sorte que, dans cette route forcée & si incommode, où M. Norden passoit en se glissant sur le ventre, notre Officier François *passoit commodément à genoux.* Voyez *cette description qui est bien curieuse à l'endroit des Pyramides*, p. 215. & suiv.

» le changement ſubit d'un air ex-
» trêmement chaud à un air plus
» tempéré, pourroit cauſer. En-
» ſuite quand on a repris ſa chaleur
» naturelle, on monte ſur la Py-
» ramide afin de contempler de-là
» le payſage des environs, qui
» charme la vûë. On y apperçoit,
» ainſi qu'à l'entrée & dans les
» chambres, les noms de quantité
» de perſonnes qui ont viſité en
» différens tems cette Pyramide,
» & qui ont voulu tranſmettre à
» la poſtérité la mémoire de leur
» voyage. »

Ceci eſt fort bien, & nous ne doutons point qu'on ne liſe auſſi ſur cette Pyramide le nom de M. Norden avec celui des voyageurs qui l'ont précédé, mais il falloit nous dire, ce ſemble, comment on monte au ſommet de cette grande Maſſe. Les autres voyageurs nous avertiſſent que c'eſt par des dégrés extérieurs au nombre pour

le moins de 207 ou 208 ; car la plûpart des Relations en comptent quelques-uns de plus ; & ces dégrés régnent autour de la Pyramide, quoiqu'en quelques endroits ils soient endommagés. On peut voir le premier tome de l'Histoire Universelle, p. 541. où tout cela est expliqué au plus juste *.

M. Norden parle aussi des autres Pyramides, mais plus briévement, parce qu'elles sont ou fermées, ou moins considérables. Il dit un mot de la tête du Sphinx qui est entre la première & la seconde Pyramide, mais il n'en marque point les dimensions. M. de Maillet prétend qu'elle a 35 pieds de tour ; Pline

* Nous entendons l'Histoire Universelle qui a aujourd'hui XIII. Volumes in-4°. & dont le premier parut en 1742. à Amsterdam & à Leipsic. On la trouve à Paris chez Montalant Quay des Augustins.

avoit dit 102 pieds * : ce qui
énorme & incroyable. Il y a
tout ceci tant de contrariétés da
les diverſes Hiſtoires anciennes
modernes , qu'on ne ſçait q
parti prendre. Il n'y a pas mo
de difficulté ſur l'origine des Py
mides. M. Norden les croit p
anciennes que l'établiſſement
Hiéroglyphes ; & ſa preuve
qu'on n'y voit aucun caractère h
roglyphique. Cependant Hérod
aſſure qu'il y avoit , ſur une
Pyramides , de l'Ecriture Eg
tienne & apparemment hiérog
phique , faiſant mention des 16
talens ** qu'il en avoit couté ſe

* Non 12 pieds, ainſi qu'on lit dar
Relation du P. Sicard , & non 43
longueur ſelon cette même Relati
mais 143.

** On lit 800 talens dans les Mém
P. Sicard , & Pline y eſt cité : or il
très-certain que cet Auteur dit com
Hérodote 1600 *talens*. Nous rem
quons beaucoup de fautes ſemblab

ment pour les raves & pour les oignons des Conſtructeurs. Le même Auteur attribue au Roi *Cheops* ou *Cheopis* l'érection de la plus grande Pyramide, & quoiqu'il ſoit difficile de fixer l'époque de ce Roi, Il eſt toujours du devoir de quelqu'un qui veut raiſonner ſur l'Antiquité de rappeller ces anciennes Traditions. Mais terminons ici notre Extrait : nous en formerons un dernier tant des remarques de M. Norden ſur les Obéliſques, que ſur une de ſes lettres écrites en 1741. à la Société Royale de Londres ſur les Statuës Coloſſales qui ſont aux environs de Thèbes.

---

c'eſt-à-dire de chiffres & de comptes dans cet écrit du P. Sicard : ce qui probablement doit être mis ſur le compte des Editeurs. De ſi bons Mémoires mériteroient d'être imprimés plus exactement.

ARTICLE CXI.

MMÆ ANTIQUÆ ANTO-
iii Mariæ Zanetti Hieronymi
'. Ant. Franc. Gorius notis la-
inis illuſtravit. Italicè eas no-
as reddidit Hieronymus Franc.
:anettius Alexandri F.
*'ierres gravées de M. Antoine
Marie Zanetti ; avec les notices
,atines de M. Gori, traduites en
'talien par M. Jérôme François
Zanetti.* fol. A Veniſe. M.
)CC. L.

, nous reſte de ce Volume 62
Articles , planches , notices ,
iquités : tout ceci eſt la même
ſe. S'il étoit queſtion de ſui-
ponctuellement le détail de
richeſſes , nous ſerions fort
lixes ; & peut-être n'ennuye-
ıs-nous pas le Lecteur ; car il
a que du beau à lui montrer
du bon à lui dire. Ce M. Za-

netti eſt le Crozat d'Italie ; le
piéces les plus rares, les plus chè
res picquent ſa curioſité ; il le
cherche, il les acquiert, quelque
fois on les lui donne ; & ſon inter
prète M. Gori ne manque pas d
faire honneur à la libéralité de
bienfaiteurs.. Nous n'annonceron
ici que les Articles principaux ; ma
d'abord qu'il nous ſoit permis d
hazarder une critique.

En nous développant toutes l
beautés de ce cabinet, on n'oubl
point de diſtinguer ce qui eſt An
tique des ouvrages modernes
mais pour repréſenter le mérit
des Gravures de l'Antiquité, de
Grecques ſurtout qui ſont l
grands Modèles, on ſe conten
de dire, dans les notices, q
cela eſt très-bien travaillé ; qu'o
admire le goût de ces pièces ; qu'e
les ſont très-précieuſes ; qu'o
ne peut exprimer la magnificenc
de ces chef-d'œuvres &c. M. Go

remplit ſes explications de par
éloges, ſans nous rendre jam
le caractère particulier des Artiſ
à qui nous devons tant de beaut
il arrive même quelquefois c
les Graveurs modernes ſont p
coniſés ſur le même ton; par exe
ple, en raiſonnant ſur le Can
d'Agathe Orientale qui porte
tête de Commode, on dit qu'il
de l'excellent Graveur Marm
qui s'eſt fait un grand nom dan
XV. Siècle par ſon adreſſe & ſ
habileté. On obſerve ſur le Can
de la planche XXXIX. leq
préſente un Parnaſſe avec Ap
lon, au milieu de quatre Muſ
que c'eſt un ouvrage *très-élég*
& très-fini quoique de la main d
Moderne &c.

Nous ne déſapprouvons pas
Eloges, mais il ſeroit à ſouhait
ce ſemble, pour l'inſtruction
Lecteurs, qu'on fît ſentir les av
tages particuliers de l'Antiq

qu'on indiquât précisément en quoi & par où le travail Grec l'emporte sur le nôtre. M. Mariette, par exemple, dans son excellent Traité des Pierres Gravées, nous donne en peu de mots une instruction pleine de lumières ; il faut la transcrire en faveur des Amateurs : » Les Anciens Graveurs » de la Grèce ont un *faire* leger » & fin. Maîtres de leur ouvrage, » ils n'y mettent que ce qui doit » s'y trouver ; les autres peu sûrs » d'eux-mêmes, n'osent rien pro- » noncer ; il n'y a aucune certi- » tude dans leur touche ; & leur » travail qui est mol, devient » froid & languissant ; ou s'ils pro- » noncent ils ne le font pas avec » assez de ménagement, & ce » n'est plus que sécheresse & roi- » deur. Mais en quoi il me paroît » que les Gravûres modernes pè- » chent davantage, c'est dans les » extrémités, dans les Articula-

» tions & dans les autres peti
» parties qui ne ſemblent preſq
» qu'ébauchées ou qui ſont be
» coup plus fortes qu'il ne f
» droit. Ajoutez que les figu
» y ſont ordinairement dans
» proportion bien moins *ſv*
» que dans le bel Antique : ce
» en ôte tout l'eſprit & tout
» grace. »

Nous reconnoiſſons que M. C
ti n'écrivant que des Notic
& non un Traité didactique ,
n'a pas dû s'appeſantir ſur des p
ceptes ; mais un mot de tems
tems , mais des nuances diſtin
ves en faveur de l'Antique , n
enfin quelques lumières , dans
objet qui n'eſt pas familier à t
le monde , auroient donné un
gré de perfection à ſon ouvra
Suivons-le préſentement , & r
dons auſſi juſtice aux ſoins qu'i
pris de bien traiter l'hiſtorique
certains morceaux.

Il y a peu de choses à désirer sur l'Article XVIII. énonçant une magnifique Cornaline où se voit la tête de Matidie petite nièce de Trajan : c'est une Antiquité des plus rares & des plus précieuses. Cette Princesse n'a ni médailles ni Bustes, mais il se trouve des pierres gravées en son honneur. Qui sçauroit pourtant que c'est Matidie petite nièce de Trajan, plutôt que Matidie la mère & nièce de ce Prince, sans une Sardoine qui est dans le Cabinet du Grand-Duc & sans deux ou trois Inscriptions antiques ? M. Gori a disserté sur cela dans son *Museum Florentinum* auquel les Curieux doivent avoir recours ; il a raison de louer la figure de cette Dame ; la Cornaline en est la preuve. Mais quand il égale les qualités de son ame aux charmes extérieurs de sa personne, nous pourrions demander si l'histoire rend ce témoignage ;

au moins ne trouvons-nous aucuns détails à cet égard dans les anciens Auteurs.

Mais nous ſçavons bien que M. Gori eſt trop prodigue d'éloges, lorſqu'expliquant le beau Camée de Fauſtine la jeune (Planche XXIII.) il dit que cette Impératrice allioit une vertu ſingulière & une conſtance admirable aux graces du corps. Ce n'eſt point là le langage des Hiſtoriens : ils aſſurent bien formellement que Fauſtine fut très-déréglée dans ſes mœurs, & très-indigne d'avoir un époux tel que Marc-Aurèle ; on ſçait même que cet Empereur eſſuya des reproches pour l'indifférence qu'il témoigna ſur la conduite de ſon épouſe. Au reſte, le Camée dont on nous donne ici la planche, eſt une Agathe travaillée par le célèbre Graveur, Valerio Vicentini, mort en 1546. On peut voir des particularités concernant

cet Artiste dans l'histoire des Graveurs en Pierres fines par M. Mariette pagg. 124. & 125. de son premier Volume.

Nous passons une suite de beaux Camées, tels que ceux de Lucius Verus, fils adoptif d'Adrien, de Commode en Hercule, d'Antonin Caracalla, de Géta son frere, de Lucius Valerianus, de Cybèle portée sur un char, de Jupiter en trois manieres différentes : celui où l'on le voit assis au milieu de trois Signes du Zodiaque est très-singulier, & paroît avoir servi d'horoscope à quelque Payen superstitieux. Les Notices de M. Gori, sur tous ces morceaux, sont bien faites, ornées même de tems en tems. Il y a encore un mot d'éloge touchant L. Verus, auquel nous n'ajoutons guères plus de foi qu'à celui de Faustine. L'Auteur dit que ce Prince étoit digne de gouverner l'Empire après Adrien ; & Spartien, au

ontraire, nous apprend qu'*il n'a-
voit rien qui fût digne d'une si
grande fortune, ne songeant qu'au
divertissement & au plaisir.*

La XXXIII. planche présente
une antiquité inestimable. C'est
une Aigue-marine portant un des
Titans dont les jambes sont termi-
nées en forme de serpens suivant le
mot d'Ovide

Mille manus illis dedit & pro cruribus
angues.

Il a dans ses mains deux bou-
cliers, & de plus à la main droite
une lance & à la gauche une dé-
pouille de Monstre; son air est ani-
mé, & la touche de ce magnifique
ouvrage annonce le Graveur d'Au-
guste, (Dioscoride) dont le nom
est indiqué sur la pierre même.
Cette Antique étoit autrefois dans
le Cabinet de M. Crozat; il se fit
un accord entre lui & M. Zanetti:
ce dernier donna six médailles d'or

de la première beauté pour acquérir la pierre gravée.

Dans ce même recueil (planche LVII) on voit du même Artiste, Dioscoride, une Améthyste chargée d'une de ces figures hermaphrodites, dont les Anciens trop licencieux ne rougissoient pas d'orner leurs cachets & leurs anneaux. C'est encore un chef-d'œuvre de l'art, acquis en 1721, par M. Zanetti : la notice explique toutes les particularités de l'acquisition & de l'antique même, dont l'objet ne méritoit pas un Ouvrier si excellent.

Un Camée, sur agathe, représentant l'enlevement d'Europe, occupe la XXXIV. planche ; l'ouvrage est d'un moderne, mais bien instruit de la fable, & habile dessinateur. Un morceau tout semblable est dans le trésor de Brandebourg ; & Beger nous paroît en avoir donné une notice plus raisonnée que celle de M. Gori.

e Antiquaire s'eſt donné des
pour bien expliquer l'Onyx de
nche XXXV. où l'on voit
ionne menée captive par qua-
tits Amours. C'eſt une anti-
e l'ouvrage d'un Grec, qui,
un eſpace très-borné, a ſçu
t & diſtinguer ces cinq figures,
s d'une élégance admirable.
teur, M. Gori, rappelle à ce
une Epigramme qu'il dit être
emier Livre de l'Anthologie;
ui a été traduite en Latin par
e Sabei. C'eſt peu de choſe que
traduction : ſi nous avions pu
ver l'Epigramme en original,
à-dire, dans le texte Grec,
aurions cité la verſion de Gro-
, mais nous aſſurons que ce
ceau de huit vers, à ce qu'il
ît, n'eſt point dans le premier
e de l'Anthologie. Au reſte
aimerions mieux rapprocher
lle de Theocrite ſur le San-
r qui avoit tué Adonis, & qui

têtes de Minerve; un beau C
d'Apollon, touchant la lyre, a
quarante pièces d'or de Ho
un Bacchus debout sur une
line; une belle Sardoine port
tête de Bacchus couronnée d
re; trois Camées de Silène;
cond très-beau & antique (
lit en Grec le nom du Gr
Horus, qui seroit inconnu
cette pierre); trois Faunes t
gers & d'un fini exquis.

La planche XLVIII. annon

fait mention de l'enthousiasme de cette Bacchante & nous ne voyons rien de pareil dans le Camée de M. Zanetti.

A la suite, beaux Camées d'Her-cule, d'Omphale & de Galatée, d'un Triton sonnant de sa tromp & portant une Néreide; il faudroit détailler tout cela & nous allons finir.

Planche LXIII. Une Victoir conduisant un char à deux chevaux; c'est un Camée d'Agathe-Onyx, morceau magnifique. Il y a chez le Roi une Cornaline présentant l même figure.

Planche LXV. Un excellent Ca mée chargé d'un Tigre; l'ouvrie a profité des taches de la pierr pour rendre la peau de l'animal cette antique servoit d'anneau a Prince Eugène de Savoye; il la te noit du Cardinal Alexandre Alba ni, & elle a été acquise par M. Za netti après la mort du Prince.

Il y a sur la fin un Lion terra

ſant un Taureau, Cornaline antique; deux Dauphins, Camée ſur Agathe Orientale; un maſque de théatre ſur un Saphir, morceau ſingulier; un Gladiateur debout ſur une pierre d'Onyx de deux couleurs; deux têtes de Mores; deux têtes de Femmes inconnuës; la premiere a été gravée par le célèbre Marmita, Artiſte du XVI. ſiècle: M. Gori ne nous dit point ſi c'eſt le pere ou le fils; ce dernier étoit le plus habile. Voyez M. Mariette, dans ſa belle Hiſtoire des graveurs en pierres fines.

Quatre faces d'une lampe antique & de marbre occupent quatre planches, & tout le livre eſt terminé par la planche d'une médaille d'or ornée de diamants: préſent fait à M. Zanetti par le Roi de Dannemarck.

Nous n'avons fait que parcourir toutes ces beautés, quoiqu'aucune n'ait échappé à nos obſerva-

tions. Sur chaque notice nous avons fait des remarques : plusieurs de ces notices sont excellentes, quelques-unes sont trop légères ; & il semble qu'un peu plus de feu dans cette Nomenclature eût donné de l'ame à l'ouvrage. L'édition du Livre est belle, les Planches sont bien gravées ; il ne reste plus qu'à prier M. Zanetti d'augmenter son trésor & d'empêcher qu'il ne se dissipe après lui.

ARTICLE CXII.

ENTRETIENS SUR LES Vérités pratiques de la Religion pour l'instruction des Officiers & gens de mer &c. Par le P. Yves Valois de la Compagnie de JESUS, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, & Professeur d'Hydrographie à la Rochelle, 2. vol. in-12. *A Lyon*

chez Perisse & de la Roche &c.
M. DCC. LII.

L'Auteur de cet Ouvrage donna en 1747. deux Volumes d'Entretiens ſur les Vérités fondamentales de la Religion, à l'uſage & pour l'inſtruction des gens de mer. Il donne aujourd'hui deux autres Tomes ſur le même plan & dans le même goût, mais *ſur les Vérités pratiques de la Religion*, toujours dans la vuë d'inſtruire & d'édifier les Marins. On conçoit que les deux premiers Volumes étoient dogmatiques, & que ceux-ci ſe rapportent à la Morale.

Mais concevons bien quelle eſt cette Morale, & ne la confondons pas avec les petites leçons de Philoſophie qu'on répand ſans ceſſe dans des Livres modernes. Ces leçons *ne paſſent pas la ſphère de l'homme conſidéré comme créature raiſonnable; elles ne ſont que mon-*

tuer une certaine probité très-limitée, & *quelquefois qu'inspirer ces sortes de vertus de bienséance*, *qui ébauchent l'honnête homme*; mais qui ne font pas le Chrétien.

Notre Auteur se récrie beaucoup & avec toute sorte de raison contre les Ecrivains qui se bornent à cette doctrine toute naturelle, toute humaine, toute imparfaite; qui contents d'avoir dit qu'ils font abstraction du Christianisme, se croyent ensuite autorisés à substituer aux principes de l'Evangile ceux de la pure raison. Il ne tient pas à ces gens-là que le Monde *ne redevienne ce qu'il étoit avant J. C.* En les écoutant, on ne sera pas meilleur que Sénèque ou Cicéron; on déparera même les idées de ces Philosophes, en y mêlant je ne sçai quelle subtilité Métaphysique qui s'est mise à la mode, & qui ne peut produire qu'une *Morale embrouillée*, *entortillée*, *énigmati-*

que, quintessenciée ; Morale frivole & ridicule, aussi méprisable en Littérature, qu'insuffisante pour conduire les hommes dans la route du Salut.

Il est ici question de la Morale Evangelique, de cette doctrine *ignorée du Payen, blasphémée par le Juif & par le Mahometan, attaquée par l'Hérétique, avilie & dégradée par des plumes licentieuses & par des Auteurs sans pudeur, contredite par le Mondain &c.* On la présente, cette Morale, à tout le monde, mais principalement aux Gens de Mer ; ils ont souvent de grands besoins en ce genre : environnés de dangers, ils devroient veiller sans cesse sur eux-mêmes, & ne perdre jamais de vuë les obligations qu'impose le Christianisme ; mais le soin de leurs affaires & de leur fortune les distrait continuellement, les absorbe, les détourne de ces réflé-

xions profondes, ſans leſquelles
connoiſſance qu'on peut avoir d
vrai & du bien ſe borne à un
théorie ſuperficielle.

L'Auteur a cru parler au
Marins avec plus de force & de d
gnité, s'il s'autoriſoit d'un ancie
Ecrivain Eccléſiaſtique, Citoye
d'une de nos Villes Maritimes
très eſtimé des plus célebres pe
ſonnages de ſon tems. C'eſt l'i
luſtre Salvien, Prêtre de Marſeill
on a de lui un Traité ſur la Prov
dence où ſont exprimés les princ
paux devoirs de la Morale; c
Ouvrage eſt comme la baſe de c
lui-ci, c'eſt-à-dire qu'on en adop
beaucoup de morceaux, qu'on
revient à tout inſtant, qu'on
tranſcrit dans tous les endroits
il peut ſervir à l'édification des I
terlocuteurs. Car n'oublions pas
genre de compoſition qui car
ctériſe les deux Volumes du
Valois. Ce ſont des converſatio

familières entre plusieurs personnes, dont les unes sont des Marins de Profession, tels que les *Capitaines* premier & second; le *Lieutenant*, *l'Enseigne*, le *Pilote*; les autres sont des passagers ou des gens attachés au service de la Marine, comme *l'Aumonier*, le *Missionnaire*, l'*Ingénieur*, le *Négociant*, le *Créole*. Il faut se faire au langage & aux manières de ces divers Acteurs, si l'on veut entrer dans l'esprit de ces Entretiens.

Le premier ne paroîtra pas le moins intéressant. On y voit l'Ingénieur & le second Capitaine très-animés contre les désordres dont ils ont été témoins, l'un dans les Colonies, l'autre sur les Vaisseaux qu'il a montés. Ils exposent, comme à l'envi & avec une sorte d'émulation, tous les excès du libertinage, de l'avarice, de la mauvaise foi, de la colére, de la dureté, de l'intempérance : excès qui dé-

figurent la face du nouveau mon
& qui portent ſouvent le troubl
& le ſcandale dans un Vaiſſe
Cette peinture eſt générale &
déſigne perſonne en particulie
mais elle ſuppoſe, dans l'Auteur,
connoiſſances de Mœurs bien
taillées. La conſéquence qu'on
tire, c'eſt qu'il faut entamer des co
verſations inſtructives. »Si le Ma
» vit mal, *dit un des Interlocuteu*
» c'eſt ſouvent à ſon ignorance q
» il faut s'en prendre : l'inſtructi
» lui eſt plus néceſſaire, pour le fa
» arriver au port du Salut, que
» feux qu'on tient allumés ſur
» tours aux atterrages, ne le ſo
» pour le préſerver des écueils,
» pour le faire entrer, ſans aucun
» que, dans une rade durant la nui

Comme le deſſein de l'ouvra
eſt formé d'après Salvien, on
propoſe de parler auſſi de la *P*
vidence; c'eſt même l'objet capi
& regnant dans ces deux Volum

Un *Créole* supposé mécontent de son sort, & attribuant ses malheurs à ce qu'il appelle son *étoile*, donne matière au second entretien. On y fait voir combien les termes de *Hazard*, de *Destin*, de *Fatalité*, de *Fortune*, de *Nature* sont vagues & vuides de sens : ce qui ne s'exécute pas sans tomber sur Bayle, sur Pope, sur les Partisans de la nécessité absoluë. Car nous observons, comme quelque chose de principal dans ce Livre, que l'Auteur tend toujours à la controverse, aux questions dogmatiques, à la réfutation des ennemis de nos Mystères. Il traite tellement la Morale, que les Impies, les Ecrivains sans religion, les Philosophes Matérialistes ou Déistes, les Protecteurs de la tolérance universelle sont attaqués par tout.

Ce zéle est ardent, soutenu, déclaré; il ne craint ni le *dégoût du tolérant*, ni *la critique du Li-*

bertin, ni *la mauvaise humeu*
d'une cabale aguerrie. Nous nous
servons ici des termes de l'Auteur
il paroît que ses premiers Entre-
tiens ont été en butte aux traits
de toutes ces diverses sortes d'en-
nemis. Nous ignorons les parti-
cularités de cette guerre ; mais
dans une aussi bonne cause qu
celle de la Religion, on n'est jamai
vaincu ; & c'est bien la faute d
ceux qui combattent pour un te
sujet, quand ils sont ébranlés ou
intimidés. Rien de pareil n'est à
craindre pour notre Auteur. Dès
l'entrée de son Livre, il *prie* se
adversaires *de ne le pas épargner*
tant il s'est bien trouvé de leur cen-
sure. Elle a valu à ses premier
entretiens un succès qu'il n'avoi
osé esperer, & une seconde Edi-
tion qui commence à s'épuiser
Nous indiquons ces détails comm
des preuves de la constance & d

au monde moral qu'à l'égal
monde physique. Il y a-là un
sionnaire qui explique tout
éloquence, & l'Aumônie
seconde avec force. On
dans ce morceau l'enchaîne
des faits qui composent l'Hi
de la Religion ; on suit l'ordi
décrets de la Providence da
propagation du vrai culte ;
l'œconomie des deux Testame
manifeste, toute la prote
donnée d'enhaut, pour sa co
vation des verités saintes, s

écritures par leur esprit particulier.

On a dans le quatrième Entretien quelque chose de plus développé sur les rapports que nous avons à la Providence, tant pour le corps que pour l'ame; c'est encore une exposition instructive & abondante; c'est un Tableau de tout ce qui nous lie au Souverain Etre, & de la dépendance où nous sommes sans cesse à son égard: ceci est suivi de la réponse à quelques difficultés, surtout à celle que les impies sont si curieux de tirer du mal physique répandu dans le monde, & diversifié en tant de manières. » Sur quel pied, *dit l'Aumônier*, devez-vous regarder la
» Providence? sur le pied des au-
» tres Mystères, dont nous con-
» noissons par la foi la réalité;
» mais dont nous ignorons, dont
» nous ne pouvons soupçonner la
» manière. Sa conduite est très-
» obscure, dit M. Bossuet; quand

» Dieu afflige les hommes, on ne
» sçait s'il les châtie ou s'il les
» éprouve. Elle est confusément
» administrée en ce monde, dit
» M. Fléchier, & l'on ne peut ju-
» ger qui sont ceux que Dieu aime,
» ou qu'il hait, par les adversités
» ou par les afflictions qu'il en-
» voye,

Un des plus grands fruits de la Doctrine Chrétienne sur la Providence est le calme qu'elle procure aux hommes dans leurs afflictions, dans leurs traverses. Le cinquième Entretien embrasse cette matière. Le Créole a éprouvé des revers, il a murmuré, il s'est révolté contre la Providence ; de meilleurs conseils le rappellent aux vrais principes ; on l'instruit ici, on l'éclaire. Il en est à-peu-près de même d'un Négociant passager, qui dans le tumulte de ses affaires, avoit oublié la Loi de Dieu. Les Entretiens sixiéme & septiéme sont

.mployés à le faire rentrer dans cette route de soumission & de fidélité où la Providence veut que nous marchions, quelque occupés que nous soyons d'ailleurs de soins temporels, de devoirs multipliés, de rapports indispensables.

Enfin le huitiéme & dernier Entretien roule sur quatre grands objets que nous présentons dans les termes de l'Auteur faisant parler l'Aumônier. » 1°. Sur une
» Providence secrette qui entre en
» discussion avec chaque homme au
» jugement particulier. 2°. Sur une
» providence éclatante qui mani-
» feste, devant tout l'Univers, la
» gloire du Fils de Dieu & le mérite
» de ses Elus. 3°. Sur une providen-
» ce sevère qui en punissant les ré-
» prouvés agit dans toute la rigueur
» de sa justice. 4°. Sur une pro-
» vidence magnifique qui, dans le
» séjour des Saints, deploye tous
» les trésors de sa misericorde. »

Les développements de ceci remplissent tout l'Entretien, qui est suivi d'un morceau en forme d'instruction, d'exhortation & d'aspirations sur l'amour de Dieu. A la fin des autres Entretiens, on trouve de même une espèce de résultat des verités qui ont occupé les Interlocuteurs. Tantôt l'Auteur suggére des pensées pieuses à un Marin bien persuadé des dangers ausquels son Salut est exposé. Tantôt il lui donne des décisions pour le détourner des excès ausquels conduit l'amour des biens de la Terre. Tantôt il lui fait connoître ce qu'il doit à l'Auteur de de son être, de sa conservation, de son adoption dans l'Eglise de J. C. Tantôt il lui inspire des réfléxions consolantes en le faisant ressouvenir que la Providence veut son Salut & qu'elle lui donne tout ce qui est nécessaire pour l'opérer. Tantôt il lui expose le dogme du

etit nombre des Elus, il tire des
onséquences salutaires de cette
rande & effrayante verité. Tan-
ôt il lui trace le plan des réso-
itions qu'il doit former, après
voir conçu la nécessité, la sainteté,
i sévérité de la loi. Tantôt il lui
xplique les sentimens de com-
onction qui doivent naître de la
riéveté du péché bien approfon-
ie, de ce péché surtout qui dés-
onore l'homme, qui le dégrade,
ui le met en quelque sorte au
ang des Bêtes, c'est l'amour des
oluptés criminelles : & tout cet
ndroit est traité avec beaucoup
e force & de véhémence.

On voit donc que tout l'ouvrage
résente un enchaînement de vé-
ités pratiques, d'instructions rela-
ives aux devoirs & à la conduite
es gens de Mer. A la tête du IIe.
'olume qui est le I V. dans l'ordre
e toute cette collection d'En-
retiens, on a placé une suite

d'avis Spirituels en 39 Articles, comprenant tout ce qui peut convenir à la profession des Marins, & nous ne devons pas oublier que, dans le cours de l'ouvrage, il y a des épisodes, des traits historiques, des notes instructives, des traits de critique contre les mauvais Livres &c. Tout cela d'un style animé de zèle & propre à faire impression sur les Lecteurs.

L'usage de ces Volumes devant être fort général, on les a rendu commodes par le format, par le caractère, par les prières qu'on y a jointes; & les quatre Tomes sont sous la protection de S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthièvre Amiral de France, Prince qui ajoute aux dignités & aux talens personnels, le mérite inestimable des vertus chrétiennes.

ARTICLE CXIII.

RECIS DES ORDONNANCES, Edits, Déclarations, Lettres Patentes, Statuts & Réglements, dont les dispositions sont le plus souvent en usage dans le Ressort du Parlement de Provence, disposé par ordre alphabétique, avec une table où les citations sont rangées par ordre de date &c. Par M. Barrigue de Monvalon Conseiller honoraire. Imprimé par ordre du même Parlement. A Aix chez les David Imprimeurs du Roi. 1752. vol. in-12. près de 600 pages.

L'Auteur eſt connu par d'autres Ouvrages dont nos Mémoires irent mention il y a peu d'années. Celui-ci eſt peu ſuſceptible d'extrait : c'eſt un Dictionnaire fort commode. On y peut d'un coup

d'œil s'inſtruire de bien des détails de Juriſprudence, ſurtout de Juriſprudence pratique.

Rien ne prouve mieux le mérite de l'Auteur en ce genre, que l'ordre de la Cour ſupérieure, dont il eſt Membre, pour l'impreſſion d'un Ouvrage que l'Auteur avoit d'abord fait pour ſon propre uſage, mais dont les copies manuſcrites s'étoient multipliées depuis 30 ans, avec l'inconvénient de bien des fautes inſéparables de tout ce qui s'appelle copie.

Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions un pareil corps de la Juriſprudence pratique de tous les Parlements & Tribunaux judiciaires du Royaume. Comme ils sont tous fondés, dans la plûpart des points généraux, ſur les Ordonnances, Edits, Déclarations & autres Loix du Roi & du Royaume, on pourroit beaucoup rédiger ce corps de Juriſprudence en indiquant le

diverses acceptions de la même Loi dans les divers Parlements & Tribunaux.

C'est-là surtout qu'il faudroit imiter le style simple, exact, concis de M. de Monvalon. C'est le discours raisonné, vague & trop étendu sur chaque Loi qui forme, dans la plupart des Livres de Jurisprudence, le *Dédale des Loix* selon l'expression ordinaire. Le Dictionnaire, l'ordre alphabétique est le vrai *fil d'Ariadne* qui rompt toutes les complications, les nœuds, le labyrinthe où se perd la chicane.

On pourroit à l'aide d'un tel Livre consulter soi-même son affaire, & préjuger souvent ses propres procès, c'est-à-dire les éviter. L'ignorance des Loix embarque souvent bien de mauvaises affaires. Le Livre seul de M. de Monvalon, nous en avons fait l'expérience, a décidé tout d'un coup

deux grandes questions ; chacun en peut faire l'essai. Pour le moins on y apprend d'un coup d'œil les termes de l'Art, qui sont les mêmes qu'on appelle *termes de chicane.*

On dit tous les jours, par exemple, que le fameux Concordat est reçu dans tous les Parlements du Royaume. Au mot *Concordat*, nous trouvons ces mots : *Concordat, entre le Pape Leon X. & le Roi François Premier, n'a pas lieu en Provence.* Il est vrai qu'une petite note ajoute : *Mais le Roi en a établi la plupart des dispositions en divers tems, à l'exception des mois des Gradués, des 4 mois réservés au Pape &c.*

La grande expérience, la capacité reconnuë de M. de Monvalon a en quelque façon *arrêté* la Loi sur bien des points équivoques ou litigieux. C'est dans ce qu'il qualifie de *notes*, formant

espèce de petit Dictionnaire
suite du grand, qu'on peut
;, au mot *Quint*, un de ces coups
maître, qui a terminé les dis-
ions infinies dont les *collo-*
ons sont susceptibles en Pro-
ce. On sent dans ce morceau
prit géométrique de l'Auteur.
C'est du géométrique en effet,
l'algébrique même, & un pur
ul, tout ce qu'il dit de la ma-
e de compter les choses tan-
en dehors, tantôt *en dedans*.
ce sont là les propres termes
habiles Calculateurs dont M.
Monvalon se sert avec la mê-
habileté.

Une chose dont les Connoisseurs
t grand cas, c'est la table
est à la fin. Il n'y a aucun titre
dans l'ouvrage, qui n'y soit
porté sous sa datte, avec le re-
re & la page où se trouve son
egistrement, & la page des Li-
s imprimés qui ont rapporté

les mêmes titres, c'est-à-dire édits, déclarations, lettres patentes &c.

Nous apprenons que l'Auteur va faire imprimer un Ouvrage sur le Droit Romain, réduit en maximes d'usage; avec une table d'une structure singulière, qui sera fort commode, & qui réduit dès maintenant le Livre à un Volume presqu'aussi peu étendu que celui-ci : l'Ouvrage sera en Latin.

ARTICLE CXIV.

DISSERTATIONS OU L'ON examine quelques questions appartenantes à l'Histoire des anciens Egyptiens.

CEci est une brochure contenant deux dissertations imprimées depuis peu, dans les Mercures de Mai & de Juin second Volume. Comme on en a distribué des exemplaires séparés, c'est-à-

di

: détachés de l'Ouvrage pério-
ue que nous nommons , on
peut nous reprocher de ſaiſir
ſi cette Littérature ; & elle
rite d'ailleurs de reparoître aux
ıx du Public. Nous apprenons
: c'eſt le fruit des études d'un
litaire : * exercice qui répond
n aux idées que le Chancelier
:on s'étoit fait des Sciences &
Armes. Il diſoit que l'ac-
d de ces deux choſes devoit ſe
uver dans l'Etat & dans ceux
i le défendent, à peu près com-
dans un homme fait, la vigueur
l'eſprit eſt inſéparable de la for-
du corps. ** Il y a dans ceci un
ıd de réfléxions & une abondan-
de lumières dont nous laiſſons
léveloppement au Lecteur.

* M. d'Origny Chevalier de S. Louis,
:ien Capitaine de Grenadiers dans
ampagne.

** *Bac. de dignitate & augm. Scien-
rum l. I.*

La première dissertation a pou objet un *passage d'Hérodote qu sert d'autorité à de nouveaux sys têmes*. Il est principalement quel tion de deux choses. 1°. de l'opi nion qu'a eu Hérodote, & qu'il voulu accréditer touchant le ter rein de la Basse Egypte. 2°. D l'Antiquité que ce même Auteu a cru pouvoir attribuer aux Egyp tiens.

En 1742. M. Fréret lut à l'Aca démie des Inscriptions un trè beau Mémoire où il démontre qu le sol de l'Egypte n'a point été él vé par les couches de vase qu' prétend que le Nil y dépose. (Mémoire a été publié depuis p dans le XVI. Vol. des Mémoi de l'Académie; & nous en avo rendu compte au mois de Janv dernier. L'Auteur de la présen dissertation avoit composé ce qu nous donne aujourd'hui, avant q l'Ouvrage de M. Fréret parût: ai

quoiqu'il nie également la préte
duë élévation du terrein de l'Egy
te, ce n'eſt point de l'Academ
cien qu'il a emprunté les preu
ſur leſquelles il s'appuye pour
bandonner l'opinion commune.

Mais d'ailleurs il ne fait pas
ſon capital de montrer la fauſſe
de ce qu'on a dit & écrit tant
fois en faveur de cette élévati
du terrein de l'Egypte. Il ve
prouver ſeulement que le paſſa
où Hérodote affirme ce ſentime
c'eſt-à-dire où il déclare que
Baſſe Egypte eſt un don du Ni
eſt entièrement détruit par la ſu
de ſon hiſtoire, & par les tra
hiſtoriques qu'il rapporte d'ap
les Prêtres Egyptiens.

Tel eſt au juſte le point de v
ſous lequel il faut enviſager
préſent Ouvrage. On n'y dit
trop de mal d'Hérodote; on l'
cuſe ſimplement d'un peu de c
dulité, ou plutôt (car il faut ê

juste & précis dans ce jugement) on découvre en lui une trop grande inclination pour le merveilleux, avec une sorte de précipitation à saisir & à expliquer le discours des Prêtres Egyptiens.

Que lui disoient en effet ces hommes chargés de conserver les traditions de leur pays ? » Que » Ménès avoit été le premier Roi » parmi eux ; que sous lui toute » l'Egypte hors la Thébaïde étoit » un marais ; qu'alors le terrein » qui est au dessus du Lac Mæris, » ne paroissoit point hors de l'eau, » & qu'on mettoit sept jours à » remonter depuis la mer jusqu'à » l'extrémité de ce marais.» Nous avons pris la liberté de traduire nous-mêmes sur le Grec, parce que le Latin est fort mal en cet endroit. On y fait dire aux Prêtres qu'il *n'existoit rien alors de tous les pays qui sont actuellement au-dessus du Lac Mæris* ; & ce n'est

point le ſens du Texte : on y
ſeulement que de tous les P
qui ſont au deſſus du Lac Mær
il n'y avoit pour lors , c'eſt-
dire ſous le regne de Ménès , r
d'éminent , de viſible hors
l'eau : * difference,comme on v
très-palpable & en même te
très-avantageuſe à l'Auteur de
diſſertation.

Car il veut montrer, cet A
teur , que les Prêtres Egypti
n'ont point affirmé la non-exiſt
ce du terrein, depuis la mer j
qu'au-delà du Lac Mæris : ce
comprend tout le Delta & en
néral toute la baſſe Egypte.
Prêtres reconnoiſſoient , dit no
ſavant Diſſertateur , *que tout*
terrein de la baſſe Egypte exiſ

* Καὶ αὐτῆς εἶναι οὐδὲν ὑπερέχον
νῦν ἔνερθε λίμνης τῆς Μύριος ἐόντων. E
ipsâ (Ægypto) *nihil eorum quæ n*
ſunt ſuprà ſtagnum Myrios , ſuperemin
fuiſſe.

pendant le regne de Ménès... Ils n'ont jamais prétendu *dire à Hérodote que l'emplacement de la basse Egypte n'existoit point ;* & voici sans doute leur pensée : » La basse » Egypte environnée de toutes » parts de terreins plus élevés, se » termine à la mer ; elle est coupée » par un fleuve dont les déborde- » ments réguliers durent avec une » surprenante abondance d'eau, » l'espace de trois à quatre mois, » ensorte qu'elle devoit naturel- » lement, pendant une grande par- » tie de l'année, ressembler à un » marais. » Cette explication est excellente ; mais on avouera qu'avec le Latin ordinaire des éditions d'Hérodote on ne pourroit la gouter, puisque ce Latin dit bien positivement qu'*il n'existoit rien de tous les Pays qui sont au-dessus du lac Mœris.* Sur quoi nous protestons, en passant, contre toute cette version Latine d'Hérodote, la-

quelle nous trompe encore da
le même objet qui nous occup
car quand il a été question de
longue chronologie qu'étaloie
les Prêtres Egyptiens, nous avo
trouvé dans ce mauvais Latin (
2. chap. CXLII.) dix mille tr
cents quarante ans, au lieu
onze mille trois cents quarante a
que porte le Grec ; faussement e
core, car il faut 11366 ans &
Tout ceci nous avertit de souh
ter une bonne édition d'Hérodo
& de bien regretter le sçavant A
démicien, M. Geinoz, qui all
nous en donner une plus parfa
que toutes les précédentes.

Quelle faute a donc comn
Hérodote après avoir entendu
récit des Prêtres Egyptiens ? E

* Cela est évident, puisqu'on parl
de 341. générations, & que pour troi
ces générations, on prend une cent
d'années.

eſt manifeſte & fait grand tort à ſon bon jugement. Ces Prêtres lui diſoient que le terrein de la baſſe Egypte avoit été un marais ; & il en conclut que ce terrein n'exiſtoit point au tems du Roi Menès, & que s'il avoit exiſté depuis, c'étoit *un don du Nil* : ce qui veut dire que la vaſe dépoſée par ce fleuve avoit fondé, créé en quelque ſorte, la baſſe Egypte. *

Hérodote s'applaudit encore de cette eſpèce de découverte, il dit qu'il n'y a que les gens d'eſprit qui s'apperçoivent de cet atterriſſement, de cette propriété bienfaiſante du Nil. Mais l'Auteur de la diſſertation diminuë bien la gloire de ce triomphe. Il fait voir, par le diſcours même des Prêtres Egyp-

* Αἴγυπτος ἐστὶ Αἰγυπτίοισι ἐπίκτητός τε γῆ, καὶ δῶρον τοῦ ποταμοῦ. *Ægyptus eſt Ægyptiis terra acquiſita, & donum fluminis.* L. 2. c. 4.

tiens, que toute la baffe Egyp
exiſtoit pendant le regne de M
nès ; car enfin, ſuivant leur réci
on navigeoit l'eſpace de ſept jou
dans une eſpèce d'étang : c'ét
en remontant depuis la mer ju
qu'à la Thébaïde ou à la hau
Egypte.

Or, reprend le Diſſertateu
» comment auroient-ils pû com
» ter ſept journées de navigati
» par le Nil, depuis la mer j
» qu'à la Thébaïde, ſi le fleu
» n'eût pas coulé dans un terr
» où il avoit un lit & des bo
» fixes ? » Comment d'ailleurs M
nès eût-il bâti la Ville de Memp
& conſtruit un pont ſur le N
ainſi que l'aſſuroient les Egy
tiens, ſi tout ce terrein avoit
un Golfe de la Méditerranée? Po
roit-on croire que, pendant u
partie de ſon regne, le Nil eût
ſez comblé ce Golfe pour qu'
pût y entreprendre des trava

immenſes, telle qu'eſt la conſtruction d'un pont & d'une grande Ville ?

Voilà donc le diſcours des Prêtres d'Egypte qui contredit fort bien l'idée d'Hérodote. Cet Auteur va préſentement ſe donner des entraves à lui-même. Depuis Ménès juſqu'à lui, il s'étoit écoulé environ dix-ſept ſiècles ; car il faut ſe moquer de ces onze mille trois ou quatre cents ans que les Prêtres Egyptiens donnoient à leur Monarchie. Or ſi pendant 17. ſiècles, tout le terrein de la baſſe Egypte, c'eſt-à-dire l'eſpace de ſept jours de chemin, avoit été fondé par le Nil, il faudroit que, depuis plus de deux mille ans qui nous ſéparent d'Hérodote, les Places Maritimes de ce Canton, comme Péluze, Aléxandrie, Canope, ou leurs ruines, fuſſent à plus de huit journées de la mer : ce qui n'eſt aſſurément point, & ce qui ne ſera

,amais. Mais ſuppoſons, pour moment, la Chronologie fabul ſe des onze mille trois ou qua cents ans, il s'enſuivroit enc que, depuis deux mille ans, il ſe roit fait un atterriſſement tr ſenſible, & que les Places mari mes ſeroient à plus d'une journ de la mer : ce qui eſt encore menti par le fait.

Tout ceci, comme on vo améne cette concluſion : » Il » bien conſtant ſoit en adopt » la fabuleuſe Chronologie » Egyptiens, ou en ſe réglant » les tems certains & conn » qu'on ne peut appercevoir » cune apparence d'augmentat » dans les terres de l'Egypte. » pendant, *continuë notre Aut* » on appuye cette imagination » l'autorité d'Homère, parce » ce Poëte fait dire à Ménélas » l'Iſle de Phare eſt éloignée » l'une des deux embouchures

» Nil d'autant de chemin qu'un » Vaisseau, avec un vent favora- » ble, peut en faire en un jour. » Or, ajoute-t-on, cette Isle de Phare est aujourd'hui jointe au Continent par une levée très-courte : ce qui prouveroit que, depuis Homère, le Continent auroit beaucoup gagné sur la mer.

Imaginations que tout cela : on prouve d'abord que, du tems de Ménélas & longtems encore après, les Egyptiens fermoient exactement l'entrée de leur pays aux Etrangers; & que quand ceux-ci vouloient y aborder, ils étoient obligés de gagner quelqu'une des embouchures du Nil : ce qui ne pouvoit se faire sans des détours, à cause des rochers & des bancs de sable dont cette côte étoit bordée. On insinue ensuite une autre réponse, & celle-ci est dans le Mémoire de M. Fréret. * On dit

* Elle est tirée des Exercices de Pau-

que dans le texte d'Homère nom d'*Egypte* ne signifie pas Continent ; qu'il indique plu le fleuve du Nil , dont le Po parle en effet cent vers plus b mais nous ne concevons pas b cette raison. Ménélas , dans quatrième livre de l'Odyssée , porte bien clairement pour av voulu aborder en Egypte ; il fut empêché parce qu'il n'av pas fait les sacrifices ordinaire il consulta Protée qui lui dit c les Dieux ne lui accorderoient vent favorable, qu'après être en dans le fleuve , & y avoir sacri des hécatombes : espèce de pur tion ou de satisfaction à laque il fallut bien que Ménélas se so

---

mier de Grantemesnil que nous av aussi lu sur cela , & qui ne nous a satisfaits , quoiqu'il réfute bien Plin Aristide & Strabon sur les atterrissem de l'Egypte.

mît ; mais elle ne prouve assurément pas que ce Prince voulût parler du Nil, quand il marquoit le desir qu'il avoit d'aborder en Egypte.

Nous avons promis, en commençant cet Article, de dire un mot du sentiment d'Hérodote touchant l'Antiquité des Egyptiens. L'Auteur de la Dissertation lui reproche de *s'être laissé éblouir mal-à-propos par cette fabuleuse antiquité que les Prêtres cherchoient tant à persuader*. Il est question de ces onze mille trois ou quatre cens ans qu'on vouloit compter depuis le regne de Ménès jusqu'au tems d'Hérodote ou plutôt jusqu'à *Séthon* qui précédoit encore cet Historien de plusieurs générations. Tout cela ne vaut rien, & doit être mis au nombre des illusions & des fables les plus grossières : mais nous aimons assez qu'on excuse un peu Hérodote, & nous citerons

: cela M. le Président Bouhier
ii, dans ses dissertations sur le
ême Auteur Chap. VII. dit,
l'Hérodote a *pris la précaution*
e déclarer qu'il ne faisoit que
apporter fidèlement le discours
es Sçavans d'Egypte, sans l'a-
opter ni l'approuver: ce qui pa-
oît manifestement par la manière
ont il en use à l'égard des suc-
cesseurs de Ménès jusqu'à Mæris
rédécesseur de Sésostris. Il passe
ette suite de Rois au nombre de
30. sans doute comme fabuleu-
e; il avertit qu'il ne s'y arrête
as: & ce mot suffit, ce semble,
our le justifier, du moins pour
'excuser un peu.

Mais finissons l'Extrait de cette
remière dissertation qui nous a
eaucoup plu; nous tâcherons de
ien rendre compte de la seconde,
lle est encore plus curieuse.

ARTICLE CXV.

CATALOGUE RAISONNÉ des Tableaux du Roi avec un abrégé de la vie des Peintres, fait par ordre de Sa Majesté : T. I. contenant l'Ecole Florentine, & l'Ecole Romaine. Par M. Lépicié Secrétaire perpétuel & Historiographe de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, Professeur des Elèves protégés par le Roi pour l'Histoire, la Fable & la Géographie. 4°. *A Paris, de l'Imprimerie Royale. M. DCC. LII.*

CEt Article doit commencer par Raphaël, & nous ne pouvons mieux louer cet admirable Artiste qu'en adoptant le préambule de M. Lépicié. » Jamais » Peintre, *dit-il*, n'a eu & n'aura » plus de célèbrité que Raphaël; » son nom seul emporte avec lui

» l'idée de la perfection. Depuis » plus de deux Siècles que nous » examinons & que nous étudions » ses ouvrages, sa gloire n'a reçu » aucune atteinte ; rien n'a chan- » gé pour lui ; & malgré l'incons- » tance qui suit ordinairement le » goût des hommes, il est toujours » demeuré en possession de notre » estime & de notre admiration. »

Raphaël naquit à Urbin le Vendredi-Saint de l'année 1483. & mourut à pareil jour en 1520. n'ayant que 37 ans, & méritant déjà de tenir le Sceptre parmi tous les Peintres Modernes. Il y a des Ecrivains qui le mettent infiniment au-dessous d'Apelle ; on cite même un mot du Poussin qui disoit que *Raphaël étoit un Ange en comparaison des autres Peintres ; mais que comparé avec Apelle, il n'étoit qu'un Ane.* Nous ne voulons assurément pas déprimer le Peintre d'Alexandre, tou-

te l'Antiquité lui a donné tant d'éloges qu'il n'eſt pas poſſible d'oublier ou de diſſimuler ſes talens; mais il nous ſemble que, pour former le parallèle entre Raphaël & lui, il faudroit avoir les Ouvrages de cet ancien Maître; il faudroit que l'*Alexandre couronné par la Victoire*, *le Mars enchaîné*, *la Vénus ſortant des eaux*, Chef-d'œuvres de l'Artiſte Grec, fuſſent placés vis-à-vis des *Chambres du Vatican*, de la *Tranſfiguration*, du *S. Michel terraſſant le Démon*, ouvrages qui font tant d'honneur à la mémoire de Raphaël.

Quoiqu'il en ſoit cependant, tenons-nous-en à la première partie de la propoſition du Pouſſin: *Raphaël étoit un Ange en comparaiſon de tous les Peintres* qui ont paru depuis la renaiſſance des Arts. M. Lépicié nous donne un élégant abrégé de ſa vie, il nous

indique son premier maître qui fut Piètre Pérugin, dont on parleroit peu s'il n'avoit pas eu un tel disciple. Raphaël quitta la manière *seche & petite* de ce Peintre, il se forma au grand & au sublime en voyant les Ouvrages de Léonard de Vinci & de Michel-Ange. » Un dessein cor» rect & élégant, une excellente » façon de draper, l'art d'assem» bler les figures & d'en former » des groupes heureux, celui de » lire les passions & de les savoir » encore mieux exprimer, autant » de perspective qu'il est nécessaire » à un Peintre, & si l'on veut » même un pinceau soigné qui met » de la propreté dans tout ce qu'il » fait & qui le rend aimable, » voilà en raccourci ce qui for» moit le caractère de notre jeune » Artiste. »

Quelles lumières encore n'acquit-il pas en pratiquant toujours, en travaillant sans cesse! *Il n'y eut*

aucun moment de vuide en sa vie ; & il ne laissa aucun Ouvrage imparfait. Sous Jules II. & sous Leon X. il fut chargé de tout ce qu'il y avoit de beau & de grand à faire dans Rome. Cette Capitale est remplie de ses tableaux ; la France en possede aussi un grand nombre ; il est peu de Cours où il ne s'en trouve. Considérez avec cela l'importance des sujets, le fini de l'exécution, & pensez en même tems à une vie renfermée dans des bornes si étroites ; Raphaël vous paroîtra une espèce de Phénomène.

Son Eloge est ici très-abrégé ; ce n'est pas la sixième partie de ce qu'on a, sur le même sujet, dans le Recueil de George Vasari. Mais cet Italien est encore trop laconique ; & les Amateurs ne seront contents que quand on leur aura donné une Histoire pleine & détaillée de l'admirable Artiste dont nous parlons. M. Lépicié n'a pas

dû s'étendre plus qu'il n'a fait ; il a touché les principaux traits qui intéreſſent ; il dit un mot, par exemple, de l'étude ſingulière que Raphaël fit des Statuës & des bas-reliefs antiques ; & bien loin de la condamner, d'accuſer ce grand Maître de plagiat ou de baſſeſſe dans ſes idées, accuſation ridicule, mais qui a été hazardée plus d'une fois, notre Auteur reconnoît que cette attention ſervit infiniment à perfectionner la manière de Raphaël. Ceux qui voudront entreprendre la vie de cet illuſtre Perſonnage trouveront encore, ſur le ſoin qu'il eut d'imiter l'antique, un excellent morceau dans le Traité des Pierres gravées de M. Mariette. C'eſt-là que Raphaël eſt vengé, comme Virgile l'a été quand de minces Littérateurs ſe ſont aviſés de lui reprocher l'Etude qu'il avoit fait d'Homère. Nous ne pouvons que renvoyer à toutes

ces belles choses ; & souhaiter encore qu'on nous donne, dans le goût du Traité des Pierres gravées, l'histoire de Raphaël, de Michel-Ange, de Jules Romain, du Corrège, des Caraches &c. Tout cela nous manque, aussi bien que les Vies de nos célèbres Peintres François : nous en exceptons les cinq premiers Peintres du Roi, qui sont bien dans l'Ouvrage dont nous donnions l'Extrait il y a trois mois.

Le Roi a vingt Tableaux qui portent le nom de Raphaël ; nous nous exprimons ainsi, parce que quelques-uns de ces Morceaux ne sont pas véritablement de Raphaël, & qu'on dispute de quelques-autres. Voici ceux dont on ne doute point & qu'on admire le plus.

La Sainte Vierge ou la belle Jardiniere.

On lui donne ce nom à cause

billement ſimple de la Vier-
parce qu'elle eſt aſſiſe dans
mpagne émaillée de fleurs ;
ne très-belle Pièce & très-
conſervée. Il y a beaucoup
eſſion dans les figures, qui
elles de la Vierge, de l'En-
Jeſus & du petit S. Jean
voit à genoux, & dans une
de très-reſpectueuſe.
Enfant Jeſus careſſant le petit
an.
ſilence de la Vierge.
Sainte Famille.
ſont trois Tableaux d'une
le beauté. Dans le dernier
culièrement, *tout eſt marqué*
oin d'un génie ſupérieur, &
iiſſe rien à deſirer, ſoit du
de l'élégance & de la pureté
eſſein, ſoit du côté de l'exécu-
& du goût de draper. Il y a
les Vierges de Raphaël des
ctères de modeſtie, de ſainte-
de ſimplicité, d'attention reſ-

pectueuſe qui charment toujours ceux qui les conſidérent ; on les a vuës cent fois ſoit dans l'original, ſoit dans les copies, ſoit dans les Eſtampes, & ce n'eſt jamais ſans un nouveau plaiſir qu'on les regarde. Tranſcrivons à ce ſujet quelques mots de George Vaſari. *Raffaelle moſtrò nel dipingere la noſtra Donna, tutto quello che di bellezza ſi può fare nell' aria d'una vergine, dove ſia accompagnata ne gli occhi modeſtia, nella fronte honore, nel naſo gratia, e nella bocca virtù, ſenza che l'habito ſuo é tale, che moſtra una ſemplicità, & honeſtà infinita.*

S. Michel victorieux du Démon.

Ceci eſt un des chef-d'œuvres de Raphaël, & du tems de George Vaſari on regardoit ce tableau comme une merveille, *tenuto coſa maraviglioſa*, dit cet Auteur. La Notice qu'en donne M. Lépicié eſt excellente.

xcellente. » S. Michel en l'air armé d'une cuirasse & d'une épée, & soulevant avec grace une lance, foule d'un pied le Démon, & paroît vouloir lui porter les derniers coups. L'orgueil, la fureur & le désespoir caractérisent le visage du Prince des Ténèbres, tandis que la modestie, l'amour Divin, & la tranquillité héroïque brillent sur celui du guerrier céleste, qui va couronner sa victoire en précipitant son ennemi dans un gouffre de feu, placé sur la gauche du tableau... On ne sçauroit trop appuyer sur la Poësie qui domine dans cette composition, & sur la pureté & l'élégance du trait dans les figures. L'expression de la tête du S. Michel est sublime; c'est un caractère Angélique qui tient peu de l'humanité, & qui étonne par la douceur & la fierté qui s'y trouvent réunies. L'attitude de

» l'Archange est admirable pour la » noblesse & pour la simplicité ; » toutes les parties du corps sont » contrastées sçavamment & avec » un beau choix ; le raccourci de » la jambe gauche est d'une gran- » de précision : tout enfin est di- » gne de Raphaël. »

Ce tableau peint en 1517. ou 1518. * étoit dans un état déplorable au mois de Janvier de l'année derniere ; tems auquel fut dressé un procès-verbal pour constater le dommage qu'il avoit souffert. Nous avons sous les yeux une copie de l'Acte daté du 10. Janvier 1751. & signé par MM. Coypel, premier Peintre du Roi ; Portail, Garde des Tableaux de la Couronne ; Carle Vanloo, Gou-

* Nous marquons ces deux années, parceque M. Lépicié marque 1517. & que le procès verbal, dont nous allons parler, porte 1518.

rneur de la nouvelle Ecole des lèves protégés ; Lépicié, Secrétaire de l'Académie Royale de Peinture : le tout contresigné par M. Villet Ecuyer, Secrétaire ordinaire des Bâtimens du Roi & Chef du Bureau de la Direction générale. Or il est déclaré dans ce procès-verbal, que le tableau de saint Michel peint sur bois, ayant 8 pieds 4. pouces de hauteur sur 4. pieds 10. pouces & demi de large & 16. lignes d'épaisseur, *étoit dans un très mauvais état, & qu'il menaçoit dans presque toutes ses parties une ruine prochaine.* On entre dans le détail; on marque tous les endroits qui ont souffert; ceux qui ont été repeints, ceux qui sont écaillés; on dit qu'en particulier *la partie inférieure depuis le genouil du S. Michel jusqu'au bas du tableau*, est extrêmement endommagée, & que parmi plusieurs endroits qui se sont assez

bien conservés, on ne peut toutefois *appercevoir une surface de deux pouces quarrés qui ne soit menacée de tomber par écailles & qui n'ait été mal restaurée.*

M. Lépicié notre Auteur, qui a signé au procès-verbal, ne dit point tout cela dans son Livre, parce que sa Notice étoit probablement composée avant ledit examen; mais voici le résultat dont nous avons déja parlé dans nos Mémoires : c'est que, de l'avis des habiles gens qui avoient jugé du dépérissement de ce Tableau, le sieur Picaut a été chargé de le transporter de dessus bois sur toile : ce qui, après bien du travail & des soins, a été fait & consommé à la satisfaction de toute la Cour & de tous les Amateurs. Ce S. Michel si digne d'être conservé se voit aujourd'hui dans les appartements du Roi sur un fond de toile, presque aussi beau & aussi brillant que s'il

: de la main de Raphaël. En
ération de ce travail & de
qu'il a fallu faire depuis peu
ever les Peintures de l'Escaʿ
s Ambassadeurs, le même
aut a été gratifié par le Roi
pension considérable; & tous
nnêtes gens ont applaudi à
Royale libéralité, qui nous
vera un Artiste dont le secret
alents sont inestimables.
is avons souvent parlé de
uelques Critiques nous l'ont
hé dans des Ecrits où bien
es personnes plus célèbres
ous étoient attaquées; mais,
. bornant point nos éloges
r. Picaut, si d'autres que lui
sent également, il doit nous
ermis de dire que nous avons
euves évidentes de ses suc-
c qu'il suffit d'avoir des
our s'en convaincre comme
Ajoutons, sur cet Escalier des
ssadeurs dont nous venons

de dire un mot, que les Peintures étoient sur une muraille assez raboteuse & inégale; que M. Picaut a transporté de dessus ce fond, des Pièces très-estimables, des Morceaux de M. le Brun, entr'autres un Soldat en faction & une Renommée, que nous avons vus dans le meilleur état sur une bonne toile qui peut braver hardiment deux & trois siècles. Reprenons la Notice de M. Lépicié.

Le Roi a encore de Raphaël un magnifique Tableau de *S. Jean-Baptiste dans le désert.* Il est sur toile : ce qui sert à prouver *que c'est le même que le Vasari dit que Raphaël avoit peint de cette manière pour le Cardinal Colonne. Cet Auteur ajoute que, malgré l'attachement du Cardinal pour ce bel Ouvrage, il ne put le refuser à Jacques Carpi son Médecin; pour reconnoître les soins qu'il avoit eus de lui pendant une gran-*

le maladie. Nous citons les propres termes du Vasari au bas de la page. *

Les autres Tableaux de Raphaël, chez le Roi, sont *S. George qui combat un Dragon; Sainte Marguerite foulant aux pieds un Dragon monstrueux; le Portrait de Jeanne d'Arragon Reine de Sicile; le Portrait du Cardinal Jules de Medicis; le Portrait du Comte Balthazar Castiglione; le Portrait de Raphaël & celui du Pontorme; le Portrait d'un jeune homme; le Portrait d'un homme qui médite.* Il y a dans tout cela

* » Fece al Cardinale Colonna un San
» Giovanni in tela, il quale portando
» gli por la bellezza sua grandissimo
» amore, e trovandosi da un' infirmità
» percosso, gli fù domandato in dono
» da Messer Giacomo da Carpi Medico
» che lo guarì, & per haverne egli vo
» glia, a se medesimo lo tolse, paren
» dogli haver seco obligo infinito. »

plus ou moins de beautés, mais on y reconnoît toujours l'empreinte du génie de Raphaël. Les Notices de notre Auteur ſont exactes, critiques & circonſtanciées; nous le trouvons conforme au récit du Vaſari, pour toutes les Pièces dont cet Auteur a parlé & qui ſont dans la collection du Roi. Le même Vaſari nous avertit bien que le plus excellent des Tableaux de Raphaël, la Transfiguration de N. S. fut fait pour la France; mais la mort de l'Auteur empêcha l'effet de cette deſtination, & tout le monde ſçait que ce chef-d'œuvre tant admiré, & tant copié eſt à Rome au grand Autel de S. Pierre *in Montorio*.

Raphaël eut une eſpèce de rival en la perſonne de Sebaſtien del Piombo qui voulut jouter contre la belle *Transfiguration*, en faiſant une *Réſurrection du Lazare* qu'on voit actuellement au Palais Royal.

C'est un Ouvrage très-estimé, mais
pourquoi vouloir contraster avec
Raphaël ? Celui-ci remporta la pal-
me au jugement de tous les Con-
noisseurs. Ce Peintre, Sebastien
del Piombo, étoit de Venise né en
1485. & il mourut en 1547. Il
se donna beaucoup à l'imitation
de Michel-Ange, coloriant néan-
moins mieux que lui, mais dessi-
nant moins bien. Il devint lâche,
paresseux, amateur du plaisir,
quand le Pape Clément VII. lui
eût donné la charge de *Scelleur
des Bulles*. George Vasari ne man-
que pas de le bien censurer à ce
sujet, M. Lépicié l'épargne un
peu plus, avouant toutefois qu'il
y eut un tems où il abandonna
la Peinture, livré aux exercices
de sa charge, & *partageant le reste
de son tems entre ses amis & la
bonne chère*. Il faut lire cette No-
tice & considérer ce que l'Auteur
dit des deux Tableaux de ce Maî-

tre qu'on voit chez le Roi. L'un est la *Visitation de la Vierge*, bel Ouvrage, d'une bonne couleur, d'un grand caractère de dessein. L'autre Pièce est le Portrait de *Baccio Bandinelli Sculpteur*. La tête est d'un beau fini, d'une bonne couleur & d'une grande vérité.

Nous reprendrons dans un autre Extrait, à l'abrégé de la Vie, & aux Tableaux de Jules Romain.

ARTICLE CXVI.

TRAITE' D'OPTIQUE OU l'on donne la Théorie de la lumière dans le système Newtonien, avec de nouvelles solutions des principaux Problèmes de Dioptrique & de Catoptrique 4°. *pag.* 192. A Paris chez Durand & Pissot. M. DCC. LII.

CE livre est du tems, & ne peut manquer d'être bien reçu; on savoit assez les couleurs

Newton ; mais il y avoit enco
ent choses à nous dire sur s
théorie de la lumière. Et pa
exemple, l'Auteur entame d'abor
un point très-curieux qui est la ré
fraction. Quand le monde étoi
Cartésien, on croyoit expliqu
pourquoi le rayon s'approche d
la perpendiculaire en passant d
l'air dans l'eau, dans le verre &
& en général d'un milieu plus ra
dans un plus dense ; on disoit que
comme le rayon oblique a de
mouvements, l'un perpendicula
re & l'autre horisontal, (d'où ré
sulte un mouvement composé fo
mant l'obliquité ou la diagonal
il arrivoit que le mouvement pe
pendiculaire étoit augmenté da
le passage de l'air dans l'eau, o
dans le verre, pendant que le mo
vement horisontal restoit le mêm
Mais ceci ne rendoit raison d
rien. Car d'où pouvoit venir cet
augmentation du mouvement pe

pendiculaire ? La résistance du milieu est une chose passive, & ne peut produire un effet aussi réel, aussi positif que l'est un mouvement plus grand ; & l'on avoit beau dire que le verre où l'eau résistoient moins que l'air au progrès de la lumière : il s'ensuivoit bien qu'il devoit y avoir moins de diminution dans ce progrès ; mais on n'en pouvoit conclure une véritable augmentation dans le mouvement perpendiculaire.

C'étoit encore une matière à questions & à disputes que la densité & la rareté, la résistance & la facilité des milieux. Les uns disoient que le milieu le plus rare étoit le plus facile, & qu'il y avoit plus de résistance dans celui qui étoit le plus dense : les autres renversoient toute cette façon de parler, & trouvoient plus de *facilité* dans le milieu le plus dense, & plus de difficulté, plus de résistance

sans le plus rare. On peut voi
l'hiſtoire de ces querelles dans u
excellent Mémoire de M. de Mai
ran, faiſant partie du volume d
l'Académie des Sciences pour l'an
née 1723 ; & l'on peut y joindr
ce que le même Académicien di
de la denſité des milieux dans l
volume de 1738.

Aujourd'hui l'attraction New
tonienne paſſe pour expliquer tout
& cela eſt d'une ſi grande commo
dité qu'il n'y a pas lieu de s'éton-
ner de la réputation dont jouit c
ſyſtême. Voici ce que nous di
l'Auteur Anonyme de cette théo
rie. » Newton a ſuppoſé qu'u
» globule de la lumière venant d
» Soleil avec une rapidité immen-
» ſe, pouvoit très-bien, lorſqu'i
» étoit à une diſtance preſque in-
» finiment petite d'un morceau d
» verre, d'une maſſe d'eau, enfin
» de quelque autre corps que c
» ſoit, éprouver une force aſſe

» grande pour être détourné de
» son chemin. Il a cherché l'espè-
» ce de trajectoire qu'il devoit dé-
» crire par cette déviation que
» cause l'attraction du corps ré-
» fringent, & il l'a trouvé telle
» qu'il devoit en résulter que le
» sinus d'incidence étoit au sinus
» de réfraction en raison constante,
» quelle que soit la nature de cette
» force, quelle que soit la nature
» du milieu, & soit que le rayon
» passe d'un milieu plus rare dans
» un plus dense, ou d'un plus dense
» dans un plus rare. »

Cette raison constante, inaltérable, immuable, entre le sinus d'incidence & le sinus de réfraction, est le triomphe du systême Newtonien ; mais il s'y trouve encore un grand avantage, c'est que les globules de lumière, quels qu'ils soient, ne souffrent aucune résistance dans les milieux qu'ils traversent, & que tout le chan-

gement qui leur arrive vient des forces attractives inhérentes dans le corps même où ils se rompent.

C'est dans l'explication de ces forces qu'il faut suivre notre Auteur. Il examine les deux cas, celui du passage de la lumière dans le milieu qui est estimé le plus dense, & celui de son retour dans le milieu qu'on juge le moins dense ou le plus rare. On appelle au reste *milieu le plus dense*, celui où le rayon s'approche de la perpendiculaire, & *milieu le plus rare*, celui où il s'en écarte. Or, pour trancher tout d'un mot, l'attraction se faisant sentir à quelque distance de chacun des milieux, & agissant selon la masse des corps qui forment ces milieux, on voit bien qu'avant que d'entrer dans le milieu le plus dense, le rayon oblique doit se courber & se rapprocher par conséquent de la perpendiculaire: rapprochement qui doit

diminuer à meſure qu'il s'enfonce dans ce milieu, parce que les forces attractives diminuent ; & c'eſt tout le contraire à l'égard du rayon qui paſſe du milieu le plus denſe dans le plus rare. Une figure met cela ſous les yeux ; & le Docteur Smith dont notre Auteur a traduit & adopté quelque choſe, dit aſſez bien que *le rayon réfracté, en traverſant la ſurface du milieu tranſparent, eſt plié en avançant & en arrière par un mouvement ſemblable à celui d'une anguille.*

A l'occaſion de ce M. Smith, dont notre Auteur fait l'éloge, nous remarquons ici d'autres Savans qui ont traité quelques points de la queſtion préſente. On les cite avec diſtinction, & ce procédé eſt aſſurément très-louable, très-digne d'un Ecrivain qui allie l'impartialité à l'étenduë des connoiſſances. Mais par cette raiſon ne pourrions-nous pas ſouhaiter

ue M. de Mairan eût été com-
ris dans le nombre de ces illustres
Observateurs des Phénomènes de
la lumière ? Les Mémoires de l'A-
cadémie aux années 1722, 1723,
1737, 1738, présentent, sous son
nom & sur cette matière, des mor-
ceaux extrêmement travaillés. Il
est vrai qu'il n'y annonce pas le
système Newtonien & l'attraction
comme faisant son objet capital,
& qu'au contraire il s'attache au
méchanisme & à l'impulsion; mais
on ne laisse pas de reconnoître par-
tout que ses résultats se concilient
avec le système de Newton ; qu'il
réfute Descartes dans tous les
points où ce grand Philosophe s'est
trompé ; que presque toutes ses
formules renferment également
l'impulsion & l'attraction. Ne dit-
il pas dans un endroit * que le
système de la lumière & des cou-

* *Mém. de l'Acad. an.* 1738. *p.* 1.

leurs de M. Newton lui paroît, quant à la partie expérimentale, de plus en plus conforme à la nature? Ne se charge-t-il pas ailleurs de répondre à une objection qui pouvoit être faite contre l'émission * des corpuscules de la lumière : ce qui est, comme on sçait, le pur Newtoniarisme ? N'assure-t-il pas que l'opinion de Descartes sur les couleurs *est devenue insoutenable* ** ? & M. de Fontenelle rendant compte en 1738. du Mémoire de cet Académicien, ne reconnoît-il pas que *M. de Mairan veut que sa théorie soit indépendante des systèmes, & qu'il propose un système pour la concilier avec l'émission* *** ?

Nous disons tout ceci sans affectation sans prédilection, pour

* *Mém. de l'Acad. an. 1738. p. 36.*
** *Ibid. p. 22.*
*** *Hist. p. 89.*

les Mémoires de M. de Mairan, sans avoir intention de faire des reproches à notre Auteur Anonyme. La lecture des volumes de l'Académie, aux endroits cités & dans d'autres que nous pourions encore indiquer, nous avoit extrêmement frappés, nous avoit presque persuadés que M. de Mairan vouloit faire une espèce de traité de paix avec le Newtonianisme; qu'il s'étoit appliqué du moins à rendre service aux Newtoniens. Et voilà pourquoi nous témoignons quelque surprise de ne pas voir son nom parmi ceux qui ont bien mérité du systême. Mais rentrons dans notre *théorie de la lumière.*

Elle est divisée en trois parties; & dans la première que nous venons d'entamer, on conçoit déja que l'Auteur expose les loix de l'attraction & de la répulsion, par rapport aux rayons, & aux

milieux où ils se rompent. Si l'on demandoit à présent ce que c'est que l'attraction, si l'on vouloit savoir en quoi consiste la force qu'a une surface de verre ou d'eau pour courber, en attirant vers elle, un rayon qui va s'y plonger obliquement, cette question pouroit bien être inutile ; & peut-être qu'elle décéléroit quelque accès de mauvaise humeur : car les Curieux en ce genre sont fort soupçonnés d'avoir des intentions malignes, & de vouloir attaquer le Newtonianisme en ennemis ; mais en tout cas on leur répondroit ici que *l'attraction, ce grand principe de la Nature, démontré par tous les mouvemens célestes. & par les principaux Phénomènes du monde... se trouve être encore le principal agent dans une infinité d'autres Phénomènes... & qu'ainsi il étoit bien simple d'examiner si les Phénomènes de la lumière n'é-*

oient pas dûs à la même force.

Ensuite on rassembleroit, en faveur du systême, & pour le cas particulier de la réfraction, ce que nous avons dit des rapports constants entre les sinus ; on observeroit qu'au moyen des forces attractives, les loix de la réfraction doivent être les mêmes, quelles que soient la figure & la masse des corpuscules de lumière : avantage qui ne se trouve pas dans le systême Cartésien. On accorderoit sans effort la théorie de la réfraction avec la transparence des milieux, puisque ces milieux sont regardés comme remplis de pores infiniment larges par rapport aux globules de lumière : milieux par conséquent où ces globules n'éprouvent aucune résistance.

On seroit peut-être tenté de croire que, dans la théorie de la lumière, les forces attractives ne servent qu'au Phénomène de la

réfraction ; que celui de la réflexion est indépendant de ces forces, & qu'on l'explique selon les loix ordinaires des corps à ressort ; mais notre Auteur avertit sagement de ne pas suivre cette idée qui est fausse. Il prétend que le Phénomène de la réfléxion est intimement lié avec celui de la réfraction ; qu'ainsi la théorie Newtonienne doit encore s'appliquer ici. Et comme l'Anglois M. Smith a clairement exposé cette théorie, on traduit un Morceau de son Optique, c'est le septième Chapitre, où l'on voit surtout que les parties de la lumière ne peuvent être réfléchies par les parties solides des corps. En effet, quelle régularité y auroit-il dans cette réfléxion, lors même que la lumière viendroit à tomber sur les corps qu'on estime les plus polis, tels que sont le verre, le crystal, le métal &c. Imagine-t-on par

» exemple qu'en poliſſant le verre
» avec de la potée, du ſable ou
» du tripoli, ces ſubſtances puiſ-
» ſent par leur frottement porter
» les plus petites parties du verre
» à un tel degré de poli que leurs
» ſurfaces ſoient vraiment planes
» ou ſphériques, & ne compoſer
» toutes enſemble qu'une ſeule &
» même ſurface ? Cette manière
» de polir avec des poudres ne
» peut faire autre choſe que de
» réduire l'âpreté du verre à un
» grain aſſez fin, pour que les
» rayeures de la ſurface deviennent
» ſi petites qu'elles ceſſent d'être
» viſibles ; & par conſéquent ſi la
» lumière étoit réfléchie en conſé-
» quence du choc ſur les parties
» ſolides du verre, elle ſeroit auſſi
» diſperſée par les verres les plus
» polis que par les plus groſſiers. »

Cela s'appelle attaquer aſſez bien les principes ordinaires ſur la réfléxion des rayons ; & nous ne

voyons pas trop ce qu'il seroit possible d'y répondre ; mais réussit-on également à établir les forces répulsives dont tout Newtonien se sert pour expliquer le même Phénomène de la réfléxion ? » Comme dans l'Algèbre, dit-on, lorsque les quantités affirmatives & qui diminuent, viennent à s'évanouir, elles se changent ensuite en négatives ; de même en Méchanique, lorsque la force d'attraction s'évanouit, il lui doit succéder une force de répulsion ; & c'est une force de cette nature qui semble agir sur la lumière tant dans les réfléxions que dans les infléxions des rayons. » Ceci est de Newton ; M. Smith y ajoute, dans la suite, une explication aidée d'une figure, où l'on voit que la force attractive de tout milieu se termine à un espace ou intervalle, & que là commence la puissance répulsive : puissance qui fait que,

quand un rayon de lumière tombe de l'air ſur cet eſpace de répulſion, ce rayon doit être détourné d'une direction dans une autre, & par conſéquent réfléchi. On voit bien que tout ceci eſt ſujet à bien des difficultés. Les Newtoniens tâchent de les réſoudre, & nous en avons vu quelques-uns qui ajoutoient au ſyſtême ou qui le modifioient, ſuivant les beſoins du ſujet, ou de leur manière de concevoir. Mais ce n'eſt point notre affaire de ſuppléer à ce qu'on pourroit deſirer dans le Traîté de M. Smith ou dans l'Ouvrage que nous abrégeons. Diſons ſimplement que ce qu'on nous donne ici pourra faire naître l'envie à quelque autre Phyſicien Géomètre d'expliquer, de développer, de manier de plus en plus cette théorie, afin de faire diſparoître tout ce qui peut arrêter le commun des Lecteurs.

La seconde partie de ce *Traité d'Optique* comprend les principes de la Dioptrique & de la Catoptrique. La matière y est traitée en quatre Chapitres & selon les règles de l'Analyse. Il est question dans le premier Chapitre de déterminer les foyers de toutes sortes de lentilles sphériques. On traite dans le second des foyers de toutes sortes de miroirs sphériques. On parle dans le troisième des aberrations qui sont produites dans les Images par la sphéricité des miroirs. Enfin dans le quatrième & dernier Chapitre, l'Auteur place une exposition complette de la théorie de l'arc-en-ciel avec la démonstration de tout ce que le Chevalier Newton suppose à cet égard dans son Optique. On conçoit que ces divers objets ou plutôt que la manière dont ils occupent l'Auteur n'est pas susceptible d'Extrait: il faut recourir à l'Ouvrage pour

reconnoître l'élégance des discuſ-ſions algébriques qu'on y trouve. Nous obſervons ſeulement, comme un point qui fait honneur à la Religion de l'Auteur, qu'il ne veut point faire remonter la première apparition de l'arc-en-ciel au-delà du tems où Moïſe nous apprend que Dieu poſa ſon ſigne dans les nuages. Dom Calmet croit qu'il y a eu des arcs-en-ciel avant le déluge ; mais on n'adopte point ici ſon ſentiment ; on s'en tient à la lettre de l'Ecriture ; & cette religieuſe attention eſt infi-niment louable dans un ſçavant Géomètre, tel qu'eſt l'Anonyme qui nous donne ce *Traité d'Op-tique.*

Sa troiſième partie renferme tout ce qui concerne la viſion ſoi à l'œil nud, ſoit à l'aide des len-tilles, lunettes d'aproche, microſ-copes &c. Et comme l'Auteur a trouvé que, ſur la ſtructure d

l'œil, M. Smith étoit très-profond & très-méthodique, il a traduit encore trois chapitres de son Ouvrage, deux du premier livre & un du second. Mais il ne s'est pas cru dispensé pour cela d'examiner de son côté & de comparer les matières que M. Smith a traitées. On cite pour exemple la mesure que ce docte Anglois a donnée du rapport de la lumière de la lune à celle du Soleil. C'est une méthode ingénieuse, mais moins directe, moins sure & moins belle que l'expérience faite par M. Bouguer. Nous ne citons que cet endroit de la troisième partie du présent Traité, abandonnant le reste aux attentions de nos Lecteurs qui seront bien dédommagés de leurs peines. » M. Bouguer, » sans rien supposer, a cherché par » voye d'expériences, à tirer le » rapport de la lumière lunaire à » la Solaire, par le moyen d'une

» lumière de comparaiſon ; *c'eſ*
» *celle d'un flambeau : & cela s'e-*
» *xécute de la manière qui ſuit :*
» Pour comparer la lumière du So-
» leil à celle d'un flambeau, M.
» Bouguer fait entrer, dans une
» chambre obſcure, l'image du So-
» leil en ſe ſervant d'un verre con-
» cave de lunette qui fait diverger
» les rayons d'une manière con-
» nuë ; il place un plan éclairé par
» l'image affoiblie du Soleil à une
» diſtance donnée ; il varie la diſ-
» tance du flambeau à un autre
» plan, juſqu'à ce que les deux
» lumières reçues & du Soleil &
» du flambeau, lui paroiſſent ab-
» ſolument égales ; il reçoit la lu-
» mière de la Lune à l'aide du mê-
» me verre, le ſoir lorſque la Lu-
» ne dans ſon plein eſt à la même
» hauteur que le Soleil l'étoit le
» matin lors de la première obſer-
» vation, & il compare comme
» ci-devant la lumière lunaire à

» celle du flambeau dont il var
» les distances : or comme il falli
» affoiblir la lumière de la Lu
» soixante & quatre fois , & qu
» fallut affoiblir celle du Sol
» onze mille six cens soixante
» quatre fois , pour les rendre ch
» cune égale à celle du flambea
» M. Bouguer , en prenant un m
» lieu entre plusieurs observatio
» conclut que la lumière de la Lu
» est à celle du Soleil , comme 1
» 300000. M. Smith au contrai
» par sa Méthode , trouve que
» lumière de la Lune est à celle
» Soleil, comme 1 à 90900 ; m
» si l'on fait attention que le pr
» cipe d'où il est parti , en supp
» sant que la Lune réfléchit to
» la lumière qu'elle reçoit, est m
» nifestement erroné, on sera mo
» frappé de la différence qui se tr
» ve entre les rapports établis p
» ces Sçavans. Il est bien évide
» que la Lune ne peut réfléchir to
» la lumière qu'elle reçoit, puis

» différentes parties de cette p
» nette paroissent diversement
» mineuses, & que par conséque
» la lumière est transmise dans ce
» taines parties & réfléchie inég
» lement par d'autres &c. »

Comme le *Traité d'Optiq*
dont nous venons de rendre com
te est très-estimable, nous souha
tons que, dans une seconde Editio
on en retranche plusieurs fau
d'impression qui le déparent, & q
en rendent la lecture difficile.

ARTICLE CXVII.

HISTOIRE DES EMP
REURS Romains depuis A
guste jusqu'à Constantin. P
M. Crevier, Professeur Emé
de Rhétorique au Collège
Beauvais. Tomes V. & VI.
12. A Paris chez Desaint & Sa
lant M. DCC. LII.

L'Auteur entre dans son V^e^ v
lume par des réflexions ju

cieuses, dont voici quelques traits.
» L'extinction de la Maison des
» Césars est une époque impor-
» tante dans l'Histoire des Empe-
» reurs Romains. Jusques-là, quoi-
» que les armes fussent l'origine,
» la force & l'appui du Gouverne-
» ment Impérial, cependant une
» sorte de droit de succession tem-
» péroit & limitoit le pouvoir des
» gens de guerre, & les empêchoit
» de disposer de l'Empire pleine-
» ment à leur gré. A la mort de
» Néron se divulgua, dit Tacite,
» un mystère d'Etat : on sçut que
» l'on pouvoit faire un Empereur
» ailleurs qu'à Rome, &, ce qui
» tiroit encore plus à conséquence,
» que la force décidoit seule de ce
» choix, & que les troupes en
» étoient maîtresses absolues. » Ce
mauvais exemple commença par
l'Election de Galba, & c'est aussi
le régne de ce Prince qui fixe d'a-
bord notre attention.

Galba n'attendoit en Espagn
que la mort , quand l'affranch
Icélus arrivant de Rome lui annon-
ça que les Cohortes Prétoriennes
& à leur exemple le Sénat & l
Peuple, l'avoient proclamé Empe-
reur. Virginius qui commandoit le
Légions de la haute Germanie re-
fusa l'Empire que son armée lu
offrit. Fonteïus Capiton le brigu
auprès des troupes qu'il comman-
doit en basse Germanie. L'un fidèl
à son devoir reconnut Galba, quan
il sçut que le Sénat avoit ratifi
son élection. L'autre victime d
son ambition périt par les main
de deux de ses Lieutenants qu'o
soupçonna toutefois de *l'avoir sol-
licité eux-mêmes à se faire Empe-
reur*. Clodius Macer qui comman
doit en Afrique voulut remuer , i
étoit trop odieux pour être secon
dé. Au premier ordre de Galba , i
fut mis à mort. Les intrigues d
Nymphidius , Préfet du Prétoire

n'aboutirent qu'à le faire poignarder par une de ses Cohortes.

Galba enveloppa trop légèrement dans le même complot quelques Romains, qui passérent aux yeux du public pour des innocents opprimés; & ces exécutions militaires diminuèrent beaucoup la bonne idée qu'on avoit du nouvel Empereur. Il se fit encore plus de tort en donnant sa confiance à Vinius & à Laco. Le premier, sans avoir aucun principe d'honneur, avoit ces qualités, que l'occasion décide pour le bien ou pour le mal selon l'intérêt présent: le second étoit un lâche, décrié par ses crimes.

L'Empereur de lui-même n'avoit que de bonnes intentions; mais trop borné dans ses vuës, il ne sçavoit ni se choisir des Ministres, ni commander à propos, ni paroître avec la dignité convenable. Son air simple n'étoit pas im-

posant ; pour en corriger l'ap
rence méprisable, il s'avisa d'
dosser *la casaque militaire*, &
pendre à son col un poignard. D
cet appareil moins terrible que
dicule, Galba prend la route d'I
lie, & signale sa marche dans l'
pagne & les Gaules, par des ex
d'avarice & de cruauté : son ent
dans Rome mit le comble à
traits odieux par le massacre
soldats de Marine, qui avoie
demandé avec trop d'éclat la co
firmation de leurs priviléges.
voulut faire rentrer dans le tré
Impérial les fonds que Néron av
dissipés en folles libéralités.
biens, aussi mal conservés qu'
quis, avoient passé en d'aut
mains par des voies légitimes,
les reprit sur ces justes possesseu
Pendant ces recherches & ces ex
tions tout étoit venal dans l'E
pire ; les affranchis & les escla
de Galba renouvelloient d'un c

les désordres qu'on réparoit de l'autre, & se hâtoient de profiter d'une faveur qui ne pouvoit être longue.

Cependant on ordonna des supplices contre ceux qui avoient été les instruments des cruautés de Néron. Pétronius Turpilianus, qui n'étoit coupable que de fidélité à ce tyran, ne put échapper à la rigueur des recherches ; l'infâme Tigellin l'évita par le crédit de Vinius, qu'il sçut corrompre. L'Eunuque Halotus, qui avoit empoisonné Claude, crût en crédit & en honneurs. Tout cela fit perdre à Galba jusqu'au mérite du bien qu'il faisoit en rappellant les exilés & en punissant les délateurs. Au mécontentement de Rome, ajoutons celui des troupes : *Je lève des soldats*, dit un jour Galba, *je ne les achette pas*. Ce mot, qui frustroit les militaires de tout espoir de récompense pour le passé

our l'avenir, fit l'impreſſion
us fâcheuſe. D'ailleurs plus de
acles pour le peuple ; ainſi
a devint preſque auſſi odieux
ut l'Empire par ſa dureté, que
on par ſa cruauté. Il ſe forma
evain de ſédition dont le mou-
ent fut bientôt ſenſible juſ-
dans les Provinces les plus
gnées.
our en prévenir les ſuites, l'Em-
ur adopta Piſon : l'adoption
été ſoutenuë par les Troupes, ſi
eur eût valu quelque diſtribu-
Galba ne voulut pas ſe relâ-
de l'ancienne diſcipline, dont
oit toujours été fort jaloux.
e ſévérité déplacée, la dégra-
on de quelques Officiers ſuſ-
, furent des circonſtances dont
bitieux Othon profita. Son
immenſe ne lui avoit plus
de reſſources : il falloit pour
outenir uſurper le trône &
parer du tréſor Impérial. On o-

maſtus ſon affranchi, deux Officiers ſubalternes, Proculus, & Veturius, voilà les complices de la conjuration; une légère ſomme diſtribuée à quelques ſoldats, quelques traits piquants contre Galba & Piſon, en voilà les inſtrumens; l'eſſor impétueux d'une Soldateſque échauffée, en voilà le ſignal; Galba, Vinius, Piſon égorgés dans l'inſtant, en voilà le ſuccès.

Les hommages qu'on rendit d'abord à Othon, étoient trop éclatans pour n'être pas ſuſpects: moins ils étoient ſincères, plus on en étoit prodigue. Ces tranſports ſimulés ne furent pas durables: on ſe rappella bientôt l'origine & la vie de cet Empereur. Il avoit un Concurrent, qui n'étoit pas plus eſtimé à Rome; c'étoit Vitellius proclamé par l'armée, qu'il commandoit en Germanie. Othon avoit beau faire pour gagner l'amitié des Romains, on ne

'y fioit pas plus qu'à Vitellius. Ces vertus affectées, disoit-on, ne seront que passagères, les vices naturels seront bientôt de retour. Mais ces frayeurs furent suspendues par le pardon généreusement accordé à Marius Celsus, qui avoit été fidèle à Galba, & la mort de Tigillin ramena l'allégresse publique. Après quelques autres ordres donnés avec assez de sagesse & de modération, il fallut songer à la guerre civile.

Les Généraux de Vitellius & ses légions avoient passé les Alpes : il n'y avoit point de tems à perdre. Othon à la tête de ses Troupes marcha promptement pour leur disputer le passage du Pô. Ces deux rivaux étoient également décriés ; l'un étoit plus emporté & plus fougueux dans ses débauches, l'autre plus pesant & plus indolent. Dans l'Empire on craignoit moins l'embonpoint de Vitellius que le

luxe d'Othon. L'armée du premier profita de ses premiers échecs, celle du second abusa de ses premiers succès. La paresse de Vitellius abandonna sa fortune à des Officiers, qui avoient assez de mérite pour la pousser ; la défiance d'Othon remit la sienne à des Généraux, qui pour la soutenir avoient trop besoin d'être appuyés de leur maître. Les bons conseils prévalurent dans le camp de Vitellius ; les mauvais dans celui d'Othon : ses troupes avoient une ardeur qui n'étoit que présomptueuse & indocile ; celles de Vitellius étoient mieux disciplinées & plus aguerries. La victoire se déclara bientôt en sa faveur, & le lendemain de la bataille, qui fut très-sanglante, la plûpart des vaincus reconnurent qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre que celui de se soumettre à Vitellius. Othon néanmoins avoit encore de la ressource ; un

Préfet du Prétoire & sa troupe, des Légions fraîches arrivées de Mœsie montroient une bonne volonté, dont il eût pu tirer avantage : il aima mieux finir la guerre civile en mourant, que de la continuer en combattant. Il congédia ses amis, les pria de se soumettre au vainqueur, & se poignarda lui-même, laissant à la postérité l'*idée d'un homme extrême de qui l'on avoit tout à craindre, s'il eût suivi ses premiers penchants, & tout à espérer s'il eût tourné vers la vertu la vivacité de son esprit.*

Le zèle que les Troupes avoient pour soutenir Othon, auroit tenté l'élévation de Virginius, s'il ne s'y fût dérobé. Le Sénat ne tarda pas à reconnoître Vitellius, & à le décorer de tous les honneurs dont avoient joui ses prédécesseurs. L'Italie n'en fut pas moins plongée dans des horreurs pires que la guerre civile. L'armée de

Vitellius y exerça le brigandage le plus affreux, les Chefs n'osoient en arrêter la licence : l'ambition de Cécina ménageoit la faveur des troupes, & l'avarice de Valens leur avoit donné trop d'exemples de rapines, pour ne pas dissimuler le désordre. Vitellius s'avançoit des Gaules vers l'Italie, lorsqu'il apprit les succès de son parti & la mort d'Othon. Quoiqu'il ne fût ni violent ni avare, son passage portoit partout une espèce de ravage, sa gourmandise étoit un fléau public. Les Villes entières étoient ruinées par quelques-uns de ses repas somptueux, ils étoient si meurtriers, que Vibius Crispus y gagna une indisposition qui le dispensa de les continuer, & il s'en félicitoit en disant : *J'étois mort si je ne fusse tombé malade.* Les troupes imitant ces excès, la discipline y fut bientôt ruinée, les querelles y étoient

fréquentes, & souvent terminées par des combats sanglants entre les Légionnaires & les Auxiliaires. Ils ne s'accordoient que pour piller & pour saccager les Villages sur la route de l'Empereur, qu'ils suivoient. Rome s'allarmoit de leur approche, Vitellius y entra avec tout l'appareil militaire. Cécina & Valens ne lui laissèrent que l'ombre de la puissance Impériale, ils se hâtoient de profiter de leur faveur pour s'enrichir aux dépens du Domaine. L'Affranchi Asiaticus eût bientôt fait sous Vitellius son maître une fortune égale à celle des plus odieux favoris de Néron.

Le stupide Empereur ne songeoit à Rome qu'à contenter sa gourmandise ; endormi dans la crapule, à peine put-il se réveiller au bruit des Armées, qui avoient proclamé son successeur, & qui marchoient pour lui ouvrir l'Italie.

Dans un danger si pressant, qu'il craignoit de publier, Vitellius rassembloit ses troupes lentement, donnoit ses ordres avec langueur, & ils étoient exécutés avec une négligence coupable. Valens, sur qui il pouvoit compter, se portoit trop mal pour faire face à l'activité d'Antonius Primus. Cécina étoit trop jaloux de la faveur de Valens, pour n'être pas tenté d'infidélité. Le premier laissa tout perdre en Italie, & alla périr dans les Gaules ; l'autre enchainé par ses propres Soldats indignés de sa trahison, ne recouvra sa liberté que quand Antonius Primus se fut rendu maître de Crémône.

Vitellius pouvoit encore se soutenir, quand il consentit à son abdication. Les Légions Germaniques, quoique le séjour de Rome les eût rendu incapables de fatigue & de discipline, étoient encore plus incapables de lâcheté & d'infidélité. Le peuple se joignit à elles

pour contraindre l'Empereur à re-
rendre le sceptre, qu'il cédoit.
Le Capitole ne fut pas un azile
nviolable pour Sabinus & pour
es autres partisans de Vespasien:
e Temple de Jupiter fut livré aux
flammes. *Si* L. Vitellius, après
avoir saccagé Terracine, eût hâté
a marche de son armée vers Ro-
me, il eût mieux servi son frère :
ses délais & ceux de Primus, son
ennemi, firent de Rome un champ
de bataille. Pendant les Saturna-
les de l'an 820. cette Ville devint
le théâtre des plus folles joyes &
des combats les plus furieux ; ces
spectacles si opposés étoient pour
le Peuple un double divertisse-
ment. Aux applaudissements qu'-
on donnoit à la valeur de ceux
qui se signaloient, on mêla bien-
tôt des risées insultantes pour la
lâcheté de l'Empereur. Enfin le
Peuple passant du mépris à l'in-
dignation, & de l'indignation à

la violence, se fit un jeu d'enfoncer des pointes aiguës dans les chairs de l'insensible Vitellius, de traîner son corps aux Gémonies, & de porter sa tête dans les rues. Son fils fut égorgé par Mucien, & son affranchi Asiaticus pendu.

La naissance de Vespasien ne l'appelloit pas aux grands emplois. Pour l'engager dans cette carrière il fallut faire violence à sa modestie; mais quand il y fut entré, il n'en eut que plus d'ardeur pour s'avancer. Sous Tibère il fut flatteur; sous Claude il eut la protection de Narcisse, il parvint au commandement d'une Légion, & au Consulat; durant les premières années de Néron, il vécut dans la retraite, parcequ'il craignoit Agrippine: quand cette Princesse ne disposa plus des inclinations de son fils, il revint à la Cour, il accompagna Néron en Grèce, mais bientôt il fut disgracié, parce qu'il

pouvoit applaudir à la belle-
pix de l'Empereur. Cet événe-
ient pensa le perdre; il s'atten-
oit à être mis à mort, lorsqu'il
eçut ordre d'aller commander en
udée. Il s'y couvroit de gloire,
endant que Vitellius étoit à Ro-
ie l'objet du mépris public.

Alors Mucien gouvernoit la Sy-
ie. » Vespasien & lui se conve-
noient assez peu : l'un étoit guer-
rier, & l'autre plutôt tourné vers
la négociation & les affaires de
cabinet. Le goût du premier le
portoit à la simplicité & à l'éco-
nomie ; le second aimoit la ma-
gnificence ; il vivoit en grand
Seigneur, & sa dépense étoit
montée sur un ton au-dessus de
l'état d'un particulier. Vespasien
réussissoit dans l'action, Mucien
avoit le don de la parole. » Ces
leux caractères opposés se réuni-
ent néanmoins par l'adresse & par
es bons offices de Tite fils de Ves-

pasien. Les liaisons devinrent même si grandes & si marquées, que Mucien proposa le Trône à Vespasien, lui disant que, dans une même année, l'Empire avoit eu à enrichir les affranchis d'Othon & de Vitellius ; qu'il étoit épuisé par leurs vexations ; qu'il ne tenoit qu'à lui (Vespasien) de mettre fin à cette horrible & honteuse tyrannie, en acceptant l'Empire ; que le bien public ne lui permettoit pas de se refuser à l'invitation ; que le mécontentement des Peuples, le ressentiment des Légions vaincues, & l'attachement de celles qui étoient en Judée & en Syrie applanissoient les difficultés de l'entreprise.

Vespasien ne résista point à son élévation, Antonius Primus en gouta le projet & le seconda heureusement : c'étoit un de ces hommes dont les talens & le mérite sont également précieux dans la guerre, & dangereux dans la paix.

paix. Bientôt tous les obstacles furent levés. Proclamé dans l'Orient & dans l'Occident, Vespasien ne partit toutefois d'Aléxandrie que quand le Trône fut vacant. Rome souillée du sang de ses Citoyens, eut le tems de se purifier avant son arrivée, il y trouva un calme aussi profond que l'orage avoit été violent; l'allégresse éclatoit partout où il paroissoit. L'Allemagne troublée de tems en tems sous ses prédécesseurs, & récemment fort agitée par la révolte du fameux Civilis, avoit enfin cédé aux armes Romaines & à la fortune du nouve Empereur.

Vespasien conserva toutes ses vertus sur le Trône ; la mort d'Helvidius Priscus, celles de Sabinus Seigneur Gaulois & d'Epponine son épouse, ont paru néanmoins des taches dans le régne de ce Prince. Le premier, quoiqu

Philosophe trop libre & trop austère, auroit dû vivre sous un maître aussi peu vindicatif: les deux autres, Sabinus & Epponine, modèles de la tendresse conjugale, n'auroient pas dû mourir par l'ordre d'un Empereur aussi débonnaire que Vespasien. Réparer les ruines de Rome & l'embellir, relever l'honneur du Sénat & des autres ordres de la République, régler les citoyens avec sagesse, discipliner les troupes avec fermeté, rétablir la justice dans les tribunaux, protéger les Sciences & les Arts, voilà les occupations de cet Empereur qui fut toujours populaire, familiér, affable, incapable d'ombrages & de défiance. L'amour de l'argent fut son foible ; le bon usage qu'il en fit & les besoins de l'Etat ne sçauroient justifier le vil trafic qu'il exerça, étant même Empereur. Les bons mots qu'il mêloit à ce négoce indigne de son rang

n'en effacent point la honte.
appliqua mieux le talent qu'i
avoit de plaisanter, en disant, à l
mort, pour se moquer de la frivo
lité des Apothéoses, *ut puto*
Deus fio.

Comme nous nous hâtons d
finir notre Extrait qui a déj
beaucoup d'étendue, le regne d
Tite fils aîné & successeur de Ves
pasien, ne nous arrêtera pas. C
Prince, *les délices du genre hu-*
main, fit deux biens en montan
sur le trône; il donna au mond
un Maître tout-à-fait digne de l
commander, & il dissipa les intri-
gues de Domitien son frère qu
prétendoit, sans raison & sans droit
disputer ou du moins partage
l'Empire. Quel bonheur pour l
genre humain, si Tite avoit pu ôte
pour toujours à ce monstre l'espé
rance & les moyens de posséde
la dignité suprême! Notre Auteu
peint des plus belles couleurs le

grandes & aimables qualités de Tite; il n'est en cela que l'Interprète fidèle de tous les contemporains; il enrichit ce morceau de son histoire, d'un Episode agréable qui a pour objet la découverte faite dans ces derniers tems, de la Ville d'Herculane. Sous le régne de Tite, elle avoit été plutôt comblée que détruite par les cendres du Vésuve; elle a reparu de nos jours, & les monuments qu'on y a découverts attirent l'admiration de toute l'Europe.

Nous ne devons pas oublier que le XVI. Livre de cette Histoire roule totalement sur la guerre des Juifs, c'est-à-dire sur la malheureuse catastrophe de ce peuple aveugle & incrédule. Ce n'est pas trop d'un Livre entier pour un événement aussi mémorable; mais nous croyons devoir avertir les Lecteurs qu'ils trouveront cette ample narration après celle de la mort de

Vespasien ; sous qui néanmoin Jérusalem succomba. Il faut, e lisant cet Ouvrage, s'attendre d tems en tems à ces sortes de trans positions, & concevoir aussi qu'e les ont leurs avantages : le princi pal est de mettre l'Historien plu au large pour raconter les faits im portans, les événemens suscepti bles de longues discussions.

Dans ce XVI^e Livre on voi l'accomplissement littéral des Pro phéties sur les Juifs, sur leur Tem ple, sur leur Capitale. Les meil leurs Princes qu'ait eu Rome (Vespasien & Tite) sont malgr eux les instruments de la vengean ce divine. Josephe, tout Juif qu' est, ne peut exprimer les mal heurs de sa Nation en d'autres ter mes que ceux dont s'étoit ser J. C.

Qu'il nous soit permis de di culper Josephe d'un petit reproch que lui fait notre Auteur ; à

page 478. de son 6e. tome. » Jo-
» sephe, *dit-il*, se propose de fai-
» re voir que la raison doit &
» peut se rendre maîtresse des pas-
» sions, & il prouve sa thèse en
» citant des exemples de vertu
» où il auroit dû reconnoître la
» puissance de Dieu venant au se-
» cours de l'infirmité humaine. »
Sur quoi nous observons que Josephe ne nous paroît pas trop en faute, puisqu'il n'attribuë à la raison le pouvoir & la force de dompter les passions, que quand elle est *animée de l'esprit de piété*. Et c'est pour cela que, de l'aveu même de M. Crevier, il se sert de ces termes εὐσεβὴς λογισμός.

Dans ce même volume sixième, nous avons remarqué à la page 56. & suiv. les soins que se donne M. Crevier pour réfuter les prétendus miracles de Vespasien, c'est-à-dire la guérison de deux malades, l'un qu'on disoit presque aveugle, & l'autre qui se portoit pour avoir

la main affoiblie au point d'être inutile. Notre Auteur rapporte toutes les circonstances dont ces faits sont accompagnés chez les Historiens ; puis il ajoute qu'il *est permis de penser que la cure de ces maux n'excedoit pas la puissance du Démon* » ce Prince de téné-» bres , *continue-t-il* , tâchoit » d'obscurcir,par des faits qui eus-» sent quelque chose de surpre-» nant , l'éclat des vrais miracles » opérés par J. C. , par les Apô-» tres & par leurs disciples. » Ce langage est pareillement celui de M. de Tillemont *Hist. des Empereurs T. 2. p. 19.* » Il ne faut pas » trouver étrange , *dit-il* , que les » démons ayent fait quelques mi-» racles en ce tems-là pour obs-» curcir , s'ils eussent pu , l'éclat » de ce grand nombre de prodiges » que J. C. faisoit alors par ses » Apôtres & par leurs disciples. »

Nous convenons que ce principe

est solide., judicieux, conforme aux bonnes règles d'une critique toute chrétienne; mais ne doit-il pas nous être permis de croire qu'on peut absolument s'en passer dans les deux Merveilles attribuées à Vespasien? Et pour s'en convaincre, ne suffit-il pas d'observer 1°. que cet Empereur ne fit d'abord que rire & se mocquer de la demande qui lui étoit faite par ces deux malades: *primò irridere, aspernari*. 2°. Qu'il ne se rendit qu'à des instances trop vives & trop flatteuses, pour ne pas lui faire entendre que sa réputation n'y couroit aucun risque: *modò famam vanitatis metuere, modò obsecratione ipsorum & vocibus adulantium in spem induci*. 3°. Qu'enfin il ne tenta l'œuvre qu'après s'en être bien fait assurer la possibilité, c'est-à-dire l'infaillibilité par de bons Médecins: *Medici variè differere . . . non exesam vim luminis;*

redituram, si pellerentur obstan tia.... elapsos in pravum artus si salubris vis adhibeatur, pos integrari ?

De ces passages, il est natur de conclnre qu'on peut bien soup çonner quelque tour de souplesse quelque finesse de l'Art, quelqu pratiques employées secrétemen par ces Médecins adulateurs : a moins la Critique est-elle en droi de proposer ces doutes, sans re courir à la puissance des démons & par ce moyen les prétendus pro diges de Vespasien perdent tou naturellement cet air de Mervei les que les Payens & les Impi ont voulu leur donner.

A la page 39. de ce Tome V & après le règne de Vespasien M. Crevier avertit qu'*il se trou maintenant réduit à de minces A teurs :* ce qu'il dit par compara son avec Tacite qui l'abandon dans cet endroit de l'Histoire R

maine. Il faut, ce semble, expliquer la pensée de l'Auteur. Les Ecrivains dont il se sert, sous Tite, & qui lui fourniront encore des Mémoires sous quelques-uns des Empereurs suivants, sont Suetone, Josephe, Dion, Pline, &c. Auteurs qui ne peuvent passer pour *minces*; & l'on peut leur associer ceux de l'*Histoire Auguste* parmi lesquels il y en a de très-estimables. M. Crevier entend donc, comme il l'observe lui-même, *qu'il n'a plus, à proprement parler, d'Historiens de l'Empire, mais de simples Ecrivains des Vies des Empereurs... tous également négligens à fixer les dates des faits qu'ils racontent*. Voilà ce qui fonde la dénomination de *minces Auteurs* : expression, comme on voit, qui n'est pas dans la précision Mathématique, & c'est pour cela que nous avons rapproché l'explication qu'-

n paroît donner notre Historien.

Nous assurons, en finissant, que son Ouvrage nous a intéressés; qu'il a, généralement parlant, le mérite de la fidélité & de l'exactitude. On ne peut qu'inviter l'Auteur à nous en donner promptement la suite.

ARTICLE CXVIII.

HISTOIRE DES TREMBLEmens de Terre arrivés à Lima Capitale du Pérou & autres Lieux; avec la Description du Pérou, & des recherches sur les Causes Physiques des Tremblemens de Terre; par M. Hales de la Société Royale de Londres & autres Physiciens, avec Cartes & Figures, traduite de l'Anglois, in-12. 2. parties, 2. vol. A la Haye, & se trouve à Paris chez Prault jeune, Quai des Augustins. M. DCC. LII.

IL y a dans ces deux petits volumes huit Ouvrages, cinq dans le premier, trois dans le second: le tout semé de choses assez curieuses, mais sans agrément de style. Nous parcourerons légérement chaque article, & nous laisserons cette littérature à la curiosité des Lecteurs.

D'abord on trouve une description de la Ville & du Port de Callao à deux lieuës de Lima. C'est un détail circonstancié de tout ce qui existoit en ce lieu avant le tremblement de terre qui vient de faire tant de ravages: il y avoit environ 5000 personnes, cinq Communautés de Religieux, un Etat Militaire de 7. Compagnies d'Infanterie Espagnole de 100 hommes chacune, pour la garde des Côtes; & 600 hommes de garnison, sans compter quatre Compagnies d'Indiens & trois Compagnies Bourgeoises. Le commer-

te de Callao étoit immenſe, parc
que c'étoit l'entrepôt du Méxiqu
du Chili & du Pérou, à quoi
faut ajouter les rapports avec l'Eu
rope. Il ſe trouvoit, au tems d
tremblement de terre, 23 navir
dans le Port. La rade eſt belle,
mouillage très-bon ; la Mer en c
endroit extrêmement tranquill
Mais qui raſſurera jamais les eſpri
contre les matières inflammabl
que cette Mer & que la Cô
nourriſſent dans leur ſein ? Call
étoit comme la bouche de ce can
formidable qui a cauſé tant de r
vages la nuit du 28 Octobre 174

On paſſe à la deſcription de L
ma. C'eſt la Capitale du Péro
Ville très-peuplée, très-riche
très-malheureuſe. Pizarro l'avo
bâtie en 1534; ſes rues étoient tr
droites & d'une largeur conven
ble; on y voyoit une multitu
de beaux Edifices, une Cathédra
magnifique, huit Paroiſſes, dou

Hôpitaux, 26 Communautés de Religieux, douze de Religieuses, une Université, trois Collèges & toutes les Cours supérieures. L'Auteur de cette description est un Anglois, apparemment Protestant, il se décèle quelquefois par la manière dont il parle de la Religion des Espagnols; marquant néanmoins assez à propos quelques abus. Il y a, dans tous ces récits, un melange de critique & de sincérité dumoins apparente; une attention trop marquée à condamner, & quelques réfléxions qui tempèrent la censure. Il faut que le Lecteur soit sur ses gardes, qu'il sache discerner le bien & le mal, l'utile & le superflu. En général cette description de Lima donne assez d'idée de l'état florissant de cette ville, avant la catastrophe de 1746.

Un troisième écrit recherche les *causes de la sécheresse continuelle qu'il fait à Lima & le long des*

Côtes du Pérou. Il ne pleut jamai
dans ce pays-là. On en demande ic
a raiſon ? La réponſe n'eſt pa
facile ; on prétend que ſur cett
Côte l'air chargé des particules ſa-
lines de la Mer a plus de forc
pour ſupporter les nuës, & qu'i
n'eſt ni aſſez chaud, ni aſſez er
mouvement pour agiter ces parti-
cules, & conſéquemment pour réu-
nir les petites gouttes d'eau, au
point de les rendre d'un volum
plus conſidérable que celui de la
colonne d'air qui les ſoutient : *De
ſorte que quoique ces nuës appro-
chent fort de la ſurface de la Terre,
pendant le tems que le Soleil les
attire le moins ; elles ne ſe con-
vertiſſent cependant jamais en
pluye.* La même raiſon paroît ex-
pliquer pourquoi le tems eſt preſ-
que toujours couvert à Lima. Mai
avouons qu'il y a dans tout cec
beaucoup de conjectures, & que
c'eſt en déſeſpoir de cauſe, c'eſt

à-dire pour n'avoir rien de mieux à proposer, qu'on tâche d'accréditer ces systêmes.

Le terrein de Lima produit des Végétaux, quoiqu'il n'y pleuve point; & l'on attribuë cette singularité aux abondantes rosées, & aux brouillards répandus dans l'air. La rosée est si avantageuse aux plantes, *qu'elles poussent plus là en 24. heures qu'elles ne font ici en 6. jours.* L'Auteur cite sur cela les Observations du P. Feuillée Minime à qui nous devons beaucoup pour les voyages qu'il a faits dans les diverses contrées du Monde.

Autre question très-importante: *Pourquoi les Tremblemens de terre sont-ils si fréquens à Lima & dans tout le Pérou?* C'est que ce terrein abonde en matières bitumineuses, sulphureuses, minérales. Mêlées avec l'eau, elles forment une espèce d'amalgame, qui venant à fermenter

dans les cavités souterreines, pro
duit les phénomènes effrayants d
tremblement de terre; explosion
commotion, subversion, dispersion
avec mille particularités qui se di
versifient comme à l'infini. On e
cite une ici qui fit naître en 1692
une question judiciaire des plus ra
res & des plus curieuses : dans l
Province de Quito, la terre fut tel
lement déchirée & dispersée, qu
des lambeaux de Campagnes allè
rent se placer à trois, quatre & cin
lieues, sur d'autres fonds & che
d'autres propriétaires. Sur quoi
procès entre les divers prétendant
à ces terres; ceux qui les avoien
possédées en premier, réclamoien
leurs anciens droits & vouloien
les conserver; ceux qui avoient re-
çu ces terreins dans l'enceinte d
leur domaine, soutenoient qu'il
devoient leur appartenir, & peu
être aussi que le Gouvernement fai
soit valoir ses prétentions à ce

le Public & attirer beaucou[p]
diteurs aux Plaidoyers ; nou[s ne]
sçavons pas la décision.

La Relation exacte de ce q[ui s'est] passé à Lima & au Callao [depuis le] du 28 Octobre 1746. term[ine le] premier Volume de cet Ou[vrage :] cela est traduit, dit-on, [sur] l'original, imprimé à Lima [par or]dre du Viceroi. Cependan[t on se] trompe dans le nom même [de ce] Seigneur, qu'on appelle *M[arquis] de Villa Garcia* : cela n'est [certaine]ment point, puisque nou[s avons] sous les yeux une Relatio[n espa]gnole du même événement,

quis de Villa Garcia avoit été so
prédéceſſeur dans la même dignit

Du reſte, les deux Relation
s'accordent aſſez ſur les principau
événemens de cette terrible cata
trophe. Il faut les lire dans l'Ou
vrage que nous annonçons; nou
croyons même que la plûpart de
gens de Lettres & des curieux d
nouvelles publiques ſont déjà aſſe
inſtruits ſur cette matière. Il y a
vers la fin de l'Ecrit en queſtion
quelques traits d'une Prophéti
faite en ce temps-là par une Reli
gieuſe de Lima qui avoit plus d
100 ans, & qui mourut, dit l
Relation, *le 15. du mois d'Oc
tobre, l'année d'auparavant l
tremblement;* cela ne ſe concili
point avec ce qu'on lit quelque
lignes plus haut, que *plusieurs moi
avant cet événement la Mere Thé
rèſe de Jeſus* (c'eſt le nom de la Re
ligieuſe) prédit la ruine de Lima
Il vaut mieux encore ici s'en rap

porter à la Relation Espagnole, qui marque que cette fille annonça le tremblement de terre, & qu'elle mourut treize jours avant la catastrophe, *13 dias antes del terre moto.*

Le second Volume commence par une *Description* assez longue *du Pérou, des mœurs de ses habitants, & de leurs differens commerces :* ce qui forme trois sections. On trouve dans la première quelques particularités de Géographie & d'Histoire naturelle ; dans la seconde, des observations sur les habitants du pays, qu'on ne flatte pas trop ; & il y a encore, sur les matières de la Religion, quelques traits de Protestantisme : ce qui n'empêche pourtant pas l'Auteur de citer & de préconiser une Bulle du Pape Leon X. qui défend de publier inconsidérément toutes sortes de révélations & de prétendus miracles. Au reste, cet Anglois a eu, comme le Chan-

Bacon son compatriote, le
ge de dire beaucoup de bien
suites. Il loue à plusieurs re-
leur charité, leur zèle, leur
ation à l'étude, aux travaux
int Ministère, à l'instruction
ux qui leur sont confiés. Nous
vons si ces éloges contribue-
à la vogue du Livre en Angle-
& en France.

n trouve ensuite les *Réflexions
ques de M. Hales sur les cau-
s tremblements de terre :* Ou-
déja bien connu en France,
nt nous avons parlé au mois
illet de l'année dernière. Nous
yons à cette notice ; & nous
s en finissant qu'on a aussi
ce Volume une *Relation du
lement de terre arrivé au Port
l à la Jamaïque, en Juin
2.* Ce sont deux Lettres écri-
r le Ministre de ce pays-là sur
neste événement. Comme el-
ont plus la grace de la nou-

veauté, il faut les lire comme les histoires singulières qui sont dans Tite-Live ou dans Hérodote ; & songer, pour la décharge de celui qui nous donne ces anciennes pièces, qu'il a voulu rassembler tout ce qu'il sçavoit, & tout ce qu'on peut être bien aise de sçavoir sur les tremblements de terre.

ARTICLE CXIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE BORDEAUX.

L'Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts, établie à Bordeaux, distribue chaque année un Prix de Physique, fondé par feu M. le Duc de la Force. C'est une Médaille d'Or de la valeur de trois cent livres.

Le prix proposé en 1749. *Sur la nature & la formation de la Grêle*, a été adjugé en 1751. à une Dissertation qui a pour Devise,

Utque ferunt imbres gelidis concrescere ventis, &c.

L'Auteur est prié de nouveau de se faire connoître, & de retirer son Prix avant le premier Août 1753. Passé ce temps, l'Académie avertit qu'elle en fera une autre destination.

Le sujet proposé pour cette année 1752. étoit de déterminer *la cause qui corrompt les grains de Bled dans les Epis, & qui les noircit, avec les moyens de prévenir ces accidens.* L'Académie a jugé à propos de réserver le Prix, & de proposer de nouveau le même sujet pour l'année 1754. Elle invite les Auteurs qui ont envoyé des Dissertations sur cette matière,

veauté [illegible] nouvelles observa-
histoire [illegible] principalement ceux qui
Tite-[illegible] & pour Devise ; l'un, *Verti-*
longe [illegible] *viridi sub cortice*
qui [illegible] l'autre, *Non fingendum*
ce [illegible] *excogitandum, sed invenien-*
[illegible] *quid natura faciat aut ferat.*

L'Académie donnera un autre Prix dans la même année 1754. à celui qui déterminera le mieux, *les principes de la Taille de la Vigne, par rapport à la différence des espèces de Vignes & à la diversité des terroirs.*

Le Prix de l'année 1753. a été déjà destiné à celui qui expliquera le mieux, *Comment l'Air, suivant ses différentes qualités, agit sur le Corps humain.*

Les Dissertations sur ce dernier sujet ne seront reçuës que jusqu'au premier Mai 1753. Elles peuvent être en François, ou en Latin. On demande qu'elles soient écrites en caractères bien lisibles.

Au

Au bas des Dissertations, il aura une Sentence, & l'Aut mettra dans un billet séparé & cheté, la même Sentence, a son nom, son adresse & ses q lités.

Les Paquets seront affranchi port, & adressés à M. de Sec dat, Secrétaire de l'Académ rue Momejan ; ou à la Veuv P. Brun, Imprimeur Aggrégé ladite Académie, rue S. James.

On trouvera chez la Veuve B toutes les Dissertations qui remporté le Prix au Jugement l'Académie. On les trouvera a toutes ensemble ou séparéme à Paris, chez les sieurs Briasson Durand, rue S. Jacques.

DE MONTAUBAN.

M. l'Evesque de Montau ayant destiné la somme de d cent cinquante livres, pour d

ner un prix de pareille valeur à celui qui, au jugement de l'Académie des Belles-Lettres de cette ville, se trouvera avoir fait le meilleur Discours sur un sujet relatif à quelque point de morale tiré des livres saints, l'Académie de cette ville distribuera ce prix le 25 Août prochain, fête de Saint Louis, Roi de France.

Le sujet de ce Discours sera pour l'année 1753, *la corruption du goût suit toujours celle des mœurs*, conformément à ces paroles de l'Ecriture: *Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona, & inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum.* Sap. 4. 12.

L'Académie avertit les Orateurs de s'attacher à bien prendre le sens du sujet qui leur est proposé, d'éviter le ton de déclamateur, de ne point s'écarter de leur plan, & d'en remplir toutes les parties avec justesse & avec précision.

Les Discours ne seront, tout plus, que de demi-heure, & niront toujours par une cou prière à J. C.

On n'en recevra aucun qui n' une approbation signée de de Docteurs en Théologie.

Les Auteurs ne mettront poi leur nom à leurs ouvrages, m seulement une marque ou pa phe avec un Passage de l'Ecritu Sainte, ou d'un Père de l'Egli qu'on écrira aussi sur le registre Secrétaire de l'Académie.

Les Auteurs feront remettre le ouvrages par tout le mois de M prochain, entre les mains de de Bernoi Secrétaire perpétuel l'Académie, en sa maison, r Montmurat; ou, en son absenc à M. l'Abbé Bellet, en sa maiso rue Cour-de-Toulouse.

Le Prix ne sera délivré à aucu qu'il ne se nomme, & qu'il ne

présente en personne, ou par Procureur, pour le recevoir & pour signer le Discours.

Les Auteurs sont priés d'adresser à M. le Secrétaire trois copies bien lisibles de leurs ouvrages. & d'affranchir les paquets qui seront envoyés par la poste. Sans ces deux conditions les ouvrages ne seront point admis au concours.

Le Prix de l'année 1752. a été adjugé au Discours qui a pour Sentence;

Impie, quid tentas! quo numen læditur ictu
Hoc, demens, hominum mentes è pectore vertis,

dont M. Fromageot, Avocat au Parlement de Dijon, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de la même Ville, est l'Auteur.*

* On trouve ce Discours à Montauban, chez Jean-François Teulières, Imprimeur du Roi & de l'Académie, & à Paris chez Chaubert Libraire, Quai des Augustins.

Nous dirons ici quelque ch
de ce Discours : il étoit questi
de faire voir que *la vraye Phi*
losophie est incompatible avec l'Ir
ligion ; & l'Orateur divise ain
La vraye Philosophie règle l'us
légitime de la raison , dont l'
réligion abuse. La vraye Philo
phie assure & montre à l'hom
une Morale utile & pure que l'
réligion pervertit. En un mot ,
Philosophie du vrai Adorateur *f*
me l'esprit & le cœur ; la Phi
losophie de l'homme sans Relig
les pervertit tous deux.

Dans la première Partie, on m
tre que la raison doit avoir p
guide l'expérience & le témoig
ge ; l'expérience est la source
découvertes heureuses, des inv
tions utiles, des loix sages,
établissements judicieux : c'est
voye toujours proportionnée à
lumières, toujours relative à
besoins, toujours propre à n

ramener au Créateur. L'Impie abandonne cette route pour se livrer à l'esprit de système, & l'Orateur entre à ce sujet dans quelque détail : » Systêmes en Morale ; on a » laissé la Loi qui étoit claire & » précise, pour suivre une raison » obscure & arbitraire. Systêmes » en politique ; on s'est épuisé en » raisonnements sur le bien public, » qui ont abouti à autoriser un lu- » xe pernicieux, le violement des » Loix, l'indifférence pour la pa- » trie. Systêmes sur les Loix ; on » les fonde sur la nature du cli- » mat, & non sur les règles de » l'équité. Systêmes sur la nature ; » on propose une nouvelle fabri- » que de l'Univers, & l'on indique » au Créateur le plan qu'il auroit » dû suivre. »

Le témoignage est une autre source de vérité pour les hommes: c'est surtout ce qui vérifie par rapport à nous l'existence de la révé-

lation. *Si le témoignage qui l*
prouve eſt ſuffiſant & notifié, l'u
ſage naturel de notre eſprit eſt de l
croire, comme celui de notre cœu
eſt de la déſirer. Et toute la ſuit
de cette premiére partie fait ſenti
combien les impies, qui ne cé
dent pas au témoignage rendu e
faveur de la révélation, ſont foibl
& inſenſés ; il y a dans tout ce
beaucoup de choſes bien penſé
& bien dites.

La ſeconde partie n'eſt pas moin
importante. On y développe l
ſervice ineſtimable que la vray
Philoſophie rend à l'homme, en l
faiſant ſentir qu'il a beſoin d'êt
réformé, & en lui montrant la l
qu'il doit ſuivre : deux objets q
l'irréligion tâche d'obſcurcir, d'a
néantir même totalement. L'O
rateur bien inſtruit des faux prin
cipes de l'impie, en manifeſte tou
te l'horreur, toute la miſère, to
le danger ; il touche par occaſio

quelques points de controverse ; il réfute les maximes pernicieuses de l'Incrédule ; il le confond en présentant le Tableau non flatté de sa conduite. » Il n'y auroit » point d'homme sans religion s'il » n'y en avoit point sans pudeur & » sans décence ; tout ce qui blesse » cette passion favorite qu'on con- » noit assez sans la nommer, n'est » plus sacré pour elle ; & la main » qui a enlevé une fois le voile à » la pudeur, a bientôt arraché à » la religion le bandeau respecta- » ble dont elle se couvre. »

Ce discours est réellement fort bien. On pourroit peut-être y désirer plus d'images & un peu moins de métaphysique ; mais il faut reconnoitre aussi que le sujet demandoit à être traité par la force du raisonnement, & qu'il a été nécessaire de sacrifier les beautés d'éclat à la solidité des preuves.

DE PARIS.

Durant la maladie de Monse
gneur le Dauphin, toute la Fran
ce a bien pensé & bien dit ce m
d'Horace :

> Nec Dîs amicum est, nec mihi, te pri
> obire, . . . mearum
> Grande decus, columenque rerum.
> *Od. XVII. l.*

Les Poëtes ont répété ce mot d
le premier moment de la convale
cence ; & M. Marmontel a eu l'
vantage d'être le premier à signal
son zèle. Cette diligence, si dig
d'un bon François, a été second
par les talens & couronnée du su
cès ; sa pièce est si connue que no
sommes dispensés d'en représent
le plan, l'ordre & les traits pri
cipaux : nous nous contentero
de deux ou trois citations.

Dans un endroit le Poëte réun
les sentimens de la Reine, de Mo

ſeigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, & il dit :

A tes loix rien ne met obſtacle,
O mort ! tu fus toujours inſenſible à nos pleurs ;
Mais peux-tu l'être à ce ſpectacle ?
Sur ce théâtre de douleurs,
Sur ce lit que ton ſoufle a rendu ſi terrible,
Tu vois trois cœurs unis d'un lien invincible ;
Frappe, & choiſis de ces trois cœurs
Le moins grand ou le moins ſenſible.

Ailleurs il rend en très-beaux Vers le Diſcours du Roi :

Grand Dieu, ſauvez, dit-il, l'appui de ma Famille.
Quand la mort m'a ravi ma Fille,
Accablé, mais ſoumis dans mes juſtes douleurs,
De vos profonds decrets adorant la juſtice,
Je n'ai point murmuré de mes propres malheurs.

Ma Fille étoit à moi. De ſes jours, mes pleurs
Je vous ai fait le ſacrifice.
Mais mon Fils eſt à mes Sujets :
Sur lui tout mon eſpoir ſe fonde,
C'eſt pour eux que je crains. Mes vœ ont pour objets
Le bonheur de mon Peuple, & le re du Monde.

Il ſeroit difficile de pein mieux que dans les vers ſuivant le déclin de la maladie.

Du venin lent à s'exhaler,
La ſubtile vapeur, au dehors épaiſſie,
Ne menace plus de couler
Vers les organes de la vie.
Du feu ſéditieux qu'elle avoit allumé
Déjà l'aliment conſumé
Laiſſe aux eſprits un cours plus libr
Le ſang dans les veines calmé,
Reprend ſon premier équilibre.

Un autre Poëte (M. Radu chanté en François & en Latin même évènement. Sa Muſe

les deux langues, eſt facile & gracieuſe. La Pièce Latine, toute d'hencaſyllabes, nous fournit la citation ſuivante :

Si quando roſeis adultum in hortis
Verno tempore Lilium colores
Oſtendit niveos, caput tenellum
Afflatu quatit ingruens procella ;
Quærit Flora ſuos gemens honores,
Luget Flora ſuos gemens amores.
At Phœbus radiis ſerenat auras,
Et blando recreat calore florem,
Aſpirat Zephyrus levi flabello,
Et Florâ auſpice, Lilium reſurgit.
Princeps vivit io ! &c.

On voit ſur le même Sujet une Ode portant ce titre : *In confirmatam Sereniſſimi Delphini Valetudinem Stephani Fabretti Urbinatis è Soç. JESU.* C'eſt l'ouvrage d'un Italien qui a les ſentiments tout François & qui parle très-bien la Langue d'Auguſte. On en jugera par ces Strophes.

Nunc fores Divûm redimire lauro
Nunc decet myrto, viridique fron
Multa quam circùm decoret pererr
Copia veris.

Sacra nunc festo quatienda motu
Æra templorum; redolente nimb
Tempus est omnis segetis *Sabææ*
Fumet ut ara.

Exigat questus, lacrymasque & atr
Exigat luctus, liquidumque carme
Ducat ad pulsum cytharæ explicat
Gallia fronte.

Tous nos Poëtes ont célébré
sentimens, les empressements,
transports de la Reine, de Ma
me la Dauphine, de Mesdam
de France. Il seroit difficile
mieux réunir ces objets que n'e
fait l'Auteur de cette Ode.

Pestis at diræ minuit furorem
Regiæ matris pietas; sororum
Votaque, & casti gemitus, & al
Conjugis ardor.

La Princeſſe (Madame la Dauphine) préſentoit à ſon Epoux malade tous les dehors de la conſtance & même de la gayeté,

Pectore aſt imo gemebunda, puris
Numen & divos precibus fatigat :
Et ſuâ ſponſi reparare poſcit
Morte ſalutem.

La fermeté & la religion du Roi ſervent de modèle à toute cette Royale Famille.

. . . .
. . . .

Grande qui vulnus premit, & ſagaci
Mente recondit.

Hoſtium late domitor ſuorum
Nam probro ducit ſibi, ſi rebelles
Neſciat mentis, ſubitoſque victor
Frangere motus.
Utque amans prolis ſit, & ille Patrum
Optimus ; novit tamen eſſe in aſtris,
Cujus & ſummi venerata Reges
Juſſa faceſſant.

Abrégé du Recueil des Acte
Titres & Mémoires concernant
affaires du Clergé de France,
Table raisonnée en forme de préc
des matières contenues en ce R
cueil &c. Vol. in-folio.

Le Recueil entier des Actes, T
tres & Mémoires du Clergé fo
me douze volumes in-fol. Ouv
ge devenu rare & très-che
sans compter le peu de facilité q
le commun des Lecteurs éprouv
quand il est question de s'en serv
On a donc imaginé de réduire
importantes matières de cette co
lection à un seul volume in-f
qui doit être par ordre alphabé
que, muni de bonnes tables, & ég
lement utile à ceux qui posséde
l'Ouvrage entier, & à ceux qui
l'ont pas ; aux premiers, pour qu
puissent se servir du recueil, c'est-
dire des douze volumes ; aux
conds, pour y suppléer ; ou
moins pour les guider dans les

cherches qu'ils croiroient devoir y faire. *Cet abrégé se trouve chez Desprez Imprimeur du Roi & du Clergé rue S. Jacques.*

Le Public est déjà averti que le sieur Julien vend à l'amiable une collection très-considérable de Cartes Géographiques, de Cartes Astronomiques & Marines. Son Catalogue se trouve chez David Père, Quay des Augustins entre la rue Gît-le-Cœur & la rue Pavée. On y voit 360 articles, dont chacun indique le prix de chaque Carte & le tems auquel on l'a dressée & publiée. L'avantage de ce Catalogue est de mettre les personnes intelligentes en état de se former à elles-mêmes un Atlas des plus curieux & des plus complets. Le terme de la vente est prolongé jusqu'au premier Janvier 1753.

Catalogue de l'Œuvre de F. de Poilly, Graveur ordinaire du Roi; avec un extrait de sa vie, où l'on a

joint un Catalogue des Estamp
gravées par Jean Wischer & au
tres Graveurs, d'après les Tableau
de Wauvermans, avec un secret po
décoller les desseins à l'encre de
Chine & au bistre Le tout recueil
par R. Hecquet Graveur, chez D
chesne Libraire rue S. Jacques &

On est dans le goût de connoît
tous les bons Artistes des deux de
niers siècles, & de former des co
lections de leurs Ouvrages. Cet
attention très-louable engage M
Hecquet à donner pour la part
qui l'intéresse & qui est de sa pr
fession (pour la Gravure) des ca
talogues bien rangés & bien dé
taillés. Voici le second qu'il p
blie; on peut même dire qu'il
en a deux dans ce volume, pui
qu'il joint à l'œuvre de Poilly, l
Estampes de Wischer & de plu
sieurs autres habiles Maîtres qui on
gravé d'après les Tableaux d
Wauvermans.

François de Poilly étoit né à Abbeville en 1622. L'Auteur de ce Catalogue qui eſt de la même Ville, travaille pour la gloire d'un Compatriote ; il fait reſſouvenir à cette occaſion que pluſieurs hommes célèbres, en tout genre de Sciences, ont pris naiſſance dans ce lieu ; que c'eſt la patrie des Sanſons, des Briet, des Duval, des Meſlan &c. Et il doit paroître en effet aſſez remarquable qu'une Ville de Province ait produit les plus fameux Géographes que nous connoiſſions, avec d'auſſi excellents Graveurs que l'ont été Meſlan & Poilly. C'eſt en ſon genre comme Fontenai-le-Comte à qui nous devons de très-grands Juriſconſultes & le Mathématicien Viet, dont la gloire n'eſt point éclipſée par les modernes.

Poilly vint à Paris en 1639. & y travailla ſous Pierre Daret qui avoit de la réputation, il alla

à Rome en 1649. & s'y perf
tionna en gravant d'après les bea
Monuments dont cette Ville
remplie. De retour à Paris en 16
il se livra tellement à son Art
il y excella si fort, qu'un très-gra
nombre d'Elèves lui furent envo
de toutes parts. Il forma Géra
Scotin, Jean-Louis Rollet, Géra
Edelinck, sans compter plusie
étrangers très-célèbres depuis d
leur pays.

» François de Poilly mourut
» 1693. jouissant de toute la ré
» tation qu'il méritoit : tous
» Ouvrages sont au burin pur,
» cepté un portrait du Cardi
» Baronius qu'il fit à Rome à l'e
» forte, pour être mis à la t
« des Œuvres de ce savant Car
» dinal. Un des éloges que mér
» encore François de Poilly, c
» que respectant toujours la re
» gion & les mœurs, jamais il
» souillé son burin par aucu

» production capable de blesser les
» personnes Religieuses & les yeux
» chastes. Qu'il seroit à souhaiter
» qu'on pût donner ces mêmes
» louanges à beaucoup d'autres,
» dont on est forcé de condamner
» les Ouvrages en admirant les
» talens! » Cet éloge fait honneur
à celui qui en est l'objet & à celui
qui le donne. La suite du Catalogue
justifie le témoignage rendu
au sage Graveur dont on nous présente
les chef-d'œuvres : il ne s'y
trouve rien qui blesse la Religion
ou la pudeur. M. Hecquet partage
toute cette belle collection en trois
parties. La première contient les
Estampes gravées par François de
Poilly dans sa jeunesse jusqu'au
tems qu'il a été à Rome; la seconde
celles qu'il a faites à Rome, & la
troisième tout ce qu'il a gravé depuis
son retour à Paris jusqu'à sa
mort. Tout ceci doit être examiné
par les Amateurs, & comparé avec

les pièces mêmes dont les Cabinets ſont remplis.

On publie le Catalogue des Livres de Foppens Libraire à Bruxelles. C'eſt pour une vente qui commencera le 9 d'Octobre prochain & continuera pendant tout le mois. Ce tréſor littéraire comprend 4460 articles : ce qui doit faire près de 15 mille volumes. La Théologie diviſée dans toutes ſes eſpèces ; le Droit Canon & l'Hiſtoire Eccléſiaſtique occupent près de deux mille articles. La Phyſique, la Mathématique & l'Hiſtoire ne ſont pas mal : dans toutes les autres claſſes il y a des choſes eſtimables ; & tout ceci préſente des Livres de toutes Langues & de toutes nations. Le Catalogue eſt en Latin & aſſez bien fait. Il paroît que la vente doit être à Bruxelles, chez le Libraire Auteur du Catalogue.

TABLE DES ARTICLES du mois d'Octobre I. Vol. 1762.

ART. CIX. Britannico Tragedia de Juan Racine &c. *Britannicus, Tragédie de M. Racine traduite en Espagnol.* 2117
ART. CX. *Voyage d'Egypte & de Nubie &c.* 2129
ART. CXI. Gemmæ antiquæ &c. *Pierres gravées de M. Zanetti &c.* 2149
ART. CXII. *Entretiens sur les Vérités pratiques de la Religion &c.* 2165
ART. CXIII. *Précis des Ordonnances, Edits, Déclarations, Lettres Patentes, Statuts & Réglements dont les dispositions sont le plus souvent en usage dans le Parlement de Provence &c.* 2179

ART. CXIV. *Dissertations où l'o examine quelques questions ap partenantes à l'Histoire des an ciens Egyptiens.* 21

ART. CXV. *Catalogue raisonn des Tableaux du Roi &c.* 22

ART. CXVI. *Traité d'Optique l'on donne la Théorie de la l mière dans le Systême Newt nien &c.* 22

ART. CXVII. *Histoire des Emp reurs Romains &c.* Dernier E trait. 22

ART. CXVIII. *Histoire des trem blemens de terre arrivés à Li &c.* 22

ART. CXIX. *Nouvelles Littérair*

22

Le second Volume paroîtra 15. de ce mois.

Errata pour Septembre.

P. 1981. l. 18. parle, *lisez* parler.

P. 1996. dans la note ϑολοειδεῖς, l ϑολοειδεῖς.